

Les abandonnés

Abdelghafour MERHOUAR

Nouvelles

Les abandonnés

ABDELGHAFOU R MERHOUAR

Recueil de nouvelles

Dédicaces

À mes parents disparus

Dans mes souvenirs, votre douceur s'étire,
Soufflant à l'aube les secrets de la tendresse,
Mains absentes mais cœur vivant dans mes soupirs,
Vous fleurissez en moi, à jamais, vaste liesse.

À ma petite famille

Sous le toit des jours clairs, la lumière s'épanche,
Vos voix, racines de mon grand arbre secret,
Font le port calme quand l'océan se déhanche,
Font l'abri et le socle à mes profonds attraits.

À mes frères et sœurs

Soutiens d'enfance qu'on a passée entre rires,
Vous êtes bien la trame ourdie d'or et d'argent,
Liens invincibles que jamais l'oubli n'assire,
Mon refuge, ma force et mon conte aguichant.

À mes amis

Amis, puits savoureux dans la soif et la joie,
Vos voix apaisent et vos silences consolent, En
chaque épreuve, votre amitié me déploie,
Ô, vous mes appuis, quand l'ennui ennemi m'enrôle.

Préambule

Avant que la première de ces histoires n'ait trouvé sa voix, avant que la mémoire ou l'imaginaire n'aient pris la plume, il a fallu une enfance et son cortège de sensations, de manques, de fulgurances, une enfance taillée à vif dans la glaise marocaine. Tout ouvrage n'est d'abord qu'un retour au berceau, même s'il le nie : le mien ne fait pas exception.

Je vous invite, cher lecteur, à remonter, non pas le fil du temps, mais celui du ressenti. Fermez les yeux, sentez sous vos pieds la terre rouge battue de villages engloutis sous la brume de l'aube. Respirez l'odeur du pain chaud à la sortie du four à bois, la fragrance entêtante de la menthe dans le thé bouillonnant, l'acidité sucrée du figuier centenaire. Écoutez les galets dans la rivière, la psalmodie lointaine du muezzin et, tout autour, le vent qui ne dit pas son nom mais murmure à l'enfant que la magie existe, qu'elle est d'ici, qu'elle s'accroche à chaque chose, et que la justice, la vraie, n'est pas de ce monde.

Mes premières images sont celles de la campagne profonde, du Rif au Souss, de hameaux apparemment figés dans une éternité immobile. Paysages de gorges rousses, d'oliviers centenaires, de champs dévorés par la sécheresse, mais peuplés de femmes à la démarche royale, d'hommes usés par les saisons, de légendes qui glissent dans la lumière du soir comme des chimères insaisissables. Tout commence et tout renaît dans ces lieux.

Fils ou fille du Maroc en gestation entre tradition et vertige de la modernité, j'ai été pétri de ces contradictions, de ces ferveurs et de ces colères. Là, la répétition infinie des gestes : la grand-mère portant l'eau à la maison, le grand-père tressant son chapelet, les enfants rassemblés autour d'un feu, suspendus aux lèvres de la conteuse qui ne livre jamais la clé de ses récits. Ailleurs, les drames muets : l'enfant qui presse sa joue contre la vitre du bus, une valise à la main, s'en allant vers la ville dans l'espoir d'un ailleurs.

C'est ce Maroc originaire que j'ai voulu poser, non pas comme un décor, mais comme un socle vivant, mouvant, indocile. Un Maroc des paroisses invisibles, des villages oubliés sur la carte, des réalités heurtées mais ouvertes au rêve, où l'individu n'existe que par la mémoire du collectif.

Rien ne se transmet ici à voix haute, tout procède du détour. On guérit par le chant, on instruit par l'énigme, on console par la parabole. La vérité, toujours, prend les visages changeants du merveilleux et ne surgit jamais là où on l'attend.

Enfant, je croyais que la nuit venue, nous étions tous sauvegardés de la douleur du monde, réunis par la voix de Rahma la grand-mère ou de Si Brahim le conteur borgne. Les histoires n'étaient pas une fuite, c'était une initiation. Il fallait mériter le miracle du récit : écouter en silence, apprendre à deviner la suite, comprendre qu'il n'y a pas de réponse unique, que dans chaque énigme se cache une blessure et dans chaque blessure, la promesse d'une espérance.

Ce recueil est traversé par cette obsession : guérir la mémoire sans la trahir, dire l'exil et la rupture, mais en sauvegardant la beauté du

lien. Les récits que voici sont des exils racontés du dedans, des drames ciselés dans la tendresse inquiète, des rêves d'enfant poursuivis jusqu'à l'âge adulte, des indignations jamais oubliées.

La langue elle-même, je l'ai reçue comme une eau vive : issue des proverbes de femmes, des balbutiements d'écoliers, des rugosités du dialecte rural, des fulgurances du Coran que chantait l'oncle fqīh à la prière de l'aube. Les mots s'imposaient d'eux-mêmes, comme pour conjurer l'effacement, pour inscrire la trace quand tout pousse à l'oubli.

Dans ce monde rural ou semi-rural où le quotidien est âpre mais la solidarité souveraine, chaque vie concentre en elle un roman. La pauvreté, l'injustice, la fatalité sont là, mais la joie tient à peu de choses : le rire d'un enfant, la première pluie sur la terre assoiffée. À force d'humiliations subies, d'épreuves surmontées, de secrets dévorés par le silence, les héros de ces histoires se forgent une dignité propre, parfois inavouable à eux-mêmes.

Chaque histoire ici abrite un combat, une résistance de l'être. La dame qui attend la pluie, le berger orphelin qui rêve d'alphabétisation, la beauté maudite qui refuse le sacrifice, l'enseignante qui préfère la vérité à la sécurité, les détenus évadés défiant l'impossible sont autant de faces d'un même courage : refuser le sort assigné, tenter d'élargir les possibles, protéger la flamme du rêve entravé.

Créer, raconter, c'est pour moi un acte de révolte douce. Affirmer contre le réel qui blesse la grandeur cachée des vaincus, leur inventer

des issues, parfois symboliques, toujours signifiantes. Les héros des villages sont des figures d'éclat : non pas parce qu'ils gagnent à la fin, mais parce que leur résistance donne la mesure de la vie humaine.

Ce livre n'est pas un traité sociologique, ni une galerie d'archives folkloriques : c'est une tentative de réinvention poétique du réel, une invitation à regarder derrière le miroir des apparences. J'écris pour que chacun puisse s'y reconnaître, non tel qu'il est, mais tel qu'il aurait aimé être ou tel qu'il se surprend à devenir quand il ose la fidélité à ses rêves les plus fous.

Cher lecteur, lectrice, chaque page ici te tend un miroir inquiet : qu'as-tu fait de ta mémoire, de tes légendes, de ta part d'enfance ? Oseras-tu revisiter ces temples intérieurs où sommeille la force de résistance, la douceur du pardon, l'espoir d'une transformation ?

Laisse-toi porter, non par la nostalgie, mais par la gratitude : pour ce Maroc mille fois blessé, mais mille fois debout ; pour les conteurs anonymes qui survivent dans le rire des enfants ; pour la beauté prométhéenne des vies minuscules. Ce livre s'adresse à celles et ceux qui savent que l'humilité peut être une grandeur, que la fidélité à la terre natale donne le plus beau vertige, que le merveilleux n'est pas un luxe, mais une arme silencieuse.

Le Maroc rural ne s'exprime pas toujours par la parole. Les secrets se nichent dans les replis des gestes, les « non-dits » composent la trame profonde de la mémoire. Là où la campagne porte le poids

d'antiques injustices, la transmission n'est jamais neutre : c'est une lutte contre l'oubli, une lutte pour survivre à ce que l'histoire officielle laisse dans l'ombre.

Dans chaque douar, il existe de ces vieilles femmes qui détiennent la mémoire d'exils, de famines, de querelles tribales ou de migrations forcées. Les hommes se taisent davantage, s'abritant derrière une dignité hiératique. Ce qu'ils n'osent confier à personne s'exprime dans la dureté ou la tendresse rares, dans la peau tannée par le soleil et les années. Ce Maroc-là, immense caverne d'Écho, parle au lecteur à travers les creux de ce recueil : chaque silence, chaque hésitation du récit, chaque ellipse biographique renvoie aux blessures collectives – coloniales, familiales ou sociales – que la parole n'a pas toujours su panser.

Parce que la mémoire est un champ de bataille et que la plus grande victoire consiste à transmettre même la douleur sans la trahir, j'ai voulu, dans ces pages, donner place à la subtilité du ressenti. Les traumatismes tus : la pauvreté héréditaire, les superstitions qui serrent le destin, l'injustice viscérale face à la terre et aux puissants, l'exil des pères, la solitude des femmes, tout cela irrigue ici un sous-texte parfois plus dense que l'histoire elle-même.

L'un des motifs récurrents des récits de ce livre, c'est l'espoir fragile placé en l'école, institution tant rêvée, mais si souvent détournée. L'école y apparaît tantôt comme un sésame, tantôt comme un piège ou une chimère. On attend d'elle qu'elle sauve de la misère, brise le cercle de la reproduction sociale, permette l'éveil du rêve. Mais, dans

bien des familles, elle demeure hors de portée, menacée par la nécessité du travail précoce, par la marginalisation géographique, par l'incompréhension et parfois l'hostilité de l'entourage.

Combien de jeunes filles, dans nos campagnes, se voient refuser l'accès à la connaissance ? Combien de garçons, voués à la garde du troupeau, contemplent les murs lézardés de l'école comme on contemple une étoile inaccessible ? Les histoires ici sont celles des exclusions autant que des conquêtes, des petites victoires sur la fatalité, de la fragilité de la réussite numérique face à l'immense force du déterminisme familial. Pourtant, l'école reste, dans l'imaginaire rural, un espace de rivalités fécondes, de poudre de rêve, de rencontres qui changent la vie – un creuset où se distille la promesse de devenir soi autrement.

Ce recueil, bien que né d'un regard, s'inscrit sous le signe du féminin pluriel. Les femmes y sont reines de patience et d'abnégation, résistantes silencieuses, guérisseuses de l'âme, gardiennes du foyer et de la mémoire. Leurs sacrifices, souvent ignorés dans les généalogies officielles, apparaissent ici à la marge : elles soignent, elles prient, elles tannent la peau des chagrins dans les veillées, elles transmettent par le chant, la cuisine, la caresse.

Mais elles ne sont pas que victimes : elles sont aussi celles qui inventent des issues, qui élèvent une fille contre l'ordre établi, qui réclament la dignité contre la résignation, qui opposent la vitalité à la stérilité du sort. Le Maroc de ces pages ne serait rien sans l'intelligence têtue, la spiritualité vive, la capacité d'émerveillement et de révolte des femmes, celles que la société nomme parfois les

folles, les sorcières ..., mais qui renverse l'histoire par la force du lien.

La plus grande leçon de ce terreau, pour l'enfant ou l'adolescent qui y pousse, c'est que grandir suppose d'oser la rupture, la rébellion, l'émancipation. Il ne s'agit pas de tout renier ni de cracher sur l'héritage, mais de l'interroger, de le transformer, parfois de s'en détacher.

Dans le Maroc rural, la résistance n'est pas toujours ouvertement proclamée. Elle se glisse dans des formes de subversion discrètes : un regard, un projet de voyage, une parole chuchotée à la veillée, une prière secrète avant le grand saut. C'est aussi, souvent, une résistance à soi-même : vaincre la peur de « faire honte », la peur de « sortir du rang ». Les héros de ces nouvelles portent tous, à leur façon, la blessure d'être nés dans un monde qui punit l'exception, mais, pour certains, ils découvrent que la vraie grandeur consiste à briser le plafond du silence : prendre la parole, partir, inventer d'autres récits que ceux qu'on leur a imposés.

Quand le mot s'élève dans la poussière de nos villages ou glisse entre les pierres froides du Rif, il ne se contente pas de raconter : il soigne, recoud les failles, recouvre d'un baume l'injustice et la perte. Ainsi, l'écriture dans ce recueil naît toujours d'une nécessité de réparation. D'une volonté de redonner la parole aux figures muettes du Maroc rural, à ceux dont l'histoire officielle ne retient que le silence ou la résignation.

Ici, la littérature n'est ni ornement ni divertissement : elle devient acte de survie. Le récit, qu'il se fasse murmure, fable ou légende,

prend sur lui la lourde tâche de recomposer la mémoire, de dire avec courage ce qui n'a pu se dire au moment des faits : l'humiliation, la spoliation, la violence des rapports de force, la tendresse éclipsée par la dureté des temps. Les héros et héroïnes du livre avancent sur des terres blessées, porteurs d'un fardeau plus grand qu'eux : celui de témoigner pour que rien ne soit perdu, pour que la honte des survivants n'engloutisse pas la beauté des gestes.

Dire, c'est donc recoller les morceaux du réel. C'est refuser que le récit serve à édulcorer le quotidien : au contraire, il s'agit de trouver dans les mots la force d'affronter la laideur, la peur, l'exclusion, d'y puiser ce supplément d'âme sans lequel aucune liberté ne germe. L'auteur est alors ce guérisseur malhabile mais tenace, qui encense les douleurs d'enfance et arrache à la nuit la part dérobée du soleil.

Une constante traverse ces pages : l'enfance s'élève moins comme un âge de la naïveté que comme celui de la lucidité première, du courage têtue. Les enfants du livre ne se contentent pas de subir : ils inventent, détournent, résistent par l'imaginaire quand la réalité les condamne. Dans leur bouche, le conte devient arme douce, talisman contre la cruauté du monde adulte.

Ce pouvoir du rêve, loin de n'être qu'un refuge, transforme profondément la réalité. Il offre à l'enfance une chance d'inventer sa propre justice, de formuler son propre espoir. Lorsque la violence du patriarcat pèse, qu'une famille s'effrite, que la mer refuse la pluie, c'est le regard d'un enfant qui recompose la scène, en sauve une brîbe de beauté, défie le fatalisme collectif. La vallée des papillons, le

château invisible, le figuier maudit deviennent alors autant de métaphores de la capacité enfantine à survivre et réenchanter l'existence.

La force du vivant, dans ce recueil, se loge précisément dans cette faculté de mutation : grandir sans céder, mourir un peu mais renaître ailleurs, transfiguré par le pouvoir de croire. C'est ceci, l'héritage véritable : non pas les terres ou les traditions, mais la résistance féconde du rêve, ce germe d'éternité que chaque génération lègue à la suivante.

Un autre fil, douloureux mais indéracinable, relie les récits : celui de la justice, souvent manquée ou dévoyée, mais qu'on tente malgré tout de réinventer. La famille, les « fils préférés », l'ordre patriarcal, l'inégalité devant l'école ou la terre, sont autant de lieux où s'exerce, sous couvert de tradition, la perpétuation de l'exclusion. Derrière la façade des valeurs rurales, couve la violence du pouvoir : une canne levée, une nuit passée attaché à un arbre, un héritage subtilisé, une parole confisquée.

Mais le livre ne se contente pas de dénoncer : il cherche dans chaque brèche l'occasion d'une réparation. Parfois dérisoire, parfois sublime : un fils finit par se rebeller, un oncle courageux ose affronter le patriarcat, une institutrice brise la loi du silence. L'émancipation prend mille visages, souvent discrets ou inachevés, mais jamais totalement vaincus.

Ce qui se réinvente alors, c'est le lien : le lien vif entre femmes, la solidarité des faibles, les retrouvailles entre frères d'infortune ou compagnons d'exil. C'est dans la fraternité improvisée, la poignée de

main aux marges du clan, la parole de consolation volée à la surveillance du chef que le Maroc profond regagne peu à peu sa dignité.

Il n'y a pas, dans ce livre, d'ambition à figer une identité « purement » marocaine ; au contraire, l'ambition est universelle. À travers chaque scène, chaque village, c'est une expérience humaine essentielle qui s'exprime : l'injustice face à l'autorité, la soif de connaissance, l'arrachement de l'exil, le pardon difficile, l'émancipation arrachée à la nuit.

Ce qui a été vécu dans la brume du Rif, dans le verger d'un patriarce, dans la poussière d'un camp de réfugié ou dans l'ombre d'un figuier centenaire, dialogue avec d'autres histoires du monde : celles des « petits » de tous les peuples, des sans-voix de tous les continents. Le Maroc qui surgit ici est, par nature, poreux à l'universel, habité du désir de franchir les frontières, de parler à l'autre, d'abolir l'oubli.

Ce Maroc-là ne s'achève pas dans la nostalgie : il rejoint une chaîne d'humanité, celle des rêveurs, des résistants, des conteurs qui font reculer l'obscurité. L'espérance, dans ces pages, n'est jamais donnée d'avance ; elle se conquiert, se paie au prix fort, mais elle subsiste : dans un mot salvateur, un chant d'enfant, un pardon enfin accordé, l'élan d'une communauté qui décide d'ouvrir la porte à l'aurore.

Voici venu l'ultime rivage de notre voyage préliminaire : celui où l'écriture devient enfin espace de dialogue, de passage, d'ouverture. Tout au long de ce livre, j'ai traversé les villages silencieux et les collines battues par le vent, habité les blessures et les fidélités d'un

peuple qui ne s'avoue jamais tout à fait vaincu. Le livre, ce livre, se veut seuil. Il recueille les cendres du passé, mais surtout il aspire à rallumer quelques braises, à réchauffer d'autres cœurs.

Ce préambule, lui aussi, est une invitation : celle d'entrer ensemble, lecteur ou lectrice, dans le tissage de toutes ces vies anonymes qu'on dit « mineures » et qui, par leur obstination, leur résilience, leur poésie blessée, deviennent soudain universelles. Car la littérature, entre ombre et lumière, s'obstine à rendre justice à ce que la mémoire sociale néglige : la grandeur dans l'humble, la noblesse des vaincus, la splendeur cachée du quotidien.

Entrer dans ce livre, c'est accepter d'arpenter des contrées souvent invisibles aux yeux du monde. De faire corps avec des destins qui paraissaient condamnés à l'oubli. De retrouver, sur le fil de la voix, la chaleur du foyer, la confiance du rêve, l'appel irréprensible de l'espérance.

Si les récits réunis ici puisent d'abord à la source d'une terre, d'une langue, d'une culture, ils n'en sont pas moins arrimés à la quête universelle de sens, de liberté, de dignité. C'est au carrefour de la fidélité au lieu natal et de l'ouverture au vaste monde que s'inscrit cette écriture. Au creux des prénoms berbères ou arabes, dans la célébration du thé partagé autant que dans l'amertume des séparations, il y a le chant d'une humanité en dialogue avec elle-même.

Chaque héros - femme, enfant, vieillard ou marginal - traverse les tensions de l'exil intérieur et du retour possible, du désir de s'émanciper et de celui de transmettre. L'identité, dans ces pages, ne

s'effondre pas sous la nostalgie : elle s'invente à mesure que les personnages s'inventent eux-mêmes, refusant les stéréotypes pour s'offrir la chance d'un changement. Entre la fidélité aux racines et la rencontre de l'autre, entre l'héritage et l'élan, s'esquisse une voie pour l'homme moderne en quête de sens.

Ainsi, ce recueil célèbre le Maroc dans sa pluralité : berbère et arabe, féminin et masculin, rural et diasporique, résilient et fragile. Mais il le pense surtout comme un microcosme des aspirations collectives : le désir de justice, la soif de beauté, la capacité à rêver, à aimer et à pardonner malgré tout.

Nombre de récits ici racontent des ruptures, des manques, des migrations, des offenses restées vives comme une brûlure. Mais la trame invisible de l'ouvrage, c'est le pari de la réconciliation : avec l'histoire, avec les ancêtres, avec soi. Oser la guérison sans nier la blessure, regarder le passé en face mais choisir la paix plutôt que la rancœur. Entre les pages, vous lirez la douleur, bien sûr, mais aussi l'élan du pardon obstiné, l'enracinement dans l'espoir, la possibilité du renouveau.

Aux lecteurs qui s'aventureront dans ces pages, je tends la main : soyez passeurs, à votre tour. Portez ces récits, prolongez-les dans vos vies, tirez-en l'inspiration pour transmettre, protéger, inventer, rêver. Puisez-y la force de questionner, la liberté d'oser et le courage de vous souvenir. Laissez-vous toucher par la fragilité de l'enfance, par la noblesse têtue des humbles, par la tendresse rugueuse qui unit les destinées.

Que la lecture de ce livre réveille la mémoire de vos propres histoires, qu'elle ranime le goût de la transmission : aux fils, aux filles, aux amis, aux inconnus croisés au détour d'un chemin. Car la littérature n'existe que dans ce partage, ce cercle magique où naissent, de génération en génération, les résistances, les révoltes douces, les promesses d'avenir.

Ne gardez pas le livre pour vous seul : faites-en un viatique pour traverser les âges, un talisman pour résister à l'oubli, une lampe pour éclairer plus loin. Si même une seule de ces histoires vous donne envie de croire, de créer, de pardonner, c'est que le pari de ce préambule aura été tenu.

Abdelghafour Merhouar



Le Berger

À l'appel du muezzin qui annonça la prière du matin, Nabil se réveilla en sursaut. En se frottant les yeux, il s'exclama dans un souffle : « Déjà l'aube ! » Il n'avait pas pu dormir cette nuit-là. Sa grand-mère Rahma leur avait conté une histoire mystérieuse qui lui avait pris l'esprit et fait vagabonder son imagination jusqu'aux premières heures du jour.

C'était bien elle, cette vieille femme aux yeux perçants, habituée à ne jamais achever ses contes, exprès, pour que tous les petits de la maison reviennent le lendemain à la tombée de la nuit se serrer autour d'elle dans la cour, sous les étoiles. Cette stratégie donnait aussi l'occasion de faire régner le silence que le grand-père Abdellah exigeait pour pouvoir écouter tranquillement les informations radiophoniques qu'il ne comprenait qu'à moitié, mais qu'il suivait religieusement chaque soir.

- « Alors, mes petits, » avait-elle chuchoté la veille, ses doigts noueux caressant les perles de son chapelet, « vous voulez connaître la suite de l'histoire du château invisible ? »**
- « Oui, grand-mère ! » avaient crié en chœur les enfants, Nabil parmi eux, les yeux brillants d'excitation.**
- « Eh bien, sachez que ce château n'apparaît qu'aux âmes pures, à ceux qui cherchent vraiment la vérité... Mais attention, mes enfants, car une fois qu'on y pénètre... »**

Et comme toujours, elle s'était tue, laissant planer le mystère. Les protestations des enfants n'y avaient rien fait.

- « Demain, si Dieu le veut. » Avait-elle conclu en se levant péniblement, aidée par sa canne de bois d'olivier.

Maintenant, dans la pénombre de l'aube, Nabil sentait encore l'écho de ces paroles résonner dans sa tête. Il se leva pour ne pas manquer la prière derrière son oncle Bachir, le fqīh de son douar. À peine eut-il ouvert complètement les yeux qu'il alluma le bec à gaz. La flamme bleue éclaira faiblement la petite chambre qu'il partageait avec son frère cadet Youssef et ses deux cousins. En enfilant ses sandales de cuir usées, il se dirigea vers la cour pour faire ses ablutions, encore à moitié endormi.

L'eau froide du puits le réveilla complètement. Il effectua ses ablutions avec soin, comme le lui avait enseigné son oncle, puis se rendit à la mosquée. C'était une construction simple faite de pisé et de gros cailloux bien taillés, surmontée d'un toit de plaques de zinc qui résonnait sous le vent. Il n'y avait que peu de fidèles à cette heure matinale : quelques hommes âgés, deux ou trois jeunes, et toujours le vieux Hmad qui ne manquait jamais une prière malgré ses jambes arthritiques.

L'imam, son oncle Bachir, avait une voix mélodieuse qui s'élevait dans l'air frais du matin. Il récitait la sourate Al'Alaq avec une vénération qui touchait le cœur. « Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé... » Les mots arabes coulaient comme une mélodie, et Nabil, bien qu'il ne comprît pas tout, sentait une étrange émotion l'envahir. Le

petit admirait beaucoup la diction de son oncle, cette façon qu'il avait de faire vibrer chaque syllabe.

En concluant sa prière, il jeta un coup d'œil furtif vers son oncle. C'était un homme de taille moyenne, toujours vêtu d'un djellaba blanc immaculé, avec une barbe soigneusement taillée et teintée d'henné. Leurs regards se croisèrent un instant, et Nabil surprit dans les yeux de son oncle une expression énigmatique, comme s'il lisait dans ses pensées.

- « Nabil, » l'interpella doucement l'oncle Bachir après la prière, « approche-toi. »

Le garçon s'avança, intimidé. Les autres fidèles s'éloignaient déjà, se dirigeant vers leurs occupations matinales.

- « Tu sembles troublé, mon enfant. Quelque chose te préoccupe ? »

Nabil baissa les yeux. Comment expliquer à son oncle, cet homme instruit et sage, qu'il était obsédé par les histoires de sa grand-mère?

- « C'est... c'est grand-mère Rahma, mon oncle. Ses histoires... elles me poursuivent même dans mon sommeil. »

L'oncle Bachir sourit avec bienveillance :

- « Les histoires de ta grand-mère sont précieuses, Nabil. Elles portent en elles la sagesse de nos ancêtres. Mais souviens-toi toujours de faire la différence entre les légendes et la réalité. »

- « Mais oncle, et si... et si certaines de ces histoires étaient vraies ? »

Le fqīh posa sa main sur l'épaule du garçon :

- « Tout est possible avec la permission d'Allah, mon enfant. Mais pour l'instant, tu as des responsabilités bien réelles qui t'attendent. »

Après le petit déjeuner, composé comme toujours de galettes dorées arrosées d'huile d'olive et accompagnées d'un verre de thé à la menthe parfumé, Nabil se prépara pour sa journée de labeur. Sa mère Hiba, une femme douce aux traits fatigués par les épreuves de la vie, lui tendit son ballot avec un sourire mélancolique.

- « Fais attention à toi aujourd'hui, mon fils, » lui dit-elle en caressant ses cheveux bouclés. « Et surtout, ne perds aucune bête. Tu sais comme ton oncle compte sur ce troupeau. »

- « Oui, maman ! » Répondit Nabil en prenant son ballot où elle avait placé du pain noir, quelques figes sèches et une poignée d'olives. L'eau, il la trouverait sur son chemin, car la région regorgeait de sources et de petits bassins naturels où s'accumulaient les eaux de ruissellement.

L'enfant, privé d'enfance par les circonstances, saisit sa houlette - un bâton de bois d'amandier que son père avait taillé avant de mourir et fit sortir du bercail son troupeau de chèvres et de moutons. Une vingtaine de bêtes aux pelages variés, certaines portant encore les marques des morsures de loups de l'hiver passé. Il devait les emmener aux prés lointains et ne les ramener qu'au coucher du soleil.

- « Allez, mes beautés ! » Cria-t-il en claquant sa langue. « Direction les hauts pâturages ! »

Michou, son fidèle chien berger aux oreilles pointues et au regard intelligent, se mit aussitôt à rassembler les bêtes avec un savoir-faire

que Nabil envoyait parfois. C'était son seul véritable ami, le seul être à qui il pouvait vraiment parler.

Une fois sur le chemin pierreux qui serpentait entre les collines, l'enfant ne cessait de gronder les bêtes et de leur jeter quelques cailloux pour qu'elles restent groupées et suivent la bonne direction. Les sentiers multiples qu'il devait parcourir chaque jour rendaient le métier de berger difficile, surtout quand les champs étaient fraîchement labourés ou quand la région se faisait escarpée comme celle où vivait notre petit gardien de troupeaux.

- « Michou, » dit-il à son chien, « tu crois que grand-mère dit vrai quand elle parle de ces châteaux magiques ? »

Le chien le regarda de ses yeux intelligents et remua la queue, comme s'il comprenait la question.

Il devait être environ huit heures du matin quand Nabil aperçut au loin des écoliers qui se dirigeaient vers l'école de leur secteur. C'était un bâtiment de trois classes plantées au milieu de nulle part, en face d'un ancien cimetière aux tombes blanchies par le soleil. Une école marginalisée qui avait l'aspect d'une baraque abandonnée par une troupe de nomades. Les murs de pisé se lézardaient, et les fenêtres n'avaient plus de vitres depuis longtemps.

L'enfant n'avait jamais eu, il faut le dire, la chance d'y apprendre ne serait-ce qu'une lettre ou un chiffre. Cette injustice lui brûlait le cœur chaque matin.

- « C'est une folie de continuer d'y aller puisque par la suite on finit par rejoindre ces maudits animaux ! » Se dit-il avec un ton qui se voulait sûr mais qui trahissait ses regrets profonds.

C'était d'ailleurs la même rengaine que répétaient les adultes du douar à longueur de journée, comme pour se convaincre eux-mêmes qu'aller à l'école était inutile.

- « Et ces soi-disant malins, » continua-t-il en regardant les écoliers s'éloigner, « vont-ils vraiment pour apprendre quelque chose ? Pas du tout ! Je parie que les meilleurs d'entre eux n'y vont que pour échapper aux corvées d'eau ! »

Il poussa un soupir désespéré, sachant au fond de lui que ces paroles n'étaient qu'une façon de masquer son amertume. Combien de fois avait-il rêvé de pouvoir s'asseoir sur ces bancs de fortune, de tenir un stylo entre ses doigts, de tracer des lettres sur un bout de papier ?

- « Allez, mes belles ! » Cria-t-il pour chasser ces pensées mélancoliques. « On ne va pas rester là à rêver ! »

De collines en collines, jusqu'aux plaines où le pâturage touffu était disponible, ainsi s'écoulait la vie du pauvre Nabil. Le troupeau, guidé par l'instinct sûr de Michou, connaissait parfaitement sa route, même si le brouillard avait couvert, ce matin-là, les cols et les failles des montagnes situées à quelques kilomètres de son douar.

Cette voile de brume matinale donnait au paysage un aspect féérique mais inquiétant. Les formes familières des rochers et des arbres se transformaient en silhouettes fantomatiques qui semblaient danser dans la vapeur blanchâtre.

- « C'est sûr, » murmura Nabil en resserrant sa djellaba autour de lui, « il va se produire quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui. » Ce pressentiment ne venait pas seulement du brouillard inhabituel, car ce n'était pas la première fois qu'il traversait un paysage noyé de brume. Non, ce qui l'inquiétait vraiment, c'était le comportement étrange de Michou. Le chien ne cessait d'aboyer et de montrer les crocs dès qu'ils approchaient d'une grotte que les gens du douar appelaient « la grotte de l'ogre ».

Selon la légende locale, un ogre terrifiant y avait élu domicile il y a des siècles, dévorant tous les voyageurs imprudents qui s'aventuraient trop près de son antre. Bien sûr, personne n'avait jamais vu cet ogre, mais les histoires se transmettaient de génération en génération, et même les hommes les plus courageux évitaient soigneusement les parages de cette grotte.

Aujourd'hui, quelque chose était différent. L'air lui-même semblait chargé d'électricité, et Nabil sentait ses cheveux se dresser sur sa nuque sans raison apparente.

- « Qu'est-ce qui t'arrive, Michou ? » Demanda-t-il à son chien qui grognait sourdement en fixant l'entrée de la grotte. « Tu sens quelque chose que je ne sens pas ? »

L'enfant fut soudain enveloppé de sifflements et de cris errants qui perturbaient son esprit déjà troublé. Ces sons semblaient venir de partout à la fois : du ciel gris, des rochers, du sol lui-même. Pour apaiser cette anxiété grandissante, il attrapa sa flûte de roseau – un cadeau de son père qu'il gardait toujours sur lui – et tenta d'en jouer

quelques airs maladroits, cherchant désespérément à dissiper ses craintes.

- « Peut-être que si je joue assez fort, » se dit-il en tremblant, « ces voix mystérieuses disparaîtront. »

Mais ses doigts gelés ne parvenaient plus à obéir à sa volonté. Les notes sortaient fausses et discordantes, se mêlant aux échos étranges qui résonnaient dans la vallée. Le brouillard semblait s'épaissir autour de lui, formant des formes mouvantes qui ressemblaient tantôt à des visages, tantôt à des créatures fantastiques.

L'enfant ne pouvait plus continuer. Ses mains tremblaient violemment, tout son corps frémissait de peur devant ces sons terribles et étranges qui devenaient de plus en plus forts et proches. Le monde de magie et de mystère de sa grand-mère Rahma commençait à se matérialiser sous ses yeux, du moins dans son esprit terrifié, lui qui n'avait jamais été effrayé par les contes de la vieille femme.

- « Ce ne sont que des histoires, » murmurait-il pour se rassurer, « grand-mère le dit toujours. Les contes restent des contes. »

Mais là, toutes les légendes qu'il avait entendues jusqu'à la veille lui revenaient en mémoire avec une précision saisissante. Sa mémoire évoquait tous les incidents, toutes les aventures, tous les héros et tous les monstres que sa grand-mère avait fait naître de sa voix ensorcelante.

Michou n'arrêtait pas d'aboyer, ses aboiements devenant de plus en plus aigus et désespérés, tandis que le troupeau bêlait de terreur. Les

bêtes se serraient les unes contre les autres, formant un groupe compact, leurs yeux révulsés de peur. Même les chèvres les plus intrépides, celles qui d'habitude s'aventuraient sur les rochers les plus escarpés, refusaient d'avancer d'un pas.

Nabil, tenant fermement sa grande houlette comme un guerrier antique brandissant sa lance, se dirigea vers une lueur brillante qui scintillait devant lui à travers le brouillard. Cette lumière était différente de la clarté diffuse du soleil matinal ; elle pulsait comme un cœur, alternant entre l'or et l'argent, et semblait l'appeler par son nom.

- « Nabil... Nabil... » Chuchotaient des voix invisibles.

Il ordonna d'abord au chien de rester auprès du bétail : « Reste là, Michou ! Garde-le bien ! Je reviens tout de suite ! »

Mais le chien gémit et tenta de le suivre, tirant sur sa djellaba avec ses dents.

- « Non ! » Cria le garçon avec plus de fermeté qu'il n'en ressentait.
« Reste ! C'est un ordre ! »

En avançant d'un pas hésitant, ébahi par ce qu'il découvrait, il aperçut un château qui n'avait jamais existé auparavant à cet endroit. Il connaissait cette région comme sa poche, chaque rocher, chaque buisson, chaque sentier de chèvre. Jamais, au grand jamais, il n'y avait eu la moindre construction ici, pas même une simple cabane de berger.

Et pourtant, là, devant lui, se dressait une merveille architecturale qui semblait sortie des Mille et Une Nuits. Des tours élancées

pointaient vers le ciel, surmontées de coupoles dorées qui captaient et réfléchissaient la lumière de façon surnaturelle. Les murs, d'un blanc immaculé, étaient ornés de motifs géométriques complexes qui semblaient bouger et se transformer sous ses yeux émerveillés.

Sa curiosité l'attirait au début, cette soif de découverte qui anime tous les enfants. Mais très vite, il se sentit incapable de faire demi-tour, comme si ses pieds avaient pris racine dans le sol rocailleux. Une force étrange et irrésistible semblait l'attirer vers le château, tel un aimant attirant le fer.

Pour se rassurer et conjurer le sort, il se mit à réciter à voix basse quelques courts versets du Coran qu'il avait appris à force de les entendre lors des prières :

- « A'udhu billahi min ash-shaytani'r-rajim... » (Je cherche refuge auprès d'Allah contre Satan le lapidé.)

Mais même ces paroles sacrées semblaient perdre leur pouvoir protecteur dans cette atmosphère chargée de magie.

Plus il approchait du château, plus celui-ci paraissait grandir et se préciser. Il pouvait maintenant distinguer les détails de sa façade : des balcons finement ciselés, des fenêtres aux volets de bois marquetés, des jardins suspendus d'où s'échappaient des parfums enivrants de jasmin et de rose.

Une fois devant l'imposant portail de bronze, celui-ci s'ouvrit de lui-même dans un grincement mélodieux, comme si des serviteurs

invisibles avaient tourné les lourdes clés. Les battants s'écartèrent lentement, révélant une cour intérieure d'une beauté à couper le souffle.

- « Nabil... » Entendit-il distinctement.

Puis : « Fils de Hiba... »

Son cœur bondit dans sa poitrine. Comment ces voix mystérieuses connaissaient-elles non seulement son prénom, mais aussi celui de sa mère ? Qui, dans ce lieu enchanté, savait qui il était ?

Le jardin qui s'étendait devant lui était vaste et stupéfiant. Mais ce qui le frappa le plus, c'était l'étrange phénomène qui s'y déroulait : toutes les plantes poussaient et se fanaient à une vitesse prodigieuse, comme si le temps lui-même était accéléré. Il vit un rosier bourgeonner, fleurir, fructifier et mourir en l'espace de quelques secondes. Les orangers se couvraient de fleurs blanches qui se transformaient instantanément en fruits dorés, lesquels tombaient au sol pour nourrir de nouvelles pousses dans un cycle sans fin.

Les récoltes disparaissaient de manière magique : des champs entiers de blé, qui entouraient ce château, doraient, étaient moissonnés par des mains invisibles, puis ressemés aussitôt. C'était comme si ce jardin condensait en quelques minutes le cycle entier des saisons.

Mais le plus troublant était ce qui lui arrivait à lui-même. Quant à lui, il changeait de forme et de taille sans pouvoir contrôler ces transformations : à chaque vieillissement brutal, son corps se voûtait, ses cheveux blanchissaient, ses mains se ridaient, puis il

retrouvait son apparence, sa taille et son âge réels en un clignement d'œil, avant de vieillir à nouveau.

- « Qu'est-ce qui m'arrive ? » S'écria-t-il, terrifié, en regardant ses mains tantôt lisses comme celles d'un enfant, tantôt ridées comme celles d'un vieillard.

Il tenta de fuir, mais ses jambes refusaient de lui obéir. Il était prisonnier de cette cour magique, spectateur impuissant de sa propre transformation.

En quittant enfin le jardin - il ne sut jamais comment il y parvint -, une lourde porte de cèdre sculpté s'ouvrit devant lui. Les appels se firent plus insistants, plus pressants :

- « Nabil ! Viens ! N'aie pas peur ! »

- « Entre, enfant béni ! »

- « Nous t'attendions ! »

Des voix d'hommes et de femmes, de jeunes et d'anciens, se mêlaient dans un chœur harmonieux qui résonnait entre les murs du château. Des senteurs d'encens et d'eau de rose envahissaient l'intérieur de la demeure, s'échappant vers l'extérieur en volutes parfumées.

Une voix féminine, douce et maternelle, lui demanda poliment :

- « Mon enfant, ôte tes sandales avant d'entrer, s'il te plaît. Tu es dans une maison sacrée. »

Hésitant, le cœur emplí d'une terreur mêlée de fascination, il avança en retirant ses modestes sandales de cuir. Il s'attendait à être saisi à la gorge par quelque créature démoniaque, comme dans les histoires

les plus sombres de sa grand-mère. Mais rien de tel ne se produisit. Au contraire, il se sentait étrangement apaisé, comme protégé par une force bienveillante.

Il descendit un escalier de marbre aux marches usées par des milliers de pieds, au bout d'un couloir orné de calligraphies arabes dorées. Chaque pas résonnait dans le silence solennel, et les motifs sur les murs semblaient raconter des histoires qu'il ne parvenait pas à déchiffrer.

Finalement, il pénétra dans un grand salon aux proportions majestueuses. Le plafond, haut et voûté, était peint de constellations qui scintillaient comme de véritables étoiles. Des tapis persans aux couleurs chatoyantes recouvraient le sol de marbre, et des coussins brodés étaient disposés en cercles concentriques.

Il y vit de nombreux enfants de son âge, une trentaine peut-être, tous vêtus de tuniques de couleur blanche immaculée. Ils étaient assis en tailleur, formant un grand cercle, et récitaient en chœur la sourate Al'Alaq, celle-là même que son oncle avait psalmodiée le matin même à la mosquée :

- « Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé ! Il a créé l'homme d'une adhérence. Lis ! Ton Seigneur est le Très Noble, qui a enseigné par la plume, a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas. »

Nabil s'immobilisa un moment, fasciné par cette récitation collective. Les voix des enfants s'élevaient dans une harmonie parfaite, chaque mot articulé avec une précision et une dévotion qui lui rappelaient son oncle Bachir.

Puis, comme mû par une force invisible, il rejoignit le groupe pour partager la lecture du Coran avec eux. À sa grande stupéfaction, il découvrit qu'il était capable de déchiffrer l'écriture ottomane du livre ouvert devant lui, bien qu'il n'ait jamais fréquenté d'école de sa vie. Les lettres arabes, qui avaient toujours ressemblé pour lui à des dessins incompréhensibles, prenaient soudain un sens, formaient des mots, des phrases entières.

- « Comment est-ce possible ? » Se demanda-t-il, ébahi. « Je ne sais pas lire ! »

Et pourtant, les mots coulaient de sa bouche avec une fluidité naturelle, comme s'il avait toujours su les déchiffrer. Il lisait avec l'aisance d'un lettré, comprenant le sens profond de chaque verset.

Le lieu commençait à lui sembler étrangement familier, surtout lorsqu'il entendit distinctement les voix de sa sœur Zineb, de ses cousins Ahmed et Mostafa, et même des enfants des voisins. Bien qu'il ne pût les voir parmi les jeunes lecteurs qui l'entouraient, leurs voix lui parvenaient clairement, mêlées au chœur général.

- « Zineb ? » Appela-t-il doucement. « Tu es là ? »

Mais aucune réponse ne vint. Les enfants autour de lui continuaient leur récitation comme s'ils ne l'avaient pas entendu.

Plus troublant encore, il percevait nettement la présence de son oncle Bachir quelque part dans ce salon. Il reconnaissait son parfum habituel - un mélange de musc et d'eau de rose -, et il apercevait même sa djellaba de laine blanche et son chapelet d'ambre posés sur une belle carquette de prière au fond du salon.

- « Oncle Bachir ? » Chuchota-t-il, espérant une réponse.

Mais seul l'écho de sa propre voix lui revint, se perdant dans les voûtes du plafond étoilé.

Soudain, la réalité le frappa comme un coup de massue : ses bêtes ! Il se souvint brusquement de son troupeau laissé sans surveillance dans la plaine brumeuse, à la merci de tous les dangers. Il songea immédiatement à quitter cet endroit merveilleux mais trompeur pour rejoindre ses responsabilités. Il savait qu'une seule brebis perdue entraînerait un châtiment terrible de la part de sa famille, qui dépendait entièrement de ces maigres animaux pour survivre.

- « Je dois partir ! » S'exclama-t-il en se levant brusquement. « Mes bêtes ! Michou ! »

Mais comment s'échapper de cet endroit enchanté ? Le château semblait être devenu un labyrinthe dont il ne trouvait plus la sortie. Chaque couloir qu'il empruntait le ramenait inexorablement vers le salon aux enfants psalmodiant.

Nabil pensait d'abord pouvoir s'enfuir facilement, comme il le faisait toujours quand il voulait échapper aux corvées ou aux réprimandes. Il tenta de crier sa formule habituelle : « Un, deux, trois ! », comme il le faisait dans les situations difficiles nécessitant une fuite rapide. C'était son petit rituel personnel, une sorte de compte à rebours qui lui donnait le courage de détalier.

Mais cette fois-ci, malheureusement, ses appels restèrent vains. Ses jambes refusaient de courir, ses pieds semblaient collés au sol de marbre comme s'il avait marché dans de la poix.

« Un, deux, trois ! » Répéta-t-il avec désespoir. « Un, deux, trois ! »

Rien. Il était prisonnier du château magique.

Heureusement, dans un éclair de lucidité, Nabil se souvint de quelques talismans et formules protectrices que sa grand-mère Rahma lui avait enseignés lors de leurs longues soirées d'hiver. Ces paroles anciennes, transmises de génération en génération, étaient censées briser les sorts et protéger des djinns malveillants.

« Bismillah... » commença-t-il à balbutier, la voix tremblante. « A'ûdhu bi-kalimati-llâhi-t-tâmmâti min sharri mâ khalaq » (« Je me mets sous la protection des paroles parfaites d'Allah contre le mal qu'Il a créé. » 3 fois).

Il récita ces incantations sacrées en bégayant, ses lèvres tremblant de peur et d'espoir mêlés. Peu à peu, il sentit ses jambes retrouver leur liberté de mouvement, comme si des chaînes invisibles se brisaient une à une.

Dès qu'il put bouger, il bondit de toutes ses forces vers la sortie qu'il apercevait enfin, courant sans se retourner, le cœur battant la chamade. Derrière lui, les voix mélodieuses qui l'avaient attiré dans ce piège magique protestèrent avec force :

- « Nabil ! Reviens ! »

- « Tu ne peux pas partir maintenant ! »

- « Tu n'as pas terminé ta leçon ! »

- « L'apprentissage ne fait que commencer ! »

Mais le garçon ne s'arrêta pas. Il courut comme jamais il n'avait couru, ses pieds nus martelant les dalles de marbre puis la terre rocailleuse, jusqu'à ce que les voix enchanteresses qui l'avaient attiré dans ce lieu mystérieux se taisent enfin, étouffées par la distance et le brouillard qui se refermait derrière lui.

Sa course folle le mena hors du château, qui disparut progressivement dans la brume matinale comme s'il n'avait jamais existé. En quelques enjambées, les murs blancs, les tours dorées, les jardins magiques s'estompèrent jusqu'à devenir de simples mirages, puis plus rien.

Épuisé par cette fuite éperdue et par les émotions intenses qu'il venait de vivre, Nabil décida de se reposer en s'allongeant sur un rocher plat couvert de mousse. Son cœur battait si fort qu'il avait l'impression qu'on pouvait l'entendre à des kilomètres à la ronde. Ses poumons brûlaient, et une sueur froide perlait sur son front malgré la fraîcheur matinale.

- « Qu'est-ce qui vient de m'arriver ? » Se demanda-t-il en contemplant ses mains qui tremblaient encore. « Était-ce un rêve ? Une hallucination ? Ou bien... »

Il n'osait pas terminer sa pensée. L'idée que sa grand-mère ait pu dire vrai, que les légendes puissent être réelles, lui donnait le vertige.

Après avoir repris un peu son souffle et calmé les battements effrénés de son cœur, il se leva d'un bond pour retrouver son troupeau. Mais un nouveau problème se présenta : il réalisa avec horreur qu'il s'était complètement égaré. Le paysage familier avait disparu, remplacé

par des collines toutes semblables les unes aux autres, comme si la géographie elle-même avait changé pendant son séjour dans le château magique.

- « Mais où suis-je ? » S'écria-t-il, la panique commençant à l'envahir.

Toutes les collines se ressemblaient maintenant, avec leurs pentes rocailleuses couvertes de genêts épineux et d'oliviers sauvages. Il avait complètement oublié par laquelle il était passé quelques minutes —ou était-ce des heures ? - auparavant. Le temps lui-même semblait avoir perdu sa consistance depuis sa visite au château.

La plaine où il avait confié ses précieuses bêtes devait se trouver derrière l'une de ces éminences, mais laquelle ? Chaque direction lui paraissait aussi probable que les autres, et il ne reconnaissait aucun point de repère habituel : ni le vieux chêne tordu qui servait de repère, ni le rocher en forme de chameau qui marquait d'ordinaire le milieu de son parcours.

Il choisit un sentier au hasard, espérant de tout son cœur être sur la bonne voie. Ses jambes le portaient difficilement, encore affaiblies par sa course éperdue et par le choc de son aventure surnaturelle. Il pleurait maintenant sans retenue, frappant le sol de colère et de frustration avec sa houlette.

- « Stupide ! Stupide ! » Se répétait-il. « Comment ai-je pu abandonner mes bêtes pour suivre des mirages ? Oncle Bachir va me tuer ! Et maman... qu'est-ce que je vais dire à maman ? »

Les larmes brouillaient sa vision, rendant sa progression encore plus difficile sur le terrain accidenté. Il trébuchait sur les pierres,

s'écorchait les pieds sur les épines, mais continuait d'avancer, mû par le désespoir et le sentiment de sa responsabilité.

Soudain, par un miracle qu'il attribua immédiatement à la miséricorde divine, il entendit les aboiements familiers de Michou à proximité. Ces sons lui parurent plus beaux que la plus mélodieuse des musiques.

- « Michou ! » Cria-t-il de toutes ses forces. « Mon brave Michou ! » Les aboiements redoublèrent, mais il y avait quelque chose d'alarmant dans leur tonalité. Ce n'étaient pas les jappements joyeux de retrouvailles auxquels il s'attendait, mais des cris de détresse, des appels au secours désespérés.

Nabil gravit la pente rocailleuse en courant, le cœur serré par un pressentiment terrible. Il avait l'impression que quelque chose d'épouvantable s'était produit pendant son absence, pendant qu'il se laissait envoûter par les charmes trompeurs du château magique.

Du sommet de la colline qu'il venait d'escalader à bout de souffle, le spectacle qui s'offrit à ses yeux le glaça d'horreur. En contrebas, dans la plaine herbeuse où il avait laissé son troupeau paître paisiblement, son fidèle ami Michou livrait une lutte acharnée et inégale contre un loup de grande taille, aux crocs acérés et aux yeux jaunes étincelants de férocité.

- « Non ! » Hurla-t-il. « Pas Michou ! »

Le troupeau, terrorisé, s'était réfugié dans un coin de la prairie, formant une masse compacte et bêlante. Les brebis poussaient des cris déchirants, les chèvres tentaient de grimper sur les rochers les

plus hauts pour échapper au prédateur, mais plusieurs d'entre elles gisaient déjà au sol, égorgées par le fauve.

Le pauvre chien, malgré son courage et sa détermination, ne pouvait plus faire face aux attaques répétées du loup enragé. Ses flancs étaient lacérés, son pelage maculé de sang, et ses forces diminuaient à chaque assaut. Il avait beau montrer les crocs et tenter de mordre, l'animal sauvage était plus grand, plus fort, et surtout animé d'une faim féroce qui décuplait sa violence.

Finalement, épuisé et surpassé, Michou finit par capituler. Le loup profita de sa faiblesse pour planter alors ses griffes acérées et ses crocs mortels dans la gorge du brave défenseur, le tuant sur le coup. Le chien poussa un dernier gémissement, un adieu déchirant à son jeune maître, puis s'effondra dans la poussière, ses yeux intelligents se voilant pour toujours.

- « Michou ! » Sanglota Nabil. « Mon brave, mon fidèle Michou ! »

La douleur qui transperça son cœur était pire que toutes les frayeurs qu'il avait éprouvées dans le château magique. Michou n'était pas seulement son chien de berger, c'était son confident, son protecteur, son seul véritable ami dans ce monde dur et impitoyable.

Quant au loup, après avoir achevé le courageux gardien, il se tourna vers les autres bêtes, maintenant complètement dépourvues de protection. Ses babines retroussées découvraient des crocs sanglants, et ses yeux jaunes brillaient d'une satisfaction cruelle. Il savait qu'il pouvait maintenant festoyer à sa guise.

En cet instant décisif, le jeune berger oublia sa peur, sa fatigue, et

même sa tristesse. Une rage froide s'empara de lui, une détermination farouche qui le transforma instantanément. Il descendit la pente aussi rapidement qu'il le put, lançant de gros cailloux pour effrayer le prédateur, brandissant sa houlette comme s'il s'agissait d'une lance de guerre.

- « Fuis, maudit ! » Hurla-t-il. « Laisse mes bêtes tranquilles ! »

Il s'inspirait des héros légendaires des récits de sa grand-mère : Antar ibn Shaddad, le poète-guerrier, ou Abu Zayd al-Hilali, le champion des tribus bédouines. Comme eux, il devait à tout prix protéger ce qui lui était confié et repousser l'ennemi.

La situation était critique et clairement inégale : un jeune berger paisible de douze ans, armé seulement d'un bâton de berger, contre un prédateur adulte aux instincts de tueur aiguisés par la faim. Mais Nabil ne reculait pas. Au contraire, il avançait résolument, criant à tue-tête pour intimider son adversaire :

- « Allahu akbar ! (Dieu est grand !) Je n'ai pas peur de toi ! »

L'endroit était complètement désert. Aucun autre berger, aucun voyageur ne pouvait venir à son secours. Il était seul face au fauve, avec pour unique soutien sa foi et sa détermination.

Il luttait vaillamment, se relevant chaque fois qu'il trébuchait sur une racine d'olivier ou une pierre, son arme de fortune toujours dressée devant lui. Sa djellaba se déchirait sur les épines, ses pieds saignaient, mais il ne cédait pas un pouce de terrain.

Le loup, surpris par cette résistance inattendue, hésitait. Il avait l'habitude de s'attaquer à des proies faciles, et ce jeune humain qui

refusait de fuir le déconcertait. Mais la faim était plus forte que la prudence, et il reprit bientôt ses attaques, cherchant une faille dans la défense acharnée du berger.

Nabil menait ce combat avec un courage qui l'étonnait lui-même, utilisant toutes les ruses qu'il avait apprises en gardant ses bêtes pendant des années, dépensant toute son énergie dans cette lutte désespérée. Il feintait, reculait, attaquait, esquivait, dans une danse mortelle où le moindre faux pas pouvait lui coûter la vie.

Le loup, de son côté, ne perdait pas espoir. Avec la patience du prédateur expérimenté, il cherchait toujours à contourner la défense du garçon pour s'attaquer à un agneau ou à un chevreau. Ses yeux jaunes ne quittaient pas le troupeau terrifié, et il calculait chacun de ses mouvements.

Mais le jeune berger l'en empêchait chaque fois, se plaçant toujours entre le fauve et ses bêtes, multipliant les gestes d'intimidation et les cris perçants.

Déjà épuisé par sa course folle hors du château magique, il ne trouvait plus la force de continuer sa défense très longtemps. Il sentait ses membres et son corps l'abandonner peu à peu. Ses bras devenaient lourds comme du plomb, ses jambes tremblaient, et sa vision se brouillait par moments.

- « Je vais sûrement finir dévoré par cette maudite bête ! » Pensa-t-il avec désespoir, tout en continuant de brandir sa houlette. « Et mes pauvres bêtes avec moi ! »

Le loup semblait le sentir aussi. Il intensifiait ses attaques, bondissant de plus en plus près, ses griffes frôlant parfois la djellaba déchirée du garçon.

Soudain, affaibli et les jambes fléchissant sous la fatigue, Nabil trébucha sur une pierre et s'étala de tout son long sans pouvoir se relever immédiatement. Ses forces l'avaient définitivement abandonné.

La bête féroce et perfide en profita pour bondir sur lui d'un seul élan, ses crocs découverts et ses griffes tendues, prête à achever son œuvre sanglante et à rejoindre sa première victime, le brave Michou, dans la mort.

Dans les derniers instants avant que les crocs du loup ne se referment sur lui, Nabil persistait à crier aussi fort qu'au début, frappant le sol et lançant sa houlette de toutes ses forces. Ses cris déchirants résonnaient dans la vallée silencieuse, portés par l'écho des montagnes.

Secoué de sanglots incontrôlables, il se retrouva soudain dans les bras réconfortants de son oncle Bachir. Les cris du jeune garçon avaient traversé les murs de pisé et attiré l'attention du fqīh, qui s'était levé pour vérifier ce qui se passait dans la chambre où dormaient ensemble les garçons de la maison : Nabil, son frère cadet Youssef et leurs deux cousins.

- « Calme-toi, mon garçon ! » Dit-il d'une voix apaisante en essuyant la sueur froide qui perlait sur le front fiévreux de l'enfant.

- « C'est fini, mon petit, » ajouta-t-il tendrement, berçant doucement son neveu tremblant.

Toujours en pleurs, l'enfant désigna du doigt la petite cruche d'eau posée sur une modeste table de bois usé par les ans. Son oncle, après avoir invoqué le nom d'Allah, lui servit à boire. Le neveu but quelques gorgées d'eau fraîche qui calmèrent sa gorge desséchée par les cris, puis balbutia d'une voix encore tremblante :

- « Ça va aller, oncle, merci. »

- « Dis-moi, mon petit, qu'as-tu vu ? » Demanda l'oncle avec une douceur infinie dans la voix.

L'enfant ne trouvait pas les mots pour décrire l'horreur de son cauchemar. Les images du château magique, du jardin aux transformations étranges, et surtout la mort terrible de son fidèle Michou dévoré par le loup, tout cela se bousculait dans sa tête sans qu'il puisse mettre de l'ordre dans ses pensées.

L'oncle Bachir comprit que le cauchemar avait été si terrible qu'il avait coupé le souffle au pauvre enfant. Jetant un coup d'œil à sa montre, il constata qu'il était temps pour la prière de l'aube. Se levant avec sa prestance habituelle, il invita le petit à faire ses ablutions pour l'accompagner à la mosquée, espérant que la sérénité de la prière aiderait son neveu à retrouver son calme.

Après la prière, récitée avec la même ferveur mélodieuse que dans le rêve de Nabil, le fqīh fit signe au garçon de s'approcher de lui. Dans la mosquée silencieuse où les derniers fidèles s'éloignaient déjà, il lui demanda avec sollicitude :

- « Tu te sens mieux maintenant, mon enfant ? »

Le garçon fit un signe affirmatif de la tête, encore un peu étourdi par la frontière floue entre son rêve et la réalité.

- « Dis-moi, mon petit, tu ne veux pas me raconter ton rêve ? »

Interrogea l'oncle d'un ton amical et patient.

- « Si, mon oncle, » murmura l'enfant, la tête inclinée, n'osant pas regarder son oncle dans les yeux.

- « Alors vas-y, raconte ! N'aie pas peur. »

Le petit décrivit alors en détail à son oncle tout ce qu'il avait vécu dans son rêve extraordinaire : le château mystérieux qui était apparu dans la brume, les voix qui l'appelaient par son nom et celui de sa mère, le jardin magique où les plantes naissaient et mouraient en quelques secondes, les enfants vêtus de blanc qui récitaient le Coran avec une voix angélique, sa transformation physique répétée entre jeunesse et vieillesse, et enfin sa fuite éperdue et le combat tragique contre le loup qui avait coûté la vie à son cher Michou.

Le fqīh, attentif et bienveillant, garda le silence tout au long du récit, écoutant son neveu avec une compassion profonde. Nabil était orphelin de père depuis sa naissance, et l'oncle Bachir avait toujours considéré qu'il était de son devoir de veiller sur lui comme sur son propre fils. Il observait le visage encore bouleversé de l'enfant sans remarquer que celui-ci avait terminé son récit et attendait une réaction.

- « C'est tout, mon oncle. »

- « Ô pauvre petit ! Dieu merci, ce n'était qu'un rêve, » Dit le fqih avec la même compassion, posant sa main paternelle sur l'épaule de son neveu.

Réfléchissant un instant, les yeux levés vers le plafond de la mosquée où dansaient les premières lueurs du jour, il ajouta avec une sagesse empreinte de mystère :

- « Tiens, petit, tu sais déjà que la sourate Al'Alaq est la première révélation que notre prophète -que la paix soit sur lui - a reçue du Tout-Puissant ? »

L'enfant hocha la tête, écoutant attentivement les paroles de son oncle, intrigué par la coïncidence entre son rêve et cette information.

Pour effacer définitivement les traces du cauchemar qui hantait encore l'esprit de l'enfant, l'oncle Bachir commença à lui parler du prophète Muhammad, de sa vie humble et de ses débuts difficiles. Il lui expliqua avec émotion que malgré son statut d'orphelin et son manque d'instruction formelle - exactement comme Nabil -, Allah ne l'avait pas abandonné et avait fait de lui le meilleur et le plus noble des êtres humains, le sceau des prophètes.

- « Vois-tu, mon enfant, » continua-t-il, les yeux brillant d'une flamme inspirée, « notre prophète bien-aimé ne savait ni lire ni écrire, et pourtant il est devenu le guide de l'humanité. Allah ne regarde pas notre condition sociale ou notre niveau d'instruction, Il regarde la pureté de nos cœurs. »

Ensuite, il insista longuement sur la signification profonde du mot "Iqra" -"Lis !" -, expliquant à son neveu la sagesse immense qu'il

renfermait et la grandeur extraordinaire d'une religion qui commençait par un verbe conjugué à l'impératif, incitant tous les croyants, riches ou pauvres, à lire et à apprendre.

- « C'est le premier commandement divin, mon enfant : apprendre, lire, chercher la connaissance. Ton rêve n'était peut-être qu'un message, un appel vers la lumière du savoir. »

L'oncle Bachir se sentait maintenant investi d'une mission sacrée : combler le vide éducatif vécu par ce jeune orphelin qui lui était confié. Il était profondément convaincu qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre ou pour enseigner à lire, et que l'éducation est un droit inaliénable de chaque être humain.

- « Lisons donc, mon garçon ! Tu veux bien ? » Proposa-t-il avec un sourire encourageant qui transformait complètement son visage habituellement grave.

L'enfant, encore incrédule face à cette proposition inespérée qui réalisait son rêve le plus secret, balbutia avec inquiétude :

- « Et le bétail, mon oncle ? Qui s'en occupera ? »

L'homme sourit plus largement, une larme chaude et lumineuse coulant sur sa joue tannée par le soleil et le vent, une larme qu'il ne put ni ne voulut retenir. Cette larme portait en elle toute la joie d'un maître qui voit enfin naître la soif d'apprendre chez son élève, et toute la tristesse d'avoir attendu si longtemps avant de franchir ce pas.

- « Apprendre avant tout, mon fils ! » Déclara-t-il avec une conviction qui résonnait comme un serment. « Les bêtes peuvent attendre,

mais ton esprit a soif de connaissance. Le troupeau trouvera d'autres bergers, mais toi, tu ne trouveras qu'un seul chemin vers la lumière : celui du savoir. »

Et c'est ainsi que le jeune Nabil, orphelin et berger, découvrit que parfois les rêves les plus effrayants cachent les plus beaux éveils, et que derrière chaque cauchemar peut se dissimuler une révélation. Son château magique n'était peut-être pas une illusion, mais une promesse : celle d'un monde nouveau qui s'ouvrait à lui, un monde où les mots remplaceraient les cailloux, où les livres se substitueraient aux houlettes, et où la connaissance deviendrait son plus fidèle compagnon.

Le rêve étrange de cette nuit-là avait transformé le petit berger analphabète en un futur lettré. Et dans cette modeste mosquée de pisé, aux premières lueurs de l'aube, commença la plus belle des aventures : celle d'un enfant qui allait enfin apprendre à lire.

Tissa, Décembre 2006.

La femme qui attendait la pluie

Moi, Hadj Brahim Oul-Kebir, dernier gardien des mémoires de Sidi Mbarek*, je vous dis que tout commença le jour où les chiens cessèrent d'aboyer vers la mer pour aboyer vers le ciel, et où Lalla Warda Bent-el-Matar, 'la fille de la pluie', s'installa sous le citronnier maudit avec son pichet d'eau salée et son châle couleur sang séché.

C'était il y a cinquante-deux ans, ou peut-être soixante-dix, car ici le temps ne suivait pas les horloges des hommes mais les battements du cœur de la terre, et la terre, elle, battait selon son propre mystère. Nos ancêtres disaient que Sidi-Mbarek était né du premier souffle d'Allah quand Il sépara l'eau du sable, et que pour cette raison notre village restait suspendu entre deux mondes : celui des vivants qui pêchaient et celui des morts qui rêvaient.

Warda Bent-el-Matar - on ne l'appelait jamais autrement, bien que son vrai nom fût Warda Bent-Mimouna - arriva chez nous le jour même où son promis, Ben-Issa Elmoutchou - que nous appelions Si Ben-Issa El-Baraka, l'homme des prodiges - disparut dans les sables mouvants du désert avec sa mule aveugle, son violon aux cordes de boyaux d'ange et une promesse qui pesait plus lourd que les pierres de nos tombes.

Ce jour-là, mes frères, le ciel s'ouvrit comme une pastèque trop mûre, et un grondement sortit de ses entrailles, un grondement si profond qu'il réveilla les morts dans le cimetière de Sidi-Mbarek, si puissant que les os de nos aïeux se mirent à trembler dans leurs linceuls. Si Ben-Issa El-Baraka avait promis à sa fiancée qu'il reviendrait "avec la première pluie digne de ce nom", et depuis ce jour damné, pas une goutte, pas une larme du ciel ne tomba sur notre terre.

Lalla Warda s'installa sous l'arbre de l'attente, ce citronnier que son grand-père avait planté le jour de sa naissance et qui, depuis le départ de Si Ben-Issa, refusait de donner autre chose que des épines et de l'amertume. Chaque aube, elle remplissait son pichet avec l'eau de la mer, cette eau qui ne désaltère jamais mais qui conserve la mémoire du sel, et elle restait là, droite sur son tabouret en rotin tressé par les mains de sa mère morte, enveloppée dans son châle rouge couleur sang séché, les yeux rivés sur l'horizon où le désert épouse la mer dans un mariage stérile.

Les enfants la surnommaient "Hajja Harissat-el-Ghouyoum". -la Vieillesse des Nuages -, parce qu'elle semblait parler au ciel dans une langue que seuls les fous et les saints comprenaient. Moi qui l'avais vue grandir, puis se figer dans ses vingt-deux ans comme une photographie jaunie par le soleil, je peux témoigner qu'elle n'avait pas vieilli d'un cheveu, pas d'une ride, comme si le temps avait eu peur de la toucher.

Dans notre village, il y avait aussi Moulay Abdellah El-Haffar, le fossoyeur qui creusait les tombes en chantant des berceuses aux morts et prétendait recevoir leurs dernières volontés dans ses rêves.

Il disait que les défunts lui parlaient de la pluie comme d'une femme qu'ils avaient connue dans leur jeunesse et qu'ils espéraient retrouver dans l'au-delà. « Les morts ont soif aussi », répétait-il en essuyant la sueur de son front avec sa main terreuse, « et ils me demandent quand reviendra celle qui étanche la soif du monde. »

Et puis il y avait Lalla Zineb Bent-el-Mouden, la vieille folle qui lisait l'avenir dans les coquilles d'huîtres que la mer rejetait sur notre plage. Ses yeux étaient devenus blancs à force de scruter les nacres, mais elle prétendait voir plus clairement que nous tous. Elle annonçait les naissances, les morts, les tempêtes et les amours contrariés en caressant les spirales calcaires avec ses doigts décharnés. Ce fut elle qui prédit, le jour même du départ de Si Ben-Issa, que Warda Bent-el-Matar attendrait si longtemps qu'elle finirait par devenir elle-même la pluie qu'elle espérait.

Enfin, il y avait notre facteur, Si Mohammed El-Rakkas, qui ne reçut jamais une seule lettre pour notre village oublié, mais qui écrivait chaque semaine des missives adressées à Allah, qu'il glissait dans une fente du minaret de notre petite mosquée. Il disait que Dieu avait sûrement une adresse postale quelque part dans le septième ciel, et que tôt ou tard Il répondrait à nos questions. Dans ses lettres, il demandait toujours la même chose :

- « Ô Tout-Puissant, quand rendriez-Vous la pluie à Warda Bent-el-Matar, et Warda Bent-el-Matar à la vie ? »

Ces quatre destins - Warda la Veilleuse, Moulay Abdellah le Messager des morts, Lalla Zineb la Diseuse de nacres et Si

Mohammed l'Épistolier d'Allah - étaient liés par un fil invisible que nous, simples mortels, ne pouvions voir, mais que nous sentions vibrer dans l'air sec de nos étés sans fin.

Les années passaient comme des chameaux dans le désert : lentement, en laissant leurs traces dans le sable de nos mémoires. Warda Bent-el-Matar continuait son vigile, et nous finîmes par nous habituer à sa présence immobile, à son silence qui pesait sur le village comme une prière suspendue. Elle devint partie du paysage, comme le phare éteint au bout de la jetée ou comme les ruines du fort portugais sur la colline.

Mais les signes, mes frères, ne trompaient jamais ceux qui savaient les lire...

Ce fut Lalla Zineb qui le vit la première, cet homme qui venait du levant avec ses habits étranges et sa démarche de celui qui a marché sur trop de terres sans jamais en posséder aucune. Elle était sur la plage ce matin-là, ramassant les coquilles que la marée nocturne avait abandonnées comme des secrets chuchotés par la mer, quand elle aperçut cette silhouette qui ondulait dans la chaleur comme un mirage qui aurait décidé de prendre forme humaine.

- « Il porte un manteau fait de plumes de pélican », dit-elle en arrivant essoufflée sur la place du village, ses yeux blancs roulant dans leurs orbites comme des billes d'os. « Et ses pas ne laissent pas de traces dans le sable, comme s'il marchait sur l'air lui-même. »

Nous n'avions pas eu de visiteur depuis l'époque où le gouverneur français était venu compter nos morts et nos vivants pour ses registres, et cela remontait à l'époque où mon père avait encore

toutes ses dents. Alors vous imaginez notre émoi quand cet étranger arriva sur notre place, sous le figuier de Barbarie où nous nous réunissions pour boire le thé et écouter les mensonges que nous racontions sur notre jeunesse.

Il était grand, cet homme, avec une peau brûlée par des soleils que nous n'avions jamais vus, et ses yeux... ses yeux, mes frères, étaient de la couleur de l'eau de pluie, cette couleur que nous avions oubliée mais qui dormait encore dans nos mémoires comme un rêve d'enfance. Son manteau était effectivement tissé de plumes, des plumes grises et blanches qui semblaient bouger même quand il n'y avait pas de vent, comme si elles gardaient le souvenir du vol.

- « Bonjour ! », dit-il, et sa voix était douce comme le bruit de la pluie sur les feuilles, cette musique que nos oreilles avaient désapprise.

« Je viens d'un endroit où il pleut à l'envers, où les gouttes tombent du sol vers le ciel, et je cherche une femme qui attend. »

Moulay Abdellah El-Haffar, qui taillait un nouveau manche pour sa pioche, releva la tête et le regarda avec cette expression qu'il prenait quand les morts lui parlaient dans ses rêves.

- « Toutes les femmes attendent quelque chose », dit-il. « Les unes attendent leurs fils à la guerre, les autres attendent leurs maris à la pêche, et les plus sages attendent la mort. De laquelle parles-tu, ô étranger aux plumes d'oiseau ? »

L'homme sourit, et son sourire était triste comme un coucher de soleil sur la mer.

- « Je parle de celle qui attend la pluie depuis si longtemps qu'elle en a oublié son propre nom. Celle qui s'assoit chaque jour sous un arbre stérile avec un pichet d'eau salée, celle que les enfants appellent la

Veilleuse des Nuages. »

Un silence s'abattit sur nous, un silence si dense qu'on pouvait entendre les fourmis creuser leurs galeries sous nos pieds. Si Mohammed El-Rakkas cessa d'écrire sa lettre quotidienne à Allah, et même les mouches arrêtaient de bourdonner, comme si elles aussi attendaient la suite.

Ce fut moi, Hadj Brahim, qui pris la parole, parce que j'étais l'aîné et que certaines responsabilités ne se délèguent pas.

- « Cette femme dont tu parles, étranger, elle a un nom : Lalla Warda Bent-el-Matar. Et si tu la cherches, c'est que tu connais son histoire. Mais dis-nous d'abord qui es-tu, et d'où viens-tu vraiment, car nous n'avons jamais entendu parler d'un pays où la pluie tombe à l'envers. »

L'homme s'assit sur le muret de pierre qui entourait le puits sec, et il posa ses mains sur ses genoux. Ses mains étaient cicatrisées, marquées par des années de labeur, mais ses ongles... ses ongles brillaient comme s'ils étaient faits de nacre.

- « Je viens du pays des pluies inversées », dit-il, « là où les rivières remontent vers leur source et où les nuages naissent dans la terre pour mourir dans le ciel. Mon nom... mon nom est celui que portent tous les hommes qui ont perdu leur première identité pour en

chercher une nouvelle. Mais vous pouvez m'appeler Si Taleb ElGhaïth, 'le chercheur de pluie'. »

Lalla Zineb s'approcha de lui en tâtonnant, ses mains décharnées tendues devant elle comme des antennes d'insecte aveugle. Elle toucha le manteau de plumes, et soudain ses yeux blancs s'illuminèrent d'une lueur que nous ne lui connaissions pas.

- « Ces plumes... », murmura-t-elle. « Elles ont volé au-dessus des eaux qui n'existent plus, elles ont porté des messages entre les vivants et les morts. Et toi... toi, tu n'es pas venu ici par hasard. Tu es venu parce que quelqu'un t'appelle depuis longtemps, quelqu'un dont la voix traverse les déserts et les océans. »

L'étranger acquiesça gravement.

- « Elle m'appelle dans ses rêves depuis des années. Je l'entends pleurer dans le vent du désert, je la vois danser dans les mirages. Elle m'appelle par un nom que je croyais avoir oublié. »

Ce fut alors que nous comprîmes, mes frères, que cet homme n'était pas un étranger ordinaire. Peut-être était-il Si Ben-Issa El-Baraka lui-même, revenu après tant d'années sous une autre apparence, ou peut-être était-il un djinn envoyé par Allah pour tester notre foi. Ou peut-être était-il simplement un homme qui avait marché si longtemps qu'il avait fini par rencontrer tous les vents de la terre et à apprendre leurs secrets.

- « Mène-nous à elle », dit-il. « Mène-nous à Warda Bent-el-Matar, car le temps est venu. »

Et nous obéîmes, parce que certaines voix portaient en elles

l'autorité des mystères, et que cet homme parlait avec la voix de la pluie elle-même.

Nous marchâmes en procession vers l'arbre de l'attente, comme des pèlerins suivant une étoile invisible. Si Taleb El-Ghaïth marchait devant, ses plumes de pélican frémissant dans l'air immobile, et derrière lui nous suivions : moi, Hadj Brahim, gardien des mémoires anciennes, Moulay Abdellah avec sa pioche qui sonnait contre les pierres comme un glas funèbre, Lalla Zineb qui murmurait des prophéties dans sa langue de nacre et d'écume, et Si Mohammed El-Rakkas qui tenait à la main sa dernière lettre à Allah, celle qu'il n'avait pas encore eu le temps de glisser dans le minaret.

Quand nous arrivâmes près du citronnier, Lalla Warda était là, comme toujours, droite sur son tabouret de rotin, son châle rouge couleur sang séché drapé autour de ses épaules éternellement jeunes, son pichet d'eau de mer posé à ses pieds. Elle regardait l'horizon avec cette intensité qui nous avait tous fascinés pendant des décennies, comme si elle pouvait forcer les nuages à apparaître par la seule puissance de son désir.

L'étranger s'arrêta à quelques pas d'elle, et pendant un long moment, ils se regardèrent sans parler. Le temps lui-même sembla retenir son souffle, et même le vent se tut, comme si toutes les forces de la nature attendaient que quelque chose d'extraordinaire se produisît.

C'est alors que Warda se leva. Pour la première fois depuis cinquante-deux ans, elle se leva de son tabouret, et ce simple geste nous saisit tous d'une terreur sacrée. Ses jambes tremblèrent un

instant, comme celles d'un nouveau-né qui fait ses premiers pas, puis elle se redressa avec une grâce qui nous rappela pourquoi Si BenIssa El-Baraka était tombé amoureux d'elle autrefois.

- « Tu es revenu ! » Dit-elle, et sa voix était rouillée par les années de silence, mais elle gardait cette musicalité qui autrefois faisait chanter les rossignols au coucher du soleil.

L'étranger secoua la tête lentement.

- « Non, Lalla Warda. Je ne suis pas revenu, parce que je ne suis jamais parti. Je suis resté ici, dans ton attente, dans tes rêves, dans chaque goutte d'eau salée que tu verses au pied de cet arbre. Je suis celui que tu as créé avec la force de ton amour et la patience de ta douleur. »

Elle le regarda avec des yeux qui se remplissaient lentement de compréhension, comme un puits qui se remplit après la sécheresse.

- « Tu n'es pas Si Ben-Issa. » Murmura-t-elle.

- « Non. Si Ben-Issa El-Baraka mourut dans le désert trois jours après avoir quitté ce village. Sa mule le conduisit vers un oued asséché où il tomba, épuisé par la soif et la chaleur. Son violon se brisa dans sa chute, et ses cordes de boyaux d'ange libérèrent une musique si triste que même les scorpions pleurèrent. Mais avant de mourir, il prononça ton nom, Warda, il le prononça si fort que le désert entier l'entendit. »

Lalla Zineb s'approcha en tâtonnant et toucha le bras de Warda. Ses yeux blancs roulaient dans leurs orbites comme des lunes folles.

- « Je le vois maintenant », dit-elle de sa voix cassée. « Je vois la vérité dans les coquilles du temps. Cet homme est né de ton attente, Warda Bent-el-Matar. Tu l'as tissé avec tes larmes et tes prières, tu l'as nourri avec ton espoir et habillé avec tes songes. Il est ton amour devenu chair, ta fidélité devenue homme. »

L'étranger ôta son manteau de plumes de pélican et le posa doucement aux pieds de Warda. Dessous, il portait une jellaba simple, usée par d'interminables voyages, et autour du cou, pendu à un fil de palmier tressé, brillait un petit morceau de corde : une corde de violon.

- « Je suis venu te dire que l'attente peut finir », dit-il. « Je suis venu te dire que l'amour véritable ne connaît pas la mort, mais qu'il ne connaît pas non plus l'éternité terrestre. Il faut savoir quand lâcher prise, Warda. Il faut savoir quand laisser les morts reposer et les vivants vivre. »

Elle tendit la main vers lui, et quand ses doigts touchèrent sa joue, nous vîmes tous ce qui se passait : elle passait à travers lui comme à travers de la vapeur, comme à travers un mirage qui se dissipe au contact de la réalité.

- « Tu vas disparaître ! » Dit-elle, et sa voix se brisa comme une poterie ancienne qu'on laisse tomber.

- « Nous allons disparaître ensemble », répondit-il. « Toi, tu vas enfin accepter de vieillir, de vivre, de mourir comme tous les humains. Et moi, je vais retourner dans l'invisible d'où je viens, dans cette

dimension où habitent les amours impossibles et les attentes infinies. »

C'est à cet instant précis, mes frères, que le miracle se produisit. Le ciel, qui était d'un bleu dur comme la lame d'un couteau depuis un demi-siècle, s'assombrit soudain. Des nuages apparurent de nulle part, ou peut-être de partout, des nuages lourds et gris qui roulaient au-dessus de nos têtes comme des moutons célestes. Et puis, une première goutte tomba.

Mais cette goutte, elle ne tombait pas du ciel vers la terre comme nous l'avions toujours connue. Non, elle remontait de la terre vers le ciel, comme l'avait dit l'étranger, comme une larme à l'envers, comme un adieu qui devient bonjour.

Bientôt, d'autres gouttes suivirent, puis d'autres encore, jusqu'à ce qu'une pluie entière se mît à tomber vers le haut, une pluie impossible qui mouillait nos visages en remontant vers les nuages.

Lalla Warda et l'étranger se regardèrent une dernière fois, et ils commencèrent tous les deux à se dissoudre, elle en larmes salées qui rejoignaient la pluie ascendante, lui en brume dorée qui se mêlait aux rayons du soleil couchant.

- « N'oubliez jamais », murmura la voix de Warda qui s'effaçait, « n'oubliez jamais qu'il faut savoir attendre, mais qu'il faut aussi savoir s'arrêter d'attendre. »

Et ils disparurent, tous les deux, dans cette pluie qui montait vers le ciel comme une prière exaucée.

La pluie à l'envers dura trois jours et trois nuits, comme l'avait prédit Lalla Zineb dans ses coquilles prophétiques. Au matin du quatrième jour, quand nous retournâmes sous le citronnier, nous trouvâmes l'arbre transformé. Il avait reverdi, ses branches étaient couvertes de fleurs blanches comme des étoiles, et au milieu de toute cette beauté rendue à la vie, pendait un seul fruit : un citron parfaitement noir, rond comme une lune éteinte, lourd comme un secret trop longtemps gardé.

Moulay Abdellah El-Haffar voulut le cueillir, mais quand il le toucha, sa main traversa le fruit comme s'il était fait d'ombre solidifiée. Lalla Zineb dit que c'était la mémoire de l'amour de Warda, cristallisée pour l'éternité. Si Mohammed El-Rakkas écrivit sa dernière lettre à Allah ce jour-là :

- « Merci, ô Tout-Puissant, d'avoir répondu à nos questions, même si nous n'avions pas compris qu'il fallait d'abord apprendre à les poser. »

Depuis ce jour, mes frères, il pleut normalement sur Sidi-Mbarek. La pluie tombe du ciel vers la terre, comme elle l'a toujours fait partout ailleurs. Nos jarres se remplissent, nos puits remontent, et les poissons sont revenus dans nos filets. Mais parfois, quand la lune est pleine et que le vent souffle de l'est, on peut voir une silhouette qui marche les pieds dans le ciel, au-dessus du village, une femme en châle rouge couleur sang séché qui porte un pichet vide et qui cherche encore quelque chose dans les nuages.

Les enfants l'appellent maintenant "Hajja Warda Harissat elSamae'" - Warda veilleuse du Ciel - et ils lui lancent des baisers quand ils la voient passer. Car nous avons appris, nous les gens de Sidi-Mbarek, que l'amour véritable ne meurt jamais vraiment : il se transforme, il voyage, il devient légende, et parfois, quand nous avons de la chance, il revient nous visiter sous forme de pluie à l'envers ou de citron noir qui ne pourrit jamais.

Et moi, Hadj Brahim Oul-Kebir, dernier gardien des mémoires de ce village suspendu entre mer et désert, entre réel et merveilleux, je termine cette histoire en vous disant ceci : si un jour vous passez par chez nous et que vous voyez une femme marcher dans le ciel, n'ayez pas peur. Saluez-la simplement, et rappelez-vous qu'attendre peut-être la plus belle des prières, à condition de savoir quand dire "amen".

*** Sidi-Mbarek existe encore aujourd'hui, quelque part au sud de la ville d'Essaouira, un petit village berbère de pêcheurs où l'on peut voir, paraît-il, un citronnier centenaire qui donne des fruits noirs. Les touristes passent sans s'arrêter, mais les enfants du village savent que certaines histoires sont trop vraies pour être crues par ceux qui n'ont jamais appris à regarder le ciel avec les yeux de l'amour.**

Les vacances chez grand-père

Le grand-père Ali eut l'habitude, pendant plus de vingt ans, de convier ses fils chaque mois d'août à sa demeure en milieu rural. Cette tradition s'établit après la mort de sa femme, comme si la solitude lui devenait insupportable pendant cette période où la chaleur accablante de la ville rendait la campagne plus attirante. Ainsi, les fils et les filles durent organiser leurs vacances pour ce mois-ci, afin de ne pas contrarier leur père, sous peine de sanctions qu'il n'hésitait jamais à appliquer, avec ou sans excuses valables.

- « Encore une lettre de grand-père », soupira la mère d'Ahmed en décachetant l'enveloppe. « Il nous rappelle que nous devons être là le premier août, sans faute. »

Le père d'Ahmed, Youssef, leva les yeux de son journal avec une expression résignée.

- « Comme chaque année, Fatima. Tu sais bien qu'il ne supporte aucun retard, aucune excuse. Tu te souviens de ce qui est arrivé à mon frère Karim l'année dernière ? »

- « Comment l'oublier ? » répondit-elle en secouant la tête. « Trois mois sans lui adresser la parole, et cette humiliation devant toute la famille... »

Ahmed, âgé de douze ans, écoutait cette conversation depuis le couloir. Son cœur se serra en pensant aux vacances qui approchaient. Contrairement à ses camarades de classe qui se réjouissaient de leurs vacances d'été, lui redoutait ce mois d'août avec une angoisse grandissante.

Le grand-père n'appréciait guère d'être contredit, ses désirs dépassaient souvent les limites de l'endurance humaine. Imposant sa volonté au sein de la famille avec la fermeté d'un patriarche d'autrefois, il trouvait cependant du bonheur authentique à être entouré par ses enfants et petits-enfants dans cette vaste maison, niché au cœur de la nature luxuriante. La propriété s'étendait sur plusieurs hectares, bordée par des rangées de pruniers centenaires, des noyers aux troncs massifs, des pêchers aux fruits juteux et des poiriers qui ployaient sous le poids de leurs récoltes.

La maison elle-même impressionnait par sa grandeur : deux étages de pierre ocre, avec des arcades traditionnelles qui encadraient une cour intérieure. Les murs épais gardaient la fraîcheur même pendant les journées les plus torrides, et les fenêtres ornées de moucharabiehs filtraient la lumière en créant des motifs géométriques sur les tapis berbères.

Quand arriva le premier août, la maison se transforma rapidement en une ruche bourdonnante d'activité. Elle était souvent bruyante et animée, accueillant plus de trente personnes à la fois : les six fils du grand-père avec leurs épouses et leurs enfants, sans compter les visiteurs occasionnels qui ne manquaient jamais de rendre hommage au patriarche respecté du village.

- « Ahmed ! Khalid ! » Cria leur père dès leur arrivée. « Venez saluer votre grand-père comme il se doit ! »

Les deux frères s'avancèrent vers le vieil homme qui trônait sur son fauteuil, sous la pergola ombragée de la cour. Le grand-père Ali, malgré ses soixante-quinze ans, conservait une prestance remarquable. Sa barbe blanche soigneusement taillée encadrait un visage aux traits sévères, et ses yeux perçants semblaient scruter l'âme de chacun.

- « Approchez-vous », dit-il d'une voix grave qui portait encore l'autorité de ses jeunes années. « Ahmed, tu as grandi depuis l'année dernière. J'espère que tes notes se sont améliorées ? »

- « Oui, grand-père. » Murmura Ahmed en baisant la main tendue.

- « Et toi, Khalid ? Toujours ce caractère rebelle ? »

Khalid, plus jeune d'un an mais déjà plus grand qu'Ahmed, serra les dents avant de répondre.

- « Non, grand-père. Je me suis assagi. »

Un sourire fugace passa sur les lèvres du vieil homme.

- « Nous verrons bien. Cette année, vous aurez de vraies responsabilités. Il est temps que vous appreniez ce que signifie le travail. »

Les repas se déployèrent dès le premier soir sur trois tables disposées dans la cour, parfois plus lorsque des invités venaient rendre visite à la famille. La table principale, présidée par le grand-père, accueillait les hommes adultes et les invités de marque. La deuxième table rassemblait les femmes et les adolescents, tandis que la troisième était réservée aux plus jeunes enfants.

Les meilleures occasions demeuraient les goûters qui se tenaient dans le jardin en plein air, sous les grands figuiers. On dévorait avec gourmandise la variété et l'abondance des mets offerts : des cornes de gazelle fondantes, des gâteaux dorés au noix de coco, des dattes farcies aux amandes, et des verres de thé à la menthe qui circulaient sans interruption, sans parler bien sûr des msemens et des galettes trempées de l'huile d'olive et du miel.

Cependant, pour Ahmed, ces moments de délice collective étaient ternis par une observation troublante. Il remarqua dès les premiers jours que tous les enfants ne recevaient pas le même traitement. Ses cousins, particulièrement les fils de sa tante Zineb, jouissaient d'une

liberté totale. Ils couraient dans le jardin, organisaient des parties de football dans le verger, et personne ne leur adressait le moindre reproche quand ils renversaient du thé ou cassaient une branche en grimpant aux arbres.

**- « Pourquoi est-ce que Samir et Rachid n'ont jamais de corvées ? »
Chuchota Ahmed à son frère pendant qu'ils aidaient leur mère à débarrasser la table.**

- « Chut ! » Lui répondit Khalid en jetant un regard nerveux autour d'eux. « Papa nous a dit de ne jamais nous plaindre. Tu veux qu'il nous punisse dès le premier jour ? »

Effectivement, leur père Youssef observait ses fils avec une attention particulière. Contrairement à ses frères qui laissaient leurs enfants libres de leurs mouvements, il maintenait sur Ahmed et Khalid une surveillance constante, comme s'il craignait qu'ils ne commettent une faute qui rejaillirait sur son honneur.

« Mes enfants ne causeront aucun problème », avait-il déclaré fermement à sa belle-sœur Zineb le jour de leur arrivée. « Ils savent ce qu'on attend d'eux. »

Zineb, une femme élégante aux cheveux hennés et aux bijoux clinquants, avait ri avec une pointe de moquerie.

- « Voyons, Youssef ! Ce sont des vacances ! Laisse-les donc s'amuser un peu. Regarde mes fils, ils profitent de la vie ! »

- « Tes fils... » avait commencé Youssef, mais il s'était interrompu, jetant un regard inquiet vers la silhouette de son père qui se profilait à l'entrée de la cour.

Cette conversation, qu'Ahmed avait surprise, lui fit comprendre quelque chose d'important : leur père n'était pas seulement strict par nature, il était terrorisé par l'idée de décevoir le grand-père. Cette peur, Ahmed commençait à la ressentir lui aussi, comme un poids qui s'installait dans sa poitrine et ne le quittait plus.

Le soir du troisième jour, alors que la famille se rassemblait pour le dîner, le grand-père frappa trois coups sur la table avec sa canne d'ébène. Le silence se fit immédiatement.

- « Mes enfants », déclara-t-il d'une voix qui portait jusqu'aux recoins les plus éloignés de la cour, « demain commence la vraie vie de cette maison. Les vacances, c'est bien, mais l'oisiveté corrompt l'âme. Chacun aura ses responsabilités. »

Il parcourut l'assemblée du regard, s'attardant particulièrement sur les plus jeunes.

-

- « Ahmed et Khalid », continua-t-il, « vous êtes maintenant en âge de contribuer au bon fonctionnement de cette demeure. Vous vous occuperez de l'approvisionnement en eau et des courses nécessaires. C'est un honneur que je vous confie, ne l'oubliez jamais. »

Ahmed sentit son estomac se nouer. Il jeta un coup d'œil à ses cousins qui continuaient de manger tranquillement, comme si ces paroles ne les concernaient pas. Samir, l'aîné des fils de Zineb, avait quatorze ans et était bien plus robuste qu'Ahmed, pourtant le grand-père ne lui avait assigné aucune tâche.

- « Oui, grand-père », répondirent en chœur Ahmed et Khalid, leurs voix à peine audibles.

Cette nuit-là, allongé sur son matelas dans la chambre qu'il partageait avec son frère et deux de ses cousins, Ahmed contempla le plafond aux poutres apparentes. Par la fenêtre ouverte lui parvenaient les bruits nocturnes de la campagne : le chant des grillons, le bruissement des feuilles dans le vent, et au loin, le murmure de la source qui alimentait la propriété.

- « Tu dors ? » Chuchota Khalid.

- « Non. »

- « Moi non plus. J'ai l'impression qu'on va passer un mois difficile. »

- « Pourquoi père ne dit jamais rien ? Pourquoi il ne défend jamais nos droits ? »

Khalid resta silencieux un long moment avant de répondre.

« J'ai entendu maman en parler avec tante Aicha l'année dernière. Papa a été élevé très durement par grand-père. Il a peur de lui, même maintenant. »

Cette révélation troubla Ahmed plus qu'il ne voulait l'admettre. L'idée que son père, cet homme qu'il respectait et craignait à la fois, puisse lui-même trembler devant quelqu'un d'autre lui fit comprendre que la situation était plus complexe qu'il ne l'avait imaginé.

Les jours suivants confirmèrent ses appréhensions. Dès l'aube, quand les premiers rayons de soleil perçaient la brume matinale, Ahmed et Khalid étaient réveillés par leur père pour commencer leurs tâches quotidiennes. Pendant que leurs cousins dormaient encore, eux devaient déjà se diriger vers la source pour rapporter les premiers seaux d'eau de la journée.

Le cinquième jour marqua le début d'une routine implacable pour Ahmed et Khalid. Réveillés avant l'aube par les coups répétés de leur père contre la porte, ils durent rapidement s'habiller et sortir dans la fraîcheur matinale. La rosée perlait encore sur l'herbe quand ils prirent le chemin de la source, leurs pas résonnant dans le silence de l'aurore.

- « Dépêchez-vous ! » Leur cria Youssef depuis la cour. « Grand-père veut que l'eau soit prête avant que les femmes ne commencent la préparation du petit-déjeuner ! »

La source se trouvait à près de cinq cents mètres de la maison, au bout d'un sentier rocailleux qui serpentait entre les oliviers. L'eau

-

jaillissait d'une fissure dans la roche et se déversait dans un bassin naturel d'une pureté cristalline. Les deux frères avaient appris à remplir leurs seaux avec précaution pour éviter de troubler l'eau, car le grand-père ne tolérait aucune négligence dans cette tâche qu'il considérait comme sacrée.

- « Cette source alimente notre famille depuis quatre générations », leur avait-il expliqué lors de leur première corvée. « Elle ne doit jamais être souillée, jamais être prise à la légère. »

Au retour de leur troisième aller-retour ce matin-là, Ahmed aperçut ses cousins Samir et Rachid qui émergeaient paresseusement de leur chambre, s'étirant et bâillant sous le soleil déjà haut. La rage monta en lui comme une marée.

- « Regarde-les », murmura-t-il à Khalid en posant lourdement ses seaux. « Ils se lèvent quand ils veulent, ils mangent quand ils veulent, ils ne font rien de toute la journée ! »

- « Tais-toi ! » siffla Khalid en jetant un regard inquiet autour de lui. « Tu veux que père nous entende ? »

Mais Ahmed n'arrivait plus à contenir sa frustration. Pendant qu'il versait l'eau dans les grandes jarres de terre cuite alignées contre le mur de la cuisine, il observa Samir qui s'approchait nonchalamment du réservoir d'eau, sous forme d'une citerne en métal, pour se rafraîchir le visage. L'adolescent de quatorze ans avait la corpulence robuste de ceux qui mangent bien et ne connaissent pas le labeur. Ses vêtements étaient toujours impeccables, contrairement à ceux

d'Ahmed qui portaient déjà les traces de la boue et de l'effort matinal.

« Bonjour, petits porteurs d'eau ! » Lança Samir avec un sourire narquois. « Vous avez bien travaillé ? Moi, j'ai rêvé de glaces et de piscines ! »

Rachid, son frère cadet de treize ans, éclata de rire.

- « Nous, on va peut-être aller se baigner dans l'oued cet après-midi. Pas vrai, Samir ? Pendant qu'eux, ils iront aux courses ! »

Ahmed serra les poings, mais la main ferme de Khalid sur son bras l'empêcha de répliquer. Au même moment, leur père apparut sur le seuil de la cuisine.

- « Mes fils ! Venez ici immédiatement ! »

Les deux frères se précipitèrent vers lui, craignant d'avoir été entendus. Youssef tenait à la main une liste écrite de la main de leur mère.

- « Voici ce qu'il faut acheter chez Hajj Brahim », dit-il en leur tendant le papier et quelques billets froissés. « Et attention : pas de traîneries sur le chemin, pas de bavardages inutiles. Vous allez directement à l'épicerie, vous prenez ce qui est marqué, vous revenez. C'est compris ? »

- « Oui, papa ! » Répondirent-ils en chœur.

- « Et si Hajj Brahim vous pose des questions sur la famille, vous répondez poliment mais brièvement. N'oubliez jamais que vous représentez l'honneur de notre maison. »

-

L'épicerie de Hajj Brahim se dressait au centre du petit douar, reconnaissable à ses sacs de légumineuses alignés devant la devanture et à l'enseigne peinte à la main qui s'effritait sous le soleil.

L'homme, un quinquagénaire bedonnant à la moustache grisonnante, les accueillit avec la cordialité teintée de respect qu'il réservait à la famille du grand-père Ali.

- « Ah ! Les petits-fils du Si Ali ! » S'exclama-t-il en se levant de sa chaise en plastique. « Comment va votre vénérable grand-père ? Et vos parents ? »

- « Tout le monde va bien, Hajj Brahim », répondit poliment Ahmed en sortant la liste de sa poche. « Nous avons besoin de ces articles, s'il vous plaît. »

L'épicier parcourut la liste en hochant la tête.

- « Bien, bien... Du thé, du sucre, de l'huile, des limonades, des prunes secs... » Il s'interrompit et plissa les yeux. « Mais dites-moi, mes enfants, pourquoi est-ce toujours vous qui venez aux courses ? Vos cousins ne peuvent pas vous aider parfois ? »

Cette question innocente toucha Ahmed au vif. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais Khalid le devança rapidement.

- « Nous aimons bien nous promener, Hajj Brahim. Et puis, grandpère nous fait confiance pour ces choses importantes. »

- « Ah, je vois ! » Le vieil épicier sourit. « Il forge votre caractère, Si Ali ! C'est un homme sage. Mes propres fils, ils ne bougent que quand je les menace de ma canne ! »

Sur le chemin du retour, les bras chargés de sacs en plastique qui leur sciaient les paumes, Ahmed explosa enfin.

- « Tu as entendu ce qu'il a dit ? Même Hajj Brahim trouve ça bizarre ! Pourquoi tu ne lui as pas dit la vérité ? »

« Quelle vérité ? » Répliqua Khalid, essoufflé par l'effort. « Que nos cousins sont des paresseux ? Que papa a peur de grand-père ? Que nous sommes traités comme des domestiques ? Tu crois que ça changerait quelque chose ? »

- « Au moins, quelqu'un saurait ! »

- « Et alors ? » Khalid s'arrêta net, forçant son frère à faire de même. « Tu crois qu'Hajj Brahim va venir affronter grand-père ? Tu crois qu'il va expliquer à mon père comment élever ses enfants ? Réfléchis, Ahmed ! Nous ne sommes que des enfants. Notre parole ne compte pas face à celle des adultes. »

Cette vérité amère frappa Ahmed comme une gifle. Il réalisa soudain l'ampleur de leur impuissance. Dans ce monde régi par la hiérarchie et le respect aveugle des aînés, leur souffrance n'avait aucune valeur, aucune légitimité.

De retour à la maison, ils trouvèrent la cour en effervescence. Le grand-père recevait des invités de marque : le Cheikh du village accompagné du l'agent de l'autorité -Mquedem- et deux notables venus discuter d'un projet d'irrigation. Les hommes étaient assis en cercle sous la pergola, dégustant du thé et des pâtisseries pendant que les femmes s'affairaient discrètement pour assurer le service.

-

- « Ahmed ! Khalid ! » Appela leur grand-père d'une voix forte qui porta par-dessus les conversations. « Approchez-vous ! »

Les deux frères posèrent rapidement leurs achats dans la cuisine et se dirigèrent vers le groupe d'hommes, le cœur battant.

- « Messieurs », déclara le grand-père avec fierté, « voici deux de mes petits-fils. Ahmed et Khalid, les fils de mon fils Youssef. Regardezmoi ces garçons ! Ils travaillent dur, ils obéissent, ils honorent leur famille ! »

Le Cheikh, un homme corpulent aux tempes argentées, sourit avec bienveillance.

- « Masha-Allah ! On voit qu'ils ont reçu une bonne éducation, Si Ali. Il est rare de nos jours de voir des jeunes si disciplinés. »
- « C'est le fruit d'une éducation ferme mais juste », répondit le grand-père en caressant sa barbe. « Je ne tolère ni la paresse ni la désobéissance. Ces enfants apprennent la valeur du travail et du respect. »

Ahmed sentit ses joues s'enflammer. Ces compliments, qui auraient dû le remplir de fierté, lui faisaient l'effet d'une humiliation supplémentaire. Il était présenté comme un exemple de vertu alors qu'intérieurement, il bouillonnait de révolte et d'injustice.

- « Maintenant, retournez à vos occupations », leur dit le grand-père d'un geste de la main. « Il me semble que les réservoirs ont encore besoin d'être remplis avant le repas de midi. »

En s'éloignant du groupe d'hommes, Ahmed entendit l'un des notables demander :

- « Et les autres petits-fils, Si Ali ? Ils ne travaillent pas avec ceuxlà ? »

« Chaque enfant a ses propres qualités », répondit évasivement le grand-père. « Certains sont faits pour l'effort physique, d'autres pour... d'autres choses. »

Cette réponse diplomatique cachait mal la réalité : Samir et Rachid étaient les fils de Zineb, la belle-fille préférée du grand-père, celle qui savait le flatter et le manipuler avec ses sourires et ses compliments. Youssef, lui, avait toujours été le fils le plus soumis, celui qui n'osait jamais contredire son père, et ses enfants payaient le prix de cette soumission.

L'après-midi apporta une nouvelle épreuve. Pendant que leurs cousins se prélassaient à l'ombre en jouant aux cartes, Ahmed et Khalid durent accompagner leur grand-père aux champs. Le vieil homme, malgré son âge, conservait une énergie surprenante quand il s'agissait de surveiller ses terres.

- « Venez, mes enfants », leur dit-il en ajustant son chapeau de paille. « Il faut vérifier l'état des pêchers et ramasser les fruits tombés. »

Le verger s'étendait sur plus d'un hectare, et la chaleur de l'après-midi rendait le travail particulièrement pénible. Pendant que le grand-père inspectait les arbres et donnait ses ordres, Ahmed et Khalid couraient d'un endroit à l'autre, ramassant les pêches

-

abîmées, arrachant les mauvaises herbes, transportant des seaux d'eau pour les jeunes plants.

- « Plus vite ! » criait régulièrement le grand-père. « Le soleil va bientôt être trop fort ! Il faut finir avant la prière d'Asr ! »

Au bout de deux heures, Ahmed sentit ses forces l'abandonner. Ses vêtements étaient trempés de sueur, ses mains couvertes d'égratignures, ses jambes tremblantes de fatigue. Quand il trébucha en portant un seau trop lourd, renversant la moitié de l'eau, son grand-père explosa.

- « Espèce de maladroit ! » Rugit le vieil homme en levant sa canne. « Tu gaspilles l'eau ! Tu crois que c'est un jeu ? »

Ahmed recula instinctivement, les yeux emplis de larmes qu'il refusait de laisser couler.

- « Pardon, grand-père. Je... j'étais fatigué. »

- « Fatigué ? » Le grand-père ricana avec mépris. « Tu as douze ans et tu parles déjà de fatigue ? Moi, à ton âge, je travaillais du lever au coucher du soleil ! »

Khalid, voyant que son frère était sur le point de craquer, intervint courageusement.

- « Grand-père, nous avons déjà fait beaucoup de travail aujourd'hui. Ahmed a transporté l'eau six fois ce matin, et nous avons fait trois allers-retours aux courses. Peut-être qu'on pourrait se reposer un peu ? »

Le regard que lui lança le grand-père glaça Ahmed jusqu'aux os. Il y avait dans ces yeux une colère froide, calculatrice, qui promettait des conséquences terribles.

- « Ah ! » Siffla le vieil homme. « Alors maintenant, vous négociez ? Vous discutez mes ordres ? Vous trouvez que je vous demande trop? »

- « Non, grand-père », bredouilla Khalid, réalisant son erreur. « Je ne voulais pas... »

« Taisez-vous ! » Tonna le grand-père. « Rentrez immédiatement à la maison ! Et que je ne vous entende plus jamais remettre en question mes décisions ! »

Sur le chemin du retour, Ahmed marchait la tête basse, accablé par la honte et la colère. Il savait que leur père allait être informé de cet incident, et il savait aussi quelle serait sa réaction. Youssef ne chercherait pas à comprendre leur point de vue ; il ne ferait que multiplier les punitions pour effacer la honte que ses fils avaient fait subir à la famille.

- « Pourquoi tu as dit ça ? » Murmura Ahmed à son frère.

- « Je ne sais pas », répondit Khalid, les larmes aux yeux. « Je n'en pouvais plus de te voir souffrir. Mais j'ai tout gâché. Maintenant, ça va être pire. »

En effet, à peine arrivés à la maison, ils virent leur père qui les attendait dans la cour, le visage sombre comme un orage. Le grandpère était déjà en train de lui rapporter l'incident, et Ahmed

-

put lire dans les yeux de Youssef toute la colère et la déception du monde.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis le début des vacances, Ahmed pleura sans retenue dans son lit, étouffant ses sanglots dans son oreiller pour ne pas réveiller ses cousins. Il comprit que ce mois d'août ne serait pas seulement une épreuve physique, mais aussi une bataille pour préserver sa dignité et son âme face à l'injustice qui l'écrasait.

Le lendemain de l'incident au verger, Ahmed et Khalid furent réveillés encore plus tôt que d'habitude. Leur père, le visage fermé, les attendait, déjà habillé, dans la cour obscure où seules quelques étoiles brillaient encore.

- « Levez-vous ! » Ordonna-t-il sèchement. « Aujourd'hui, vous allez apprendre ce que signifie vraiment le respect. Grand-père m'a raconté votre comportement d'hier. »

Les deux frères se levèrent en silence, sachant qu'aucune excuse ne serait acceptée. Youssef les conduisit vers la remise où étaient entreposés les outils agricoles.

- « Vous allez nettoyer entièrement cette remise », déclara-t-il en désignant l'espace encombré d'objets hétéroclites. « Tout sortir, balayer, laver le sol, remettre chaque chose à sa place. Et cela, avant que le reste de la famille ne se réveille. »

Ahmed contempla la tâche qui l'attendait avec découragement. La remise contenait des dizaines d'outils rouillés, des sacs de semences

éventrés, des cordages emmêlés, et une épaisse couche de poussière recouvrait tout.

- « Papa », risqua Khalid d'une petite voix, « est-ce qu'on pourra au moins prendre le petit-déjeuner après ? »

Le regard que leur lança leur père aurait pu fendre la pierre.

- « Vous prendrez votre petit-déjeuner quand vous l'aurez mérité. Et pas avant. »

Il partit en claquant la porte de la remise, laissant les deux garçons dans l'obscurité nauséabonde. Ahmed tâtonna pour trouver l'interrupteur, et quand la lumière blafarde de l'ampoule nue éclaira le chaos environnant, il sentit ses épaules s'affaïsser.

« Comment on va faire tout ça ? » Murmura-t-il.

- « On n'a pas le choix », répondit Khalid en retroussant ses manches. « Plus vite on commence, plus vite on aura fini. »

Ils travaillèrent pendant trois heures sans interruption, dans un silence pesant entrecoupé seulement par le bruit des objets qu'ils déplaçaient et leurs respirations haletantes. Quand ils sortirent enfin de la remise, couverts de poussière et de toiles d'araignée, le soleil était déjà haut et ils entendaient les voix joyeuses de leurs cousins qui prenaient tranquillement leur petit-déjeuner.

- « Regardez-moi ces fantômes ! » S'exclama Samir en les voyant approcher du réservoir pour se laver. « Vous avez dormi dans une cave ? »

Rachid gloussa en mordant dans un croissant encore chaud.

-

- « Ils ont peut-être creusé un tunnel pour s'échapper ! Mais ils ont abandonné en cours de route ! »

Ahmed serra les dents et se contenta de s'asperger le visage d'eau fraîche. Ses mains tremblaient de fatigue et de colère contenue.

- « Alors, mes petits travailleurs », lança leur tante Zineb en s'approchant avec un sourire condescendant, « j'espère que vous avez bien travaillé ? Votre père avait l'air très mécontent hier soir. »
- « Nous avons fini, tante Zineb. » Répondit poliment Khalid.

- « Parfait ! » Elle battit des mains comme si elle s'adressait à des enfants de cinq ans. « Allez donc prendre votre petit-déjeuner. Il reste quelques morceaux pour vous. »

Cette humiliation supplémentaire fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase pour Ahmed. Il se dirigea vers la cuisine d'un pas raide, ignorant les ricanements de ses cousins.

La journée continua sur le même rythme infernal. Après un maigre petit-déjeuner composé des restes du repas familial, Ahmed et Khalid durent repartir chercher de l'eau à la source, car les invités de la veille avaient épuisé les réserves. Le soleil tapait déjà fort, et le chemin rocailleux leur sembla plus long que jamais.

- « J'en ai marre », explosa soudain Ahmed en posant brutalement ses seaux au bord du sentier. « Marre, tu m'entends ? Je ne suis pas un esclave ! »
- « Ahmed, calme-toi ! » Khalid jeta des regards inquiets autour de lui. « Quelqu'un pourrait nous entendre ! »

- « Et alors ? » Les larmes de rage coulaient maintenant librement sur les joues d'Ahmed. « Qu'est-ce qui pourrait être pire que ce qu'on vit déjà ? Dis-moi ! »

Khalid n'eut pas de réponse. Lui aussi sentait la révolte gronder dans sa poitrine, mais sa nature plus prudente l'empêchait de l'exprimer ouvertement.

- « Écoute », dit-il en posant une main réconfortante sur l'épaule de son frère, « il ne reste plus que trois semaines. Trois semaines, et on rentre à la maison. On peut tenir jusque-là. »
- « Trois semaines », répéta Ahmed avec amertume. « Tu te rends compte de ce que ça représente ? Vingt et un jours à être traités comme des chiens pendant que nos cousins se prélassent ! »

Ils reprirent leur marche en silence, chacun perdu dans ses pensées sombres. Arrivés à la source, ils procédèrent mécaniquement au remplissage des seaux, trop épuisés pour échanger davantage de paroles.

Ce fut au retour de leur quatrième voyage qu'eut lieu l'incident qui allait tout changer.

Ahmed venait de verser l'eau dans le grand réservoir quand il aperçut Rachid près des récipients fraîchement remplis. Son cousin tenait à la main un morceau de savon et s'apprêtait manifestement à se laver les mains directement dans l'eau potable.

- « Hé ! » Cria Ahmed en se précipitant vers lui. « Qu'est-ce que tu fais ? »

Rachid le regarda avec surprise, le savon encore à la main.

- « Je me lave les mains. Et alors ? »

- « Pas dans l'eau potable ! » Ahmed était hors de lui. « Tu vas la salir ! Nous, on se tue à la transporter, et toi, tu la gâches ! »

- « Oh, du calme ! » Rachid haussa les épaules avec désinvolture. « Ce n'est que de l'eau. Il y en a plein la source ! »

Cette réponse déclencha chez Ahmed une rage qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Toute la frustration accumulée, toutes les humiliations subies, toute l'injustice de sa situation explosa d'un coup.

-

- « Ce n'est que de l'eau ? » Hurla-t-il. « Tu sais combien de fois j'ai fait l'aller-retour aujourd'hui ? Tu sais ce que ça représente de porter ces seaux sous le soleil ? »

« C'est ton travail », répliqua Rachid avec une arrogance qui acheva d'exaspérer Ahmed. « Moi, je n'ai pas à m'occuper de ces corvées de domestique. »

- « Domestique ? » Ahmed vit rouge. « Domestique ? »

Il se jeta sur son cousin avec une violence qui surprit tout le monde, y compris lui-même. Les deux garçons roulèrent au sol dans un enchevêtrement de bras et de jambes. Ahmed, malgré sa corpulence plus frêle, était animé par une telle fureur qu'il parvint à prendre le dessus.

- « Ahmed ! Arrête ! » Criait Khalid en tentant de séparer les combattants.

Mais Ahmed n'entendait plus rien. Il frappait aveuglément, libérant des mois et des années de colère rentrée. Ce fut la voix tonitruante de sa tante Zineb qui le ramena brutalement à la réalité.

- « Qu'est-ce que c'est que cette sauvagerie ? »

Zineb accourut et saisit Ahmed par le col de sa chemise déchirée, le soulevant littéralement du sol avec une force surprenante pour une femme de sa corpulence. Rachid se releva en pleurant, une écorchure au front et la lèvre fendue.

- « Il m'a attaqué ! » Sanglota-t-il. « Il m'a sauté dessus comme un fou ! »

-

- « Espèce de petit voyou ! » Cracha Zineb en secouant Ahmed comme un pantin. « Comment oses-tu lever la main sur ton cousin? »

- « Il voulait salir l'eau ! » Protesta Ahmed, les larmes aux yeux.
« L'eau que nous avons rapportée ! »

« Et alors ? » La gifle que lui assena Zineb résonna dans toute la cour comme un coup de fouet. « Tu crois que ça te donne le droit d'être violent ? Tu crois que tu peux te comporter comme un animal? »

Ahmed porta la main à sa joue en feu, sidéré par la force du coup. Autour de lui, il vit que toute la famille s'était rassemblée, attirée par le bruit de la bagarre. Les visages exprimaient un mélange de réprobation et de curiosité malsaine.

- « Qu'est-ce qui se passe ici ? » La voix du grand-père s'éleva audessus du brouhaha. Le vieil homme s'avança lentement, sa canne frappant le sol pavé à chaque pas.

- « Père », dit Zineb d'une voix tremblante d'indignation, « ce... ce petit sauvage a attaqué mon fils ! Regardez dans quel état il l'a mis! »

Le grand-père examina Rachid avec attention, notant ses vêtements froissés et ses blessures superficielles. Puis il se tourna vers Ahmed, et celui-ci lut dans ses yeux une colère glaciale qui lui glaça le sang.

- « Ahmed », dit-il d'une voix dangereusement calme, « approchetoï.
»

-

Ahmed fit quelques pas hésitants vers son grand-père, les jambes tremblantes. Il savait que ce qui allait suivre dépasserait tout ce qu'il avait vécu jusqu'alors.

- « Explique-moi », continua le vieil homme, « pourquoi tu as cru bon de te comporter comme un voyou dans ma maison ? »

« Grand-père », balbutia Ahmed, « il voulait se laver les mains dans l'eau potable. L'eau que nous avons rapportée de la source. Je lui ai dit d'arrêter, et il... il m'a dit que j'étais un domestique. »

Un murmure parcourut l'assemblée. Quelques-uns des adultes échangèrent des regards gênés, comprenant implicitement la blessure que ces mots avaient pu causer à l'enfant.

Mais le grand-père ne sembla pas ému par cette explication.

- « Et tu penses », dit-il en élevant légèrement la voix, « que cela justifie ton comportement violent ? Tu penses qu'un membre de ma famille a le droit de lever la main sur un autre membre de ma famille ? »

Ahmed sentit le piège se refermer sur lui. Quelle que soit sa réponse, elle serait utilisée contre lui.

- « Non, grand-père », murmura-t-il. « Mais... »

- « Il n'y a pas de mais ! » Explosa soudain le vieil homme, faisant sursauter tout le monde. « Il n'y a que ton insolence et ta violence ! »

Il se tourna vers Youssef, qui se tenait à l'écart, le visage livide de honte.

-

- « Youssef ! » Aboya-t-il. « Viens chercher ton fils ! Et montre-lui ce qui arrive aux enfants qui déshonorent leur famille ! »

Ahmed vit son père s'approcher d'un pas lourd, les traits déformés par la colère et l'humiliation. Il comprit que cette fois, il avait franchi une ligne invisible dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

- « Papa », chuchota-t-il, « s'il te plaît... »

Mais Youssef le saisit brutalement par le bras, ses doigts s'enfonçant dans la chair de son fils comme des serres.

- « Tais-toi ! » Siffla-t-il entre ses dents. « Tu as fait assez de dégâts pour aujourd'hui ! »

Il entraîna Ahmed vers l'arrière de la maison, suivi par le grandpère et une partie de la famille. Khalid tenta de les suivre, mais Zineb l'arrêta d'une main ferme.

- « Toi, tu restes ici ! » Lui ordonna-t-elle. « Et que cela te serve de leçon ! »

Arrivé près du grand noyer centenaire qui ombrageait le fond du jardin, Youssef lâcha enfin le bras de son fils. Ahmed se massa l'avant-bras en grimaçant, certain qu'il garderait des bleus pendant des jours.

- « Père », dit Youssef en s'adressant au grand-père, « comment voulez-vous que je le punisse ? »

Le vieil homme contempla l'arbre massif, puis reporta son regard sur Ahmed qui tremblait maintenant de tous ses membres.

- « Attache-le ! » Dit-il simplement.

- « Grand-père ! » Ahmed tomba à genoux, les mains jointes. « Je vous en supplie ! Pardonnez-moi ! Je ne recommencerai jamais ! »

- « Il est trop tard pour les remords », répliqua froidement le grandpère. « Tu as choisi la violence, tu assumeras les conséquences. Une nuit attaché à cet arbre t'apprendra peut-être le respect que nous n'avons pas réussi à t'enseigner autrement. »

Youssef alla chercher une corde dans la remise, les mains tremblantes. Quand il revint, Ahmed lut dans ses yeux une souffrance qui égalait la sienne, mais aussi une détermination implacable. Son père ne prendrait pas le risque de défier le grandpère, même pour sauver son propre fils.

- « Papa », supplia une dernière fois Ahmed, « ne fais pas ça. S'il te plaît. »

Mais Youssef détourna le regard et commença à attacher son fils au tronc rugueux du noyer. Les liens serrés entravaient les mouvements d'Ahmed sans pour autant lui couper la circulation, une cruauté calculée qui permettrait au châtiment de durer toute la nuit.

- « Que cela t'apprenne », murmura le grand-père en se penchant vers l'enfant entravé, « que dans cette maison, il n'y a qu'une seule autorité. La mienne. »

Puis ils repartirent tous vers la maison, laissant Ahmed seul dans l'obscurité grandissante, attaché à l'arbre sous lequel il aimait tant jouer autrefois. Les premiers sanglots s'échappèrent de sa gorge, mêlés à la rage et au désespoir.

Cette nuit-là serait la plus longue de sa vie.

La nuit fut interminable. Ahmed, attaché au noyer centenaire, sentit d'abord la fraîcheur de l'air nocturne s'insinuer à travers ses vêtements déchirés, puis l'humidité de la rosée qui commença à perler sur sa peau vers minuit. Les cordes lui sciaient les poignets à chaque mouvement, et la position inconfortable lui donnait des crampes dans les jambes qu'il ne pouvait soulager.

Mais c'était la solitude qui lui faisait le plus mal. Seul dans l'obscurité, avec pour seule compagnie le bruissement des feuilles audessus de sa tête et les bruits mystérieux de la campagne endormie, Ahmed eut tout le temps de réfléchir à sa situation. Les larmes qu'il avait versées au début de la nuit s'étaient taries, laissant place à une lucidité douloureuse.

Vers deux heures du matin, il entendit des pas furtifs s'approcher. Son cœur bondit d'espoir, pensant que quelqu'un venait le délivrer. Une silhouette se dessina dans la pénombre, et il reconnut sa mère, Fatima, qui portait un châle sur sa chemise de nuit.

- « Maman ! » Chuchota-t-il avec soulagement. « Tu viens me détacher ? »

Fatima s'approcha lentement, le visage ravagé par l'angoisse. Elle s'agenouilla près de son fils et caressa doucement ses cheveux emmêlés.

- « Mon petit », murmura-t-elle, la voix brisée, « je ne peux pas te détacher. Tu sais que je ne peux pas. »

- « Mais maman... » Ahmed sentit les larmes revenir. « J'ai mal. Et j'ai froid. »

- « Je sais, mon cœur. Je sais. » Elle sortit de sous son châle une petite couverture qu'elle plaça tant bien que mal sur les épaules de son fils. « C'est tout ce que je peux faire. Si ton père ou ton grand-père me voyait... »

Elle resta là quelques minutes, caressant le front de son enfant, lui murmurant des mots d'amour et de réconfort. Mais quand un bruit se fit entendre du côté de la maison, elle se redressa précipitamment.

- « Il faut que je rentre », dit-elle en embrassant furtivement son front. « Sois fort, mon fils. Dans quelques heures, ce sera fini. »

Elle repartit aussi discrètement qu'elle était venue, laissant Ahmed plus seul que jamais. Cette brève visite, loin de le consoler, lui fit comprendre l'étendue de son isolement. Même sa propre mère, qui l'aimait plus que tout au monde, était impuissante face à la tyrannie du grand-père.

C'est vers quatre heures du matin qu'Ahmed eut la visite la plus inattendue. Une autre silhouette s'approcha dans l'obscurité, mais celle-ci était plus petite et se déplaçait avec la prudence d'un chat. Ahmed plissa les yeux et reconnut Khalid, qui rampait presque pour éviter d'être vu depuis les fenêtres de la maison.

- « Ahmed ! » souffla son frère en se glissant derrière l'arbre. « Ça va ? »

- « Khalid... » Ahmed n'arrivait plus à articuler correctement. Ses lèvres étaient gercées par le froid et la soif. « Qu'est-ce que tu fais là? »

- « Je n'arrivais pas à dormir », répondit Khalid en s'asseyant près de son frère. « J'entendais tes gémissements depuis la chambre. »

Il sortit de sa poche une petite gourde d'eau et la porta aux lèvres d'Ahmed, qui but goulûment malgré sa position inconfortable.

- « Merci », murmura Ahmed quand il eut étanché sa soif. « Tu ne devrais pas être là. Si père te trouve... »

- « Je m'en fiche », répliqua Khalid avec une détermination nouvelle dans la voix. « Ce qu'ils te font, c'est... c'est inhumain. »

Les deux frères restèrent silencieux un moment, écoutant les bruits de la nuit. Puis Khalid reprit la parole, sa voix tremblant d'émotion.

- « Ahmed, je... je me déteste de ne pas avoir pris ta défense cet après-midi. Quand Rachid t'a traité de domestique, quand tante Zineb t'a frappé... J'aurais dû dire quelque chose. J'aurais dû faire quelque chose. »

- « Tu n'aurais rien pu changer », répondit Ahmed avec une sagesse qui surprit son frère cadet. « Ils nous auraient punis tous les deux, c'est tout. »

- « Peut-être. Mais au moins, tu n'aurais pas été seul. »

Cette conversation nocturne créa entre les deux frères un lien d'une profondeur nouvelle. Ils comprirent qu'ils ne pouvaient compter que l'un sur l'autre dans cette famille où la loi du plus fort régnait sans partage.

Quand Khalid repartit, juste avant l'aube, Ahmed se sentit étrangement apaisé. La douleur physique était toujours là, mais quelque chose d'essentiel avait changé en lui. La rage aveugle des heures précédentes avait fait place à une résolution froide, calculée. Il ne serait plus jamais le même.

L'aube se leva enfin, pâle et brumeuse. Ahmed entendit les premiers bruits de la maison qui s'éveillait : les pas dans la cour, le claquement des volets qu'on ouvrait, les premiers chants d'oiseaux qui saluaient le jour nouveau. Mais personne ne venait le voir.

Ce ne fut qu'après la prière de l'aube que son père apparut, accompagné de son oncle Karim, le frère aîné de Youssef. L'homme, dans la cinquantaine, avait le visage buriné par les ans et l'expression grave de quelqu'un qui a connu sa part d'épreuves.

- « Détache-le. » Dit simplement Karim à son frère cadet.

Youssef hésita, jetant un regard inquiet vers la maison.

- « Mais père a dit... »

- « Père dort encore », coupa Karim. « Et cet enfant a assez souffert. Regarde-le ! Il est à bout de forces. »

En effet, Ahmed tenait à peine debout. Ses jambes flageolaient quand les cordes furent enfin défaites, et il s'effondra au pied de l'arbre, incapable de faire un pas.

- « Aide-moi à le porter. », Ordonna Karim à son frère.

- « Oncle Karim », croassa Ahmed en tentant de se redresser, « je peux marcher. »

- « Non, mon enfant. Tu ne peux pas. Et tu n'as pas à le faire. »

L'oncle Karim porta Ahmed jusqu'à sa chambre et l'aida à s'allonger sur son lit. Puis il se tourna vers Youssef avec une expression de profond reproche.

- « Nous devons parler. » Dit-il simplement.

Les deux hommes sortirent sur la terrasse attenant à la chambre, mais Ahmed pouvait entendre leur conversation à travers la cloison mince.

- « Comment as-tu pu laisser faire ça ? » Attaqua immédiatement Karim. « C'est ton fils, Youssef ! Ton propre fils ! »

- « Tu connais mon père », répondit Youssef d'une voix lasse. « Tu sais comme il est quand on le contrarie. »

- « Et alors ? Il fallait tenir tête ! Il fallait protéger ton enfant ! »

- « Facile à dire ! » La voix de Youssef monta légèrement. « Tu as oublié ce qui t'est arrivé l'année dernière quand tu as osé critiquer ses méthodes ? Trois mois de mise à l'index ! Trois mois où il a refusé de te parler ! »

- « Au moins, mes enfants n'ont jamais été attachés à un arbre ! » Répliqua Karim avec véhémence. « Au moins, je n'ai pas sacrifié leur dignité sur l'autel de ma lâcheté ! »

Un silence pesant s'installa. Puis Youssef reprit, la voix brisée :

- « Tu crois que ça me fait plaisir ? Tu crois que je ne souffre pas de voir mes fils traités comme ça ? Mais que veux-tu que je fasse ? C'est notre père, Karim. On ne peut pas lui désobéir. »

- « On peut essayer de le raisonner. On peut unir nos forces. Nous sommes ses fils, pas ses esclaves. »

Cette conversation révéla à Ahmed des aspects de la dynamique familiale qu'il n'avait jamais soupçonnés. Son père n'était pas seulement un homme strict ; c'était aussi un homme brisé par des

années de soumission à l'autorité paternelle. Cette découverte n'excusa pas son comportement, mais elle l'éclairait d'un jour nouveau.

Quand les deux hommes revinrent dans la chambre, Ahmed feignit de dormir. Il entendit son oncle murmurer :

- « Laisse-le se reposer. Je vais parler à mon père. »
- « Karim », la voix de Youssef était suppliante, « ne complique pas les choses. »
- « Elles ne peuvent pas être plus compliquées qu'elles ne le sont déjà. »

L'oncle Karim tint parole. Dans l'après-midi, quand Ahmed se réveilla enfin, Khalid lui raconta ce qui s'était passé.

- « Oncle Karim a eu une discussion très animée avec grand-père », chuchota-t-il en s'asseyant au bord du lit. « J'ai entendu des éclats de voix venir du salon. Tante Aïcha m'a dit qu'ils se sont disputés pendant plus d'une heure. »
- « Et alors ? » Demanda Ahmed, encore engourdi par le sommeil.
- « Alors, grand-père a fini par accepter qu'oncle Karim t'emmène avec lui pour le reste des vacances. Tu vas partir chez lui, à Rabat ! »

Ahmed eut du mal à croire ce qu'il entendait. Partir ? Quitter cette maison ? Échapper à l'enfer quotidien des corvées et des humiliations ?

- « C'est vrai ? » Murmura-t-il, n'osant y croire.

- « C'est vrai ! » Confirma Khalid, les yeux brillants de joie pour son frère. « Oncle Karim dit que tu as besoin de te reposer et de reprendre des forces. Que ça te fera du bien de changer d'air. »

Cette nouvelle se répandit rapidement dans la maison, provoquant des réactions diverses. Leur tante Zineb fulminait, y voyant une récompense injustifiée pour un comportement violent. Leurs cousins manifestaient une indifférence affectée, mais Ahmed surprit dans leurs regards une pointe d'envie. Quant à leur mère, elle pleurait de soulagement en cachette.

Le grand-père, lui, garda un silence glacial sur cette décision qu'on lui avait visiblement imposée.

Le départ eut lieu dès le lendemain matin. Ahmed, encore faible mais débordant d'une joie qu'il avait du mal à dissimuler, fit ses adieux à Khalid.

- « Tu vas me manquer. » Lui dit son frère en le serrant dans ses bras.

- « Toi aussi. Mais tiens bon. Je reviendrai te chercher un jour. »

- « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Ahmed regarda une dernière fois la maison qui avait été le théâtre de tant de souffrances.

- « Je veux dire que je ne serai plus jamais le même. Cette nuit attaché à l'arbre... elle m'a appris quelque chose d'important. »

- « Quoi ? »

- « Que la peur n'est rien face à la dignité. Qu'il vaut mieux souffrir debout que vivre à genoux. »

Khalid ne comprit pas entièrement ces paroles, mais il y perçut une détermination nouvelle qui l'impressionna.

Sur la route de Rabat, assis dans la voiture de son oncle, Ahmed contemplait le paysage qui défilait. Pour la première fois depuis des semaines, il pouvait respirer librement. L'oncle Karim respectait son silence, comprenant que l'enfant avait besoin de temps pour digérer ce qu'il avait vécu.

- « Oncle », finit par dire Ahmed après plusieurs kilomètres, « pourquoi vous m'avez sauvé ? »

Karim réfléchit un moment avant de répondre.

- « Parce que j'ai reconnu dans tes yeux quelque chose que j'ai perdu il y a longtemps. La révolte contre l'injustice. Et parce que je me suis dit qu'il était peut-être temps que quelqu'un dans cette famille refuse de baisser la tête. »

- « Et si grand-père se venge sur papa ? Ou sur Khalid ? »

- « Il ne le fera pas. Il a compris que j'étais prêt à aller très loin pour te protéger. Et au fond de lui, malgré sa colère, il respecte ceux qui lui tiennent tête. C'est paradoxal, mais c'est comme ça. »

Ahmed médita cette révélation. Il commençait à comprendre que les rapports de force familiaux étaient plus complexes qu'il ne l'avait imaginé.

Le reste des vacances chez l'oncle Karim fut une révélation. Pour la première fois de sa vie, Ahmed découvrit ce qu'était une éducation fondée sur le respect mutuel plutôt que sur la peur. Son oncle lui

parlait d'égal à égal, sollicitait son opinion, l'encourageait à exprimer ses sentiments. Cette expérience transforma profondément sa vision du monde et des relations humaines.

Quand arriva le moment de rentrer chez ses parents, Ahmed n'était plus le même enfant. Il avait grandi, non pas en âge, mais en sagesse et en détermination. Il savait désormais que l'injustice n'était pas une fatalité, qu'elle pouvait être combattue, et surtout, qu'il avait en lui la force nécessaire pour ce combat.

Des années plus tard, devenu adulte, Ahmed repenserait souvent à cet été qui avait marqué un tournant dans sa vie. L'homme qu'il était devenu - indépendant, courageux, intransigeant face à l'injustice - était né cette nuit-là, attaché au noyer centenaire de son grand-père.

Car parfois, c'est dans les moments les plus sombres que naît la lumière qui guidera toute une existence.

Fès, août 2011

La malédiction du figuier centenaire

Je m'appelle Nour El Idrissi. Les jours s'écoulaient ici au rythme lent de la lumière tamisée, et c'est depuis l'ombre fraîche et éternelle du grand figuier de Barbarie que le monde m'apparaît le plus clairement. Il trône au cœur de notre patio comme un patriarche végétal, tordu par le vent, habité par les oiseaux, et respecté même des chats errants. On raconte, dans les veillées qui sentent le bois de lentisque brûlé, que sa première graine fut semée par les larmes d'une djinn éplorée, folle d'amour pour un berger disparu dans le brouillard. C'est du moins ce qu'assurait ma grand-mère, Lalla Khadija, dont la mémoire débordait la nôtre comme l'eau d'un puits ancien, et dont les récits avaient cette densité tranquille des choses vraies, même lorsqu'elles ne l'étaient pas tout à fait.

Akchour, notre village, n'apparaît sur aucune carte exacte. Il dort à l'abri des regards dans un pli secret des montagnes du Rif, bleu et minéral, suspendu entre le murmure des cascades et les silences de la roche. Ici, même le vent semble marcher sur la pointe des pieds.

Mon père, Hassan El Idrissi, possédait des yeux couleur de fonte bleue, si transparents qu'on y voyait flotter les nuages comme dans l'eau d'un puits. Il était le dernier de notre lignée à connaître les mots exacts du pacte que notre ancêtre avait conclu avec l'esprit du figuier, dans une époque où les hommes parlaient encore la langue des arbres et où les arbres répondaient dans celle des hommes. Ce

pacte, murmuré un soir d'hiver par un aïeul dont le nom s'était effacé avec les années, garantissait la prospérité de notre famille en échange d'un respect absolu envers l'arbre tutélaire.

Le figuier de Barbarie - car c'était bien un 'Opuntia ficus-indica' et non un figuier commun, malgré son nom - déployait ses raquettes charnues en forme de mains géantes, créant une voûte végétale si dense qu'elle transformait notre patio en cathédrale verte. Ses fruits, d'un rouge sang tirant sur le violet, mûrissaient avec une régularité si parfaite qu'ils marquaient le temps mieux qu'aucune horloge. Quand ils étaient mûrs, leur chair fondait sur la langue comme du miel cristallisé, laissant un goût de soleil concentré qui vous remplissait d'une béatitude étrange, presque surnaturelle.

Notre richesse venait du commerce de l'huile de cactus que nous tirions des graines de ces fruits miraculeux, une huile si pure qu'elle brillait comme de l'or liquide et possédait, disait-on, des propriétés magiques. Les femmes de Tétouan traversaient les montagnes pour l'acheter, prétendant qu'elle rendait leur peau lumineuse comme celle des houris. Les hommes de Fès l'utilisaient pour réduire les taches pigmentaires (taches de soleil, d'acné, vieillesse). Même les Européens, ces créatures pâles venues d'au-delà des colonnes d'Hercule, payaient notre huile au poids de l'argent.

Dans notre maison aux murs chaulés de bleu outremer - cette couleur que les femmes d'Akchour obtenaient en broyant les pierres du Jbel Kelâa avec des coquilles d'escargots séchées au soleil -, résonnaient perpétuellement les voix de personnages qui semblaient échappés d'un conte : Si Brahim le conteur borgne, qui prétendait avoir perdu

son œil en regardant directement l'ange de la mort ; Lalla Zohra la voyante de bonne aventure, dont les mains étaient marquées de henné si sombre qu'il paraissait noir ; et Moulay Ahmed le marchand de parfums, qui transportait dans ses besaces des essences si puissantes qu'elles faisaient pleurer les femmes stériles et danser les veuves.

Mais le plus extraordinaire de tous était sans conteste Hajj Omar le musicien aveugle, dont les doigts tiraient de son oud des mélodies si déchirantes que les murs eux-mêmes se mettaient à sangloter. On racontait qu'il avait perdu la vue en contemplant trop longtemps la beauté d'une femme-serpent dans les grottes de Hercule, et que depuis, il ne pouvait plus voir que la musique, cette invisible architecture qui relie les âmes entre elles.

Moi, j'étais née sous le signe de la beauté maudite, comme le disaient les vieilles femmes du village en claquant de la langue avec cette expression de pitié compatissante qu'elles réservaient aux catastrophes naturelles. Ma beauté était si éclatante, paraît-il, que les mères cachaient leurs fils quand je passais dans la rue, de peur qu'ils ne tombent dans une mélancolie irrémédiable. Les poètes improvisés du souk composaient des vers en mon honneur, et les marchands ambulants inventaient des prétextes pour s'arrêter devant notre porte dans l'espoir d'apercevoir mon visage.

Cette beauté, je la portais comme un fardeau, car j'avais compris très tôt qu'elle était liée au mystère de notre arbre. Chaque matin, en me regardant dans le miroir d'argent poli que m'avait offert ma grand-mère, je voyais mes traits se refléter dans l'éclat des feuilles

du figuier de Barbarie, comme si nous partagions la même sève, la même essence vitale. Mes cheveux noirs brillaient des mêmes reflets que l'écorce de l'arbre sous la lune, et mes yeux portaient en eux les mêmes nuances vertes que ses jeunes pousses au printemps.

L'automne de mes vingt-trois ans, alors que les derniers fruits du figuier de Barbarie rougissaient comme des cœurs saignants sous le ciel de novembre, arriva dans notre village un homme dont la réputation l'avait précédé comme l'ombre précède le corps au coucher du soleil. Il s'appelait Youssef Ben Tadlaoui, et il était musicien nomade, descendant de ces tribus berbères qui portent la musique dans leur sang comme d'autres portent la malaria ou l'amour.

Je le vis pour la première fois un jeudi matin - jour béni entre tous, comme le répétait sans cesse notre imam Si Mohammed aux deux dents d'or - alors qu'il accordait son oud sous l'arbre aux trois troncs qui marque l'entrée d'Akchour. Ses mains, longues et fines comme celles d'un tisserand de soie, caressaient les cordes avec une tendresse qui me fit frémir jusqu'aux os. Quand il chanta, sa voix monta vers les cieux avec une telle puissance que les bergers racontèrent plus tard avoir vu leurs chèvres s'arrêter net de brouter, les oreilles dressées, comme si elles écoutaient les nouvelles du paradis.

Cette voix, Allah me pardonne, avait le pouvoir de faire pleurer les pierres. Elle était grave comme le tonnerre qui roule dans les gorges du Rif, et douce comme le miel de lavande que récoltent les abeilles du parc national de Talassemtane. Quand Youssef chantait l'amour, les femmes stériles sentaient leurs ventres s'émouvoir ; quand il

chantait la guerre, les hommes les plus pacifiques serraient instinctivement leurs poings ; et quand il chantait la mort, même les araignées géantes du désert se cachaient sous les pierres, terrorisés par la beauté terrible de son chant.

Mon père Hassan, qui n'avait jamais manifesté d'émotion depuis la mort de ma mère - emportée par une fièvre qui lui donnait des visions d'anges à tête d'oiseau -, pleura cette nuit-là pour la première fois en quinze ans. Les larmes coulaient sur ses joues tannées comme l'eau de source coule sur le granite, et il murmura :

- « Cet homme porte en lui le don et la malédiction, comme notre arbre porte à la fois les fruits les plus sucrés et les épines les plus acérées. »

Youssef resta dans notre village tout l'hiver, logeant chez Hadj Benali le forgeron, un homme si maigre qu'on l'appelait "l'Ombre" et qui ne parlait qu'aux chevaux et aux ânes, prétendant que les humains avaient oublié comment dire la vérité. Chaque soir, le musicien venait s'asseoir sous notre figuier de Barbarie, et sa musique montait dans les rameaux comme un parfum d'encens. Les fruits de l'arbre, qui d'ordinaire se contentaient de mûrir en silence, se mirent à briller avec une intensité particulière, comme s'ils absorbaient les notes pour les transformer en lumière.

C'est à cette époque que commencèrent les phénomènes étranges. Lalla Yamna la sorcière - une femme si vieille qu'elle prétendait avoir tissé le premier tapis du monde avec les cheveux de la première femme - vint frapper à notre porte un matin de décembre. Ses yeux

laiteux, voilés par la cataracte, scrutaient l'invisible avec une acuité troublante.

- « L'arbre rêve », dit-elle à mon père en désignant le figuier de Barbarie. « Il rêve d'un mariage et d'une branche coupée. Méfie-toi des ciseaux et des promesses d'amour. »

Mais l'amour, cette maladie plus contagieuse que la peste et plus douce que l'opium, s'était déjà emparé de moi. Youssef et moi nous rencontrions en secret dans l'oliveraie de Si Abderrahmane le muet, un homme qui avait perdu l'usage de la parole après avoir entendu son nom prononcé par un djinn. Là, sous les branches argentées des oliviers centenaires, Youssef me chantait des mélodies que personne d'autre n'entendrait jamais, des airs qu'il composait pour moi seule et qui mouraient dès qu'ils s'échappaient de ses lèvres.

Ces rencontres clandestines durèrent jusqu'au printemps, quand les amandiers de la montagne se parèrent de fleurs blanches comme des mariées fantômes. C'est alors que Youssef demanda ma main à mon père, dans le patio, sous les branches du figuier de Barbarie. L'arbre, ce jour-là, laissa tomber trois fruits mûrs aux pieds du musicien, signe qui ne trompait pas, selon les anciennes coutumes.

Mon père accepta, non sans avoir consulté Si Omar le devin, un homme si petit qu'il devait monter sur un tabouret pour lire l'avenir dans les entrailles des poulets.

- « Je vois du bonheur et je vois du malheur », déclara Si Omar après avoir examiné longuement le foie d'un coq blanc. « Je vois une

branche qui tombe et une femme qui pleure. Mais je vois aussi des fruits qui repoussent et une histoire qui ne finit jamais. »

Les préparatifs du mariage commencèrent aussitôt. Lalla Fatna la brodeuse fut chargée de confectionner ma robe de mariée avec du brocart de Fès et des fils d'or véritables. Moulay Brahim le pâtissier reçut commande de quarante plateaux de cornes de gazelles et de makrout aux dattes. Et Hajj Mimoun le menuisier, dont les mains sculptaient le bois avec la précision d'un orfèvre, se vit confier une tâche particulière : fabriquer un berceau pour notre premier enfant avec le bois le plus noble qui soit.

C'est là que le destin montra ses dents, blanches et acérées comme celles d'un chacal affamé.

C'est ma grand-mère Lalla Khadija qui suggéra l'idée maudite, par un après-midi de mai où la chaleur faisait danser les mirages audessus des toits d'Akchour. Assise dans l'ombre du figuier de Barbarie, elle moudrait le henné pour teindre mes mains en vue du mariage, quand son regard se posa sur une branche particulièrement droite et solide de notre arbre tutélaire.

- « Regardez comme cette branche est parfaite », dit-elle de sa voix cassée comme de la poterie ancienne. « Hajj Mimoun pourrait en faire le plus beau coffre de mariage que la terre n'ait jamais porté. Un coffre taillé dans l'arbre de la prospérité garderait les secrets et les espoirs de la mariée toute sa vie durant. »

Mon père Hassan fronça les sourcils, ces sourcils broussailleux qui lui donnaient l'air d'un vieux lion pensif.

- « L'arbre n'a jamais été touché », murmura-t-il. « Pas une branche, pas une épine n'a jamais été ôtée depuis que notre ancêtre a scellé le pacte. »

Mais Lalla Khadija, qui avait élevé sept enfants et enterré quatre maris, possédait cette autorité implacable des femmes qui ont traversé trop d'épreuves pour douter d'elles-mêmes.

- « Les temps changent, Hassan. L'arbre comprendra qu'il s'agit d'amour et de continuité. Un coffre n'est-il pas la plus belle façon d'honorer la vie ? »

Pendant trois jours, le débat fit rage dans notre maison. Youssef, ignorant tout du pacte ancestral, s'émerveillait de l'idée et composait déjà des berceuses pour l'enfant à naître, imaginant ses premiers habits soigneusement pliés dans ce petit coffre aux promesses de bois. Lalla Zohra la voyante de bonne aventure, consultée en urgence, examina ses cartes sacrées et déclara voir "un grand bonheur précédé d'un petit malheur, comme la pluie précède l'arc-en-ciel."

Seul Si Ahmed le sage, un homme si vieux mit en garde contre cette décision.

- « Les arbres ont une mémoire plus longue que celle des hommes », grommelait-il en caressant sa barbe blanche comme la neige du Toubkal. « Ils n'oublient jamais une blessure, même petite, même faite avec amour. »

Mais l'amour, cette force plus puissante que la prudence et plus aveugle que la passion, l'emporta sur la sagesse. Le matin du 15 mai - date que je grave encore dans ma mémoire comme on grave un nom

sur une tombe -, Hajj Mimoun le menuisier arriva chez nous avec ses outils : une scie aux dents d'acier, un rabot au manche poli par des décennies d'usage, et ces mains expertes qui savaient caresser le bois comme d'autres caressent la soie.

L'arbre sembla pressentir ce qui l'attendait. Ses raquettes charnues frissonnèrent sans qu'aucun vent ne souffle, et ses épines brillèrent d'un éclat particulier sous le soleil matinal. Quand Hajj Mimoun plaça sa scie contre la branche choisie - une branche magnifique, droite comme un cyprès et épaisse comme le bras d'un homme -, un silence étrange s'abattit sur le patio. Même les moineaux se turent, et les mouches cessèrent leur bourdonnement perpétuel.

Le premier coup de scie résonna comme un cri étouffé. Le second fit jaillir une sève si rouge qu'elle ressemblait à du sang. Au troisième, un vent violent se leva, soulevant la poussière rouge du sol et faisant claquer les volets de toutes les maisons d'Akchour. Les femmes du voisinage sortirent sur leurs terrasses, inquiètes, scrutant le ciel où de gros nuages noirs s'amassaient avec une rapidité surnaturelle.

Quand la branche tomba enfin, dans un fracas qui ébranla les murs de notre maison, l'arbre tout entier sembla se recroqueviller sur lui-même, comme un animal blessé. Ses fruits, qui brillaient encore de mille feux quelques minutes auparavant, prirent une teinte terne, presque grise. Et de sa blessure béante s'échappa une odeur si âcre, si désespérée, qu'elle nous prit à la gorge comme un sanglot.

Hajj Mimoun emporta la branche, troublé mais déterminé à accomplir son œuvre. Dans son atelier qui sentait la résine et les copeaux, il travailla jour et nuit pour façonner le plus beau coffre

que ses mains n'aient jamais créé. Le bois du figuier de Barbarie se révéla d'une beauté extraordinaire : veiné de rouge et d'or comme un coucher de soleil, dur comme l'ébène mais doux au toucher comme la peau d'un nouveau-né.

Mais pendant qu'il sculptait, des événements étranges commencèrent à se produire dans tout Akchour. D'abord, ce fut Si Hassan le boulanger qui rapporta que son pain ne levait plus, restant plat comme une galette malgré la levure et les prières. Puis Lalla Aicha la laitière découvrit que ses chèvres ne donnaient plus que du lait aigre, imbuvable même pour les chats. Les puits du village se troublèrent, l'eau devenant amère comme l'absinthe.

Et surtout, les fruits de notre figuier de Barbarie changèrent de goût. Leur chair, jadis plus sucrée que le miel de fleurs d'oranger, prit une amertume si violente qu'elle arrachait la langue et laissait dans la bouche un goût de cendre et de regret. Mon père Hassan, qui goûtait religieusement un fruit chaque matin depuis quarante ans, cracha la première bouchée et se mit à pleurer en silence, comprenant enfin l'ampleur de notre erreur.

La veille de mon mariage, alors que tout le village préparait la fête dans une atmosphère de plus en plus lourde, le ciel s'obscurcit soudain vers midi. Des nuages noirs, gonflés comme des outres, s'amoncelèrent au-dessus d'Akchour. Puis, dans un bruit de tonnerre qui ébranla les montagnes, ils crevèrent d'un coup.

Mais ce ne fut pas de l'eau qui tomba du ciel. Ce furent des sauterelles. Des milliers, des millions de sauterelles vertes aux yeux rouges, qui s'abattirent sur notre village comme une malédiction

diabolique. Elles recouvrirent les rues, les toits, les arbres, formant un tapis mouvant et crépitant. Elles dévorèrent en quelques heures tous les légumes des jardins, toutes les fleurs des patios, toutes les feuilles des arbres fruitiers.

Seul notre figuier de Barbarie fut épargné. Mais ses fruits, déjà amers, se couvrirent d'une pellicule grise qui leur donnait l'aspect de pierres tombales miniatures.

Le soir même, alors que les dernières sauterelles s'envolaient vers l'est dans un bruissement d'ailes démoniaque, Youssef et moi échangeâmes nos vœux dans un patio dévasté, sous un arbre qui semblait pleurer. Le berceau de bois, d'une beauté à couper le souffle, trônait dans notre chambre nuptiale comme un reproche silencieux.

Cette nuit-là, notre nuit de noces, l'arbre nous fit connaître toute l'étendue de sa colère.

Cette nuit-là, la nuit qui devait être celle de ma plus grande joie, je fus réveillée par un hurlement si terrible qu'il me glaça le sang dans les veines. À côté de moi, Youssef se dressait sur notre couche nuptiale, les yeux exorbités, fixant le mur de notre chambre avec une terreur absolue. Là, sur le crépi blanc comme neige, se dessinait l'ombre d'un scorpion géant, si grand que ses pinces semblaient pouvoir étreindre la lune elle-même.

L'ombre bougeait avec une lenteur hypnotique, remontant vers le plafond dans un ballet silencieux et mortel. Youssef, cet homme qui avait charmé les serpents du désert avec sa voix et qui ne craignait

ni les tempêtes ni les brigands des montagnes, trembla comme une feuille d'automne.

- « Il vient me chercher », murmura-t-il d'une voix brisée. « L'arbre m'envoie sa malédiction. »

Avant que j'aie pu prononcer un mot, il avait sauté par la fenêtre de notre chambre, enjambant le rebord comme un homme poursuivi par tous les démons de l'enfer. Je le vis courir dans la ruelle, pieds nus, sa djellaba blanche flottant derrière lui comme un linceul. Il disparut dans la nuit d'Akchour, et malgré les recherches que nous organisâmes pendant des semaines, personne ne le revit jamais.

Si Ahmed le sage, interrogé sur cette apparition, hocha sa tête blanche avec la résignation de celui qui a trop vécu.

- « L'arbre a ses moyens », dit-il simplement. « Il sait parler aux esprits du désert, et les scorpions sont ses messagers de colère. Ton mari a compris le message. »

Les mois qui suivirent s'écoulèrent dans une désolation qui dépassait l'entendement. D'abord, mon ventre s'arrondit, portant l'enfant conçu cette unique nuit de noces. Mais au cinquième mois, alors que je sentais bouger la vie en moi, des douleurs terribles me saisirent. Lalla Fatma la sage-femme, appelée en urgence, ne put rien faire. L'enfant qui devait avoir des vêtements pliés dans ce coffre de bois maudit mourut avant de naître, emportant avec lui mes espoirs et une partie de mon âme.

Le figuier de Barbarie, témoin silencieux de ma douleur, se couvrit cette année-là de fruits pourpres comme le feu, immangeables et

vénéneux. Nos bouteilles d'huile de cactus, cette richesse qui avait fait la prospérité des El Idrissi depuis quatre générations, se vidèrent mystérieusement. L'huile s'évaporait pendant la nuit, laissant derrière elle une odeur de soufre et de regret.

Mon père Hassan, rongé par le remords, vieillit de dix ans en quelques mois. Ses cheveux blanchirent comme s'il avait vu la face de l'ange de la mort, et ses yeux perdus leur éclat de fonte bleue pour prendre la teinte terne du plomb. Il passait des heures assis sous l'arbre, lui murmurant des excuses, mais l'arbre restait sourd à ses supplications.

C'est Moulay Abdeslam le marchand d'amulettes qui me donna la clé de notre salut, un matin de décembre où le givre recouvrait les raquettes du figuier comme une bénédiction d'hiver. Cet homme, qui prétendait descendre en droite ligne du Prophète - que la paix soit sur lui - et qui portait toujours un chapelet de graines d'olivier entre ses doigts, examina longuement les racines de notre arbre.

- « Je vois des mains », dit-il soudain, désignant les racines tortueuses qui affleuraient à la surface du sol. « Ces racines ont pris la forme de mains qui supplient. Votre arbre ne demande qu'une chose : qu'on lui restitue sa mémoire enfouie. »

Cette révélation me frappa comme la foudre. Il fallait rendre vie, refermer la blessure en restituant la branche volée. Mais comment ? Le coffre était devenu pour moi un objet maudit que je ne pouvais même plus regarder sans que les larmes me montent aux yeux.

C'est alors que Lalla Mimouna la sorcière, cette femme si ancienne qu'elle avait oublié son propre âge, m'apparut en rêve. Dans ce songe plus vrai que la réalité, elle me parlait d'une femme sainte qui vivait dans les montagnes du Rif, près de Tassift, et qui possédait le don de parler aux arbres dans leur langue première.

- « Cherche Lalla Fatma Bent Sidi Ali », me dit-elle, ses yeux laiteux brillant d'une lumière intérieure. « Elle seule peut t'enseigner les mots de réconciliation. »

Au printemps de ma vingt-cinquième année, je me mis en route vers les montagnes, portant dans un sac de toile le coffre démonté pièce par pièce. Le voyage dura une journée, à travers des paysages si beaux qu'ils semblaient dessinés par la main de Dieu lui-même : vallées vertes où couraient des rivières cristallines, plateaux rocheux où paissaient des chèvres blanches comme des nuages, cols enneigés d'où l'on voyait le monde entier étalé comme un tapis de prière.

Lalla Fatma vivait dans une grotte naturelle, aménagée avec une simplicité qui touchait au sublime. Cette femme, dont l'âge était impossible à deviner, possédait des mains si ridées qu'elles ressemblaient à l'écorce d'un olivier millénaire. Quand elle me vit arriver, elle sourit avec la sérénité de celle qui sait déjà tout ce qu'on vient lui dire.

- « Tu as coupé ton arbre », dit-elle simplement, sans préambule. « Et maintenant ton arbre pleure. Montre-moi ce que tu lui as pris. »

Je dépaquetai les morceaux du coffre. Lalla Fatma les caressa longuement, fermant les yeux comme si elle écoutait une musique inaudible.

- « Ce bois se souvient de sa mère », murmura-t-elle. « Il rêve encore de porter des fruits et d'abriter les oiseaux. Rends-le à la terre, et l'arbre te pardonnera. »

Le voyage de retour me parut plus court, comme si la montagne elle-même m'aidait à rentrer chez moi. Arrivée à Akchour, je trouvai mon père mourant, couché dans son lit comme une ombre de lui-même. Ses derniers mots furent :

- « Console l'arbre, ma fille. Que la paix revienne sur notre maison. »

Cette nuit-là, sous une lune pleine qui transformait les raquettes du figuier en miroirs d'argent, je creusai un trou au pied de l'arbre avec mes mains nues. J'y déposai chaque planche du coffre, en murmurant les paroles que m'avait enseignées Lalla Fatma : des mots si anciens qu'ils semblaient venir du premier matin du monde.

Quand je recouvris le tout de terre, l'arbre frémit de toutes ses branches. Une rosée miraculeuse se mit à perler sur ses raquettes, des gouttes si pures qu'elles brillaient comme des diamants. Et lentement, très lentement, ses fruits retrouvèrent leur couleur verte, puis leur douceur d'antan.

Au matin, tout Akchour s'émerveilla de voir le figuier de Barbarie couvert de fruits si beaux qu'ils semblaient avoir été peints par les

anges. Leur saveur était revenue, plus sucrée encore qu'avant, avec un goût de miel et de pardon qui guérissait les cœurs brisés.

Moi, je ne me remariai jamais. Mais je trouvai ma vocation dans les histoires que je racontais aux enfants du village, assis en cercle sous les branches du figuier pardonneur. Je leur contais des récits qui n'étaient ni vrais ni faux, mais qui avaient le goût de la vérité et la saveur des fruits miraculeux. Des histoires où les arbres parlent et où les hommes savent encore les écouter, où l'amour peut tout guérir et où chaque erreur porte en elle sa propre rédemption.

Car j'avais appris, dans ma chair et dans mon sang, que les racines de la mémoire plongent plus profond que celles des arbres, et que parfois, pour guérir le présent, il faut savoir rendre au passé ce qu'on lui a pris.

Aujourd'hui encore, quand le vent souffle dans les raquettes du figuier de Barbarie, j'entends parfois l'écho de la voix de Youssef, portée par les vents du désert. Et je sais qu'un jour, peut-être, quand l'arbre l'aura jugé assez puni pour son abandon, il reviendra finir notre histoire sous les branches qui nous ont pardonnés.

En attendant, je raconte, et l'arbre écoute, et les enfants grandissent en sachant que la beauté et la douleur poussent sur le même tronc, comme les fruits et les épines du figuier de Barbarie d'Akchour.

Au-delà des dunes infernales

Il y avait cette façon qu'avait le désert de Tindouf d'avaler les hommes, non pas d'un coup comme une gueule béante, mais lentement, grain par grain, souffle par souffle, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que des ombres vacillantes dans la géographie de l'oubli. Ahmed le savait, lui qui avait vu tant de ses semblables se dissoudre dans cette immensité ocre où les mirages dansent avec les morts.

La chaumière de tôle ondulée grinçait sous les assauts du simoun, ce vent fou qui charrie avec lui les plaintes des hommes perdus. Trois âmes s'y trouvaient rassemblées par le hasard cruel des raptés et des guerres inventées : Ahmed l'intellectuel aux yeux de braise, Khalid le médecin aux mains tachées de tant de sang innocent, et Hassan le poète dont la voix portait encore l'écho des gazelles mortes dans les oueds asséchés.

Autour d'eux, le camp s'étendait comme un cimetière de vivants, constellation de baraques semblables à la leur, reliées par des chemins de poussière que parcouraient des gardiens aux visages tannés par le soleil et durcis par cette guerre sans nom qui dure depuis que les politiciens ont inventé les frontières. Les barbelés scintillaient sous l'œil impitoyable de l'astre du jour, serpents d'acier qui crachent leur venin rouillé dans la chair de ceux qui tentent de les franchir.

Ahmed parlait peu, mais quand les mots sortaient de sa bouche, ils avaient la densité du plomb et la chaleur du métal en fusion. Il évoquait cette justice qu'il avait cherchée dans ses écrits, cette vérité qui lui avait valu d'être attiré dans le piège tendu par les séparatistes internes, ces hommes aux sourires de hyènes qui promettent la liberté et offrent les chaînes.

- « Ils nous ont pris nos corps, murmurait-il à ses compagnons dans la pénombre suffocante, mais nos âmes... nos âmes demeurent des territoires inexplorés. »

Khalid, lui, gardait ses mains ouvertes même dans le sommeil, comme s'il cherchait encore à retenir la vie qui s'échappait de ses patients. Son équipe d'infirmiers avait été dispersée aux quatre vents du Sahara, et lui ne cessait de voir leurs visages dans les tourbillons de sable qui assaillaient le camp. L'hôpital mobile qu'ils avaient organisé dans les villages reculés d'Assa-Zag n'était plus qu'un souvenir, mais ses gestes gardaient la mémoire du soin, cette religion laïque qui consiste à réparer ce que la guerre défait.

Hassan, le plus étrange des trois, semblait parfois absent, les yeux perdus dans des visions que lui seul pouvait déchiffrer. Ses poèmes jaillissaient de sa gorge comme l'eau des sources cachées, et les gardiens eux-mêmes s'arrêtaient parfois pour l'écouter, sans comprendre qu'il leur chantait leur propre défaite, qu'il tissait avec ses mots la corde qui les pendrait au gibet de l'Histoire.

Il dit une fois :

« Mes frères, écoutez ces mots que je vous chante

Derrière ces cruels barbelés qui nous tiennent.

Nos corps sont captifs mais nos âmes adviennent

Puiser la force dans nos espoirs qui nous hantent.



Ces gardiens croient briser ainsi notre fierté,

Quand ils nous ont privés de nos livres et plumes.

Mais jamais, oui jamais, ils n'éteindront ces brumes

De nos grands rêves bien nés dans l'obscurité.



Oui, un jour viendra où nos voix résonneront,

Par-delà ces froids murs faits de tôle et de haine.

Nos enfants naîtront sur une terre sereine,

Et très fiers de nous, oui, nos noms ils chanteront. »

La nuit, quand le désert devenait ce théâtre d'ombres où les morts viennent converser avec les vivants, les trois hommes partageaient leurs rêves d'évasion. Non pas ces chimères puériles que se forgent les prisonniers ordinaires, mais cette vision mystique d'une liberté qui transcende les barbelés et les frontières, qui transforme la fuite en épopée et l'évasion en résurrection.

Car il ne s'agissait pas simplement de s'échapper. Il s'agissait de prouver que l'esprit humain peut défier la géographie de l'enfermement, que trois hommes perdus dans l'immensité peuvent réécrire les cartes du possible et transformer le sable en or, la soif en prophétie, la captivité en légende.

Et c'est alors qu'arriva Mohamed.

Il apparut un matin où le soleil se levait comme un œil sanglant sur les dunes, cet homme aux cicatrices invisibles qui portait en lui toute la géographie de l'échec et de l'espoir. Mohamed n'était pas seulement un évadé récidiviste ; il était devenu, dans cette alchimie mystérieuse que pratique le désert sur les âmes perdues, le gardien d'une carte tracée non sur le papier mais dans la chair de sa mémoire.

Les gardiens l'avaient jeté dans la chaumière comme on jette une pierre dans un puits, sans savoir qu'ils venaient de réunir les quatre éléments d'une apocalypse personnelle. Car Mohamed apportait avec lui cette chose indicible que les hommes libres ne peuvent comprendre : la science de l'évasion érigée en art mystique.

- « J'ai touché la frontière, » murmura-t-il à ses nouveaux compagnons lors de sa première nuit parmi eux, « j'ai senti sous mes

doigts le fil invisible qui sépare l'esclavage de la liberté. Mais les dieux du désert m'ont renvoyé vers vous, car un homme seul ne peut vaincre l'infini. »

Il avait cette façon troublante de parler du paysage comme d'un adversaire vivant, décrivant les dunes comme des bêtes assoupies qu'il faut contourner sans les réveiller, les oueds asséchés comme des cicatrices par lesquelles s'écoule encore le sang de la terre. Sa carte mentale n'était pas géographique mais mythologique : chaque point cardinal correspondait à une épreuve, chaque obstacle à une initiation.

Ahmed reconnut immédiatement en lui un frère d'armes dans cette guerre secrète que livrent les esprits libres contre l'ordre établi.

Khalid vit dans ses yeux cette blessure particulière de ceux qui ont tenté de soigner un monde incurable. Hassan, lui, entendit dans sa voix le rythme secret de ces poèmes que seuls connaissent ceux qui ont marché jusqu'au bout de leur propre nuit.

La métamorphose s'opéra lentement, dans ces heures crépusculaires où le camp semblait dans cette somnolence de fauve repu. Les quatre hommes ne parlaient plus d'évasion comme d'un rêve impossible, mais comme d'un rituel sacré qu'il fallait accomplir selon des règles précises, immémoriales.

Mohamed déploya devant eux sa carte invisible, traçant dans la poussière du sol les signes cabalistiques de leur salut. Il y avait là, expliqua-t-il, le 'Passage des chacals morts', ce défilé entre deux dunes où les gardiens ne vont jamais car ils croient qu'il est hanté.

Plus loin, la 'Fontaine de la vipère borgne', ce point d'eau secret connu seulement des nomades et des fous. Et enfin, le 'Territoire des trois lunes', cette zone frontalière où les cartes officielles mentent et où un homme peut disparaître d'un monde pour renaître dans l'autre.

- « La prison de Dhaibia, continuait-il d'une voix hypnotique, n'est que l'antichambre de l'enfer. Moi, j'en reviens comme Orphée revient des Enfers, avec une musique dans la tête qui me dit le chemin de la résurrection. »

Hassan l'écoutait en fermant les yeux, laissant les mots de Mohamed dessiner dans son imagination ces paysages de désolation et de promesse. Il comprenait que cet homme n'était pas seulement un guide, mais un oracle, l'un de ces êtres rares que le malheur transforme en prophètes.

Car il ne s'agissait plus de fuir, maintenant. Il s'agissait de transmuier leur condition de prisonniers en celle d'initiés, de transformer leur évasion en pèlerinage vers cette liberté absolue qui transcende les frontières géographiques pour devenir un territoire de l'âme.

Les nuits se succédaient, et leur plan prenait forme dans ce creuset de paroles chuchotées et de silences complices. Khalid apporta sa connaissance de l'anatomie humaine, cette science du corps qui permet de prévoir les réactions des gardiens, de calculer leurs temps de fatigue, d'anticiper leurs faiblesses. Ahmed y ajouta sa logique d'intellectuel, cette capacité à transformer le chaos en stratégie, l'improvisation en méthode.

Mais c'est Hassan qui eut l'intuition décisive, cette illumination poétique qui change le cours du destin. Un soir où Mohamed évoquait les difficultés de la diversion nécessaire à leur évasion, le poète leva soudain la tête vers les étoiles et murmura :

- « Les gardiens sont des hommes du désert. Ils connaissent la langue du vent et le chant des dunes. Mais ils ont oublié la musique des origines, cette mélodie qui endort les lions et fait pleurer les pierres. Je la chanterai pour eux, et ils se souviendront qu'ils ont eu une mère, qu'ils ont rêvé d'autre chose que de surveiller des cages. »

Puis il se mit à chanter :

*« Ô gardiens aux yeux de cuivre,
Vous qui surveillez les cages de tôle,
Écoutez la complainte des sables
Qui se souviennent de vos mères...
Jadis vous étiez enfants
Courant pieds nus vers les puits,
Vos rires résonnaient dans les oueds Comme
des cascades d'argent pur.
Que sont devenus vos sourires
Perdus dans la géométrie des barbelés ?
Que sont devenues vos larmes
Séchées par les vents de la haine ?
Ô fils du désert oublieux,*

*Vos fusils ne peuvent tuer
La mélodie des origines
Qui monte du cœur de la terre.
Car nous sommes tous frères
Sous l'œil impitoyable du soleil,
Tous pèlerins de la même soif,
Tous voyageurs vers la même étoile.*

*Le vent qui ride les dunes
Porte encore le nom de vos aïeux,
Les gazelles mortes dans le sable Pleurent
vos âmes perdues. Réveillez-vous, gardiens
endormis, La liberté chante dans vos veines
!*

*Entendez-vous cette musique
Qui berce les nomades éternels ?
Elle dit que tous les hommes
Sont nés pour marcher vers la lumière,
Que toutes les frontières
Ne sont que mirages dans nos têtes.
Alors posez vos armes de fer,
Écoutez battre votre cœur d'enfant,
Et laissez passer les oiseaux
Qui volent vers leur nid natal... »*

Mohamed le regarda longuement, et dans ses yeux passa cette lueur qu'ont les hommes quand ils comprennent que le miracle est à portée de main.

- « Alors nous ne nous évaderons pas, » dit-il lentement. « Nous ressusciterons. »

La nuit choisie fut celle où la lune décida de se voiler, comme si elle-même conspirait avec les évadés. Une nuit d'encre où les étoiles semblaient des épingles plantées dans le linceul du ciel, et où le vent portait cette rumeur sourde qui monte du fond des âges, ce murmure des ancêtres qui guidaient autrefois les caravanes perdues vers les oasis secrètes.

Mohamed s'était dressé dans la chaumière, et sa silhouette découpée contre la paroi de tôle évoquait ces statues de commandeurs que sculptent les peuples pour défier l'éternité. La bougie vacillante jetait sur son visage des ombres mouvantes qui le transfiguraient en masque rituel, en idole de bronze patiné par les tempêtes du Sahara.

- « Mes frères, dit-il, et sa voix avait cette résonance particulière des hommes qui s'apprêtent à franchir le seuil de l'impossible, nous sommes arrivés à cette heure où l'Histoire elle-même retient son souffle. Cette carte que j'ai tracée avec le sang de ma mémoire n'est pas seulement un itinéraire vers la frontière marocaine. C'est le grimoire de notre métamorphose, le parchemin sur lequel nous allons écrire notre légende. »

Il marqua une pause, laissant le silence s'installer comme une présence vivante dans la cabane. Dehors, les gardiens poursuivaient

leur ronde éternelle, ces sentinelles de l'absurde qui veillent sur un néant organisé, qui montent la garde devant des rêves qu'ils ne comprennent pas.

- « La peur, reprit Mohamed, n'est que l'ombre projetée par notre courage. Cette nuit, nous allons apprendre que la liberté ne se conquiert pas : elle se mérite. Chaque pas que nous ferons dans le sable sera un acte de foi, chaque respiration une prière adressée aux divinités du désert. Nous ne fuyons pas vers la liberté, nous l'incarnons. »

Ahmed l'écoutait en serrant les poings, sentant monter en lui cette exaltation sacrée qui saisit les hommes aux heures décisives de leur destinée. Il pensait à tous ces intellectuels de sa génération, dispersés aux quatre coins de l'exil ou engloutis dans les geôles du silence, et il comprenait que leur évasion dépasserait le cadre de leur aventure personnelle pour devenir le symbole de la résistance de l'esprit contre la barbarie organisée.

Khalid, les mains jointes comme un officiant devant l'autel, revoyait défiler dans sa mémoire tous ces corps qu'il avait tentés de sauver, toutes ces vies qui avaient glissé entre ses doigts comme du sable. Cette nuit, il ne s'agissait plus de soigner des blessures mais de guérir l'âme elle-même, de démontrer que la compassion peut triompher de la cruauté, que la médecine de l'esprit surpasse celle du corps.

Hassan, lui, sentait naître dans sa gorge ces mots qui n'appartenaient à aucune langue humaine, cette mélodie primitive qui précède tous les commencements. Il était le gardien de cette musique originelle, le

détenteur de ces rythmes sacrés qui réveillent dans le cœur des hommes les plus endurcis la nostalgie du paradis perdu.

- « Le temps est venu, conclut Mohamed, de prouver que quatre hommes unis par la même soif d'absolu peuvent réécrire la géographie du possible. Cette nuit, nous ne serons plus des prisonniers : nous serons des révélateurs. »

L'attente qui suivit eut cette qualité particulière des moments où l'éternité se condense en quelques battements de cœur. Ils écoutaient le camp s'endormir, cette rumeur décroissante qui signale l'abandon progressif de la vigilance. Les gardiens, eux aussi, étaient des hommes fatigués par cette guerre sans gloire, usés par la monotonie de surveiller des vaincus.

Vers minuit, quand le silence devint total, ils entreprirent leur sortie de la chaumière avec cette lenteur solennelle des fidèles accomplissant leurs ablutions avant la prière de l'aube. Chaque geste était calculé, pesé, comme s'ils dansaient une danse sacrée dont la moindre fausse note pouvait déclencher la catastrophe.

Mohamed ouvrait la marche, ses pas épousant parfaitement le rythme du sable qui glisse sous le pied. Derrière lui, Ahmed progressait avec cette économie de mouvement qui caractérise les hommes habitués à lutter contre l'adversité par la seule force de l'intelligence. Khalid suivait, ses gestes gardant cette précision chirurgicale qui lui permettait d'éviter le moindre bruit suspect. Hassan fermait la marche, murmurant entre ses lèvres des incantations inaudibles qui semblaient écarter les dangers invisibles.

Ils traversèrent le dédale des baraquements endormis comme des ombres bénéfiques, ces esprits protecteurs que les nomades appellent djinns blancs. Parfois, un gardien assoupi remua dans son sommeil, et ils s'immobilisaient alors, transformés en statues de sel, attendant que l'ange de la surveillance reprenne sa sieste.

La progression durait depuis une heure quand ils atteignirent le périmètre des barbelés, cette frontière métallique qui séparait leur monde carcéral de l'immensité libératrice. C'est là que Hassan accomplit le miracle annoncé.

Il se dressa de toute sa hauteur, et de sa gorge s'éleva cette mélodie qui semblait venir du fond des âges, cette plainte qui racontait l'histoire de tous les hommes séparés de leur terre natale, de toutes les mères pleurant leurs fils perdus dans les tempêtes du désert. Sa voix portait la mélancolie des gazelles mourantes, la plainte des oueds asséchés, le chant funèbre des civilisations englouties sous le sable.

Les gardiens, frappés par cette musique surgie de leur enfance la plus lointaine, s'arrêtèrent comme foudroyés. Ils ne comprenaient pas les mots, mais ils reconnaissaient cette langue universelle de la nostalgie qui parle directement au cœur. Certains pleuraient sans savoir pourquoi, d'autres regardaient fixement les étoiles comme s'ils cherchaient à y retrouver le visage de leur mère morte.

Profitant de cette transe collective, Mohamed et Ahmed se glissèrent vers les barbelés avec cette agilité féline que donne l'urgence absolue. Les lames d'acier déchirèrent leurs vêtements, lacérèrent leur peau, mais ils ne sentaient rien d'autre que cette ivresse de la liberté qui

approche, cette extase de ceux qui touchent enfin au but de leur quête mystique.

De l'autre côté de l'enceinte, ils attendirent que Khalid et Hassan les rejoignent. La diversion fonctionnait au-delà de leurs espérances : les gardiens semblaient hypnotisés par cette musique qui réveillait en eux des souvenirs enfouis, des émotions qu'ils croyaient mortes.

C'est alors qu'ils découvrirent l'oiseau.

Il gisait à leurs pieds, ce messager déchu du ciel, cette créature ailée que les balles perdues avaient fauchée dans son vol vers les étoiles. Khalid s'agenouilla aussitôt, et ses mains expertes palpèrent le petit corps meurtri. L'oiseau respirait encore, mais son souffle était tenu comme un fil de soie prêt à se rompre.

- « Il vit encore, » murmura le médecin, et dans sa voix perçait cette émotion qui saisit les hommes de l'art devant la fragilité de l'existence. « Nous ne pouvons pas l'abandonner. »

Hassan, qui les avait rejoints, contempla la créature blessée avec ces yeux de visionnaire qui savent lire les signes cachés de la destinée.

- « C'est notre âme, » dit-il simplement. « Notre âme qu'ils ont voulu tuer et qui refuse de mourir. »

Mohamed comprit immédiatement la portée symbolique de cette rencontre. Cet oiseau n'était pas là par hasard : il était le messager envoyé par les puissances invisibles du désert pour leur signifier que leur évasion n'était pas seulement un acte de rébellion, mais un acte de résurrection.

Khalid enveloppa délicatement la créature dans un lambeau de sa chemise, et ils reprirent leur progression vers l'inconnu, porteurs désormais de cette vie fragile qui symbolisait leur propre renaissance. L'oiseau dans leurs mains était devenu leur talisman, leur relique sacrée, la preuve tangible que même dans l'enfer organisé des camps, la beauté et l'innocence peuvent survivre.

Derrière eux, la voix de Hassan continuait de s'élever dans la nuit, tissant autour d'eux un cocon invisible de protection magique. Et devant eux s'ouvrait l'immensité du Sahara, cette mer de sable où ils allaient maintenant apprendre si leur rêve de liberté était plus fort que les mirages du désert.

L'aube les trouva transformés. Ce n'étaient plus quatre prisonniers en fuite, mais quatre initiés marchant vers leur destin dans cette temple de sable et de silence où chaque dune est un autel dressé vers l'infini. Le soleil se levait comme un œil de cyclope au-dessus de l'horizon dentelé, et sa lumière impitoyable révélait l'immensité de leur entreprise : ils étaient quatre points noirs perdus dans l'océan minéral, quatre grains de poussière défiant l'éternité.

Mohamed avançait en tête, consultant sa carte intérieure avec cette précision d'horloger que possèdent les hommes dont la vie dépend de leur sens de l'orientation. Ses pas traçaient dans le sable cette ligne droite qui n'existe que dans la volonté des désespérés, cette géométrie de l'impossible qui relie la servitude à la liberté par le plus court chemin de la souffrance.

- « Là-bas, disait-il en montrant un point imperceptible à l'horizon, se trouve le 'Passage des chacals morts'. Nos ancêtres croyaient que

les âmes des guerriers tombés au combat venaient y hurler leur colère pendant les nuits de tempête. Les gardiens du Polisario n'y mettent jamais les pieds, car ils ont peur de réveiller les morts. Nous, nous savons que les morts sont nos alliés. »

La chaleur montait par vagues successives, transformant l'air en miroir déformant où dansaient les fantômes de la soif. Ahmed sentait ses lèvres se gercer, sa langue devenir ce bout de cuir desséché qui ne parvenait plus à formuler les mots de ses anciennes certitudes. Mais dans son esprit brûlait cette flamme que n'éteignent ni la souffrance ni l'épuisement : la conscience aiguë d'être en train de vivre un moment historique, l'un de ces instants rares où l'individu rejoint l'universel.

Khalid veillait sur l'oiseau blessé avec cette dévotion particulière des médecins qui ont compris que sauver une vie, fût-ce celle d'un moineau, c'est sauver le monde entier. La créature reprenait des forces, et parfois ses yeux noirs brillaient d'un éclat qui semblait venir d'ailleurs, comme si elle était habitée par l'esprit de tous les oiseaux massacrés dans toutes les guerres de l'humanité.

Hassan marchait en récitant à mi-voix ces poèmes que lui dictait le désert lui-même, ces vers surgis du sable et du vent qui racontaient l'épopée éternelle des hommes libres. Sa voix avait pris cette résonance métallique des prophètes, et les mots qu'il prononçait semblaient s'inscrire dans l'air brûlant en caractères de feu.

Ils marchèrent ainsi trois jours et trois nuits, ne s'arrêtant que pour boire à la 'Fontaine de la vipère borgne', cette source miraculeuse que Mohamed avait découverte lors de sa première évasion. L'eau y

avait un goût de cuivre et de sang, mais elle redonnait à leurs corps cette vigueur mystérieuse que les nomades appellent la force des justes.

Le quatrième jour, alors que le soleil atteignait son zénith et que la terre semblait se liquéfier sous leurs pieds, ils aperçurent au loin cette ligne sombre qui barrait l'horizon : le poste frontière du Polisario, ultime obstacle avant la terre promise du Maroc.

Mohamed s'arrêta et rassembla ses compagnons autour de lui. Son visage avait pris cette gravité solennelle des généraux avant la bataille décisive, cette beauté tragique des hommes qui savent qu'ils vont jouer leur vie sur un coup de dés.

- « Mes frères, leur dit-il, nous voici arrivés au terme de notre pèlerinage. Ce poste de contrôle n'est pas seulement gardé par des hommes en armes : il est défendu par toutes les forces obscures qui veulent maintenir l'humanité dans les chaînes. Mais nous portons en nous quelque chose de plus puissant que leurs mitrailleuses : nous portons la certitude d'avoir raison. »

Ahmed hocha la tête, sentant monter en lui cette exaltation froide qui saisit les intellectuels quand ils comprennent que l'heure est venue de transformer leurs idées en actes. Il pensait à tous ces tyrans de l'histoire qui avaient cru pouvoir emprisonner la pensée, et qui n'avaient réussi qu'à la rendre plus forte, plus pure, plus incandescente.

Khalid serra l'oiseau contre son cœur, comme un talisman vivant. La créature avait complètement recouvré ses forces, et parfois elle

battait des ailes avec une impatience qui semblait dire : «
Dépêchons-nous de voler vers la liberté. »

Hassan ferma les yeux et laissa monter en lui cette mélodie ultime,
ce chant de guerre et d'amour qui accompagne les héros dans leur
dernière bataille. Sa voix s'éleva dans le silence du désert, portée par
le vent vers les quatre coins de l'horizon, comme un appel lancé à
tous les opprimés de la terre.

*« Ô sable éternel qui connais nos secrets,
Toi qui as vu passer les caravanes d'antan, Dis-
moi si les anneaux peuvent briser le chant
Des hommes cheminant vers leurs rêves secrets.*



*Le simoun du désert exporte nos prières,
Nos pas résonnent sur cette terre ancienne,
Chaque dune est témoin du fait que l'âme humaine
Ne peut être enchaînée jamais par la misère.*



*Nous sommes les fils de cette terre brûlante,
Héritiers des gitans et des guides d'étoiles, Le
désert nous avait tissé de ses cent voiles
Une liberté que rien ne peut rendre absente.*



Marche, ô mon cœur, envers l'horizon qui t'élit,

*Car cette nuit sera notre vraie renaissance,
Demain, nous chanterons réjouis la délivrance*

Sous le soleil courtois de notre beau pays. »

L'assaut commença au coucher du soleil, quand les ombres s'allongent et que le désert devient ce théâtre d'ombres chinoises où se jouent les drames éternels de l'humanité. Les gardiens du poste, surpris par cette apparition de quatre hommes surgis du néant, mirent quelques secondes à réaliser qu'ils avaient affaire non pas à des mirages, mais à des évadés bien réels.

Les premiers coups de feu claquèrent dans l'air surchauffé, soulevant des gerbes de sable autour des fuyards. Mais ceux-ci avançaient avec cette détermination surnaturelle des hommes qui ont déjà fait le sacrifice de leur vie, cette indifférence à la mort qui rend invulnérable.

Mohamed courait en tête, zigzaguant entre les balles avec cette agilité de danseur que donne la certitude d'accomplir sa destinée. Derrière lui, Ahmed progressait par bonds calculés, utilisant chaque accident du terrain pour se protéger des tirs. Khalid suivait, tenant toujours l'oiseau serré contre sa poitrine, comme si cette vie fragile était plus précieuse que la sienne propre.

Hassan, lui, continuait de chanter tout en courant, et sa voix couvrait le bruit des détonations, transformant la bataille en oratorio, la guerre en opéra cosmique.

« Tirez, tirez, vos balles sont stériles !

*Car nous portons en nous l'éternité,
Nos âmes dansent vers la liberté
Sur vos menaces désormais futils !*



*Le désert chantonne avec nous ce soir,
Les dunes résonnent de notre espoir,
Nous sommes les fils du vent et du sable, Aucune
prison ne nous rend coupables !*



*Mes frères, courez vers l'aube qui naît !
Que nos pas martèlent le chant des libres,
Nous laissons derrière nous ces sabres
Pour rejoindre enfin notre vrai foyer. »*

Les gardiens eux-mêmes, troublés par cette mélodie qui montait vers les étoiles naissantes, tiraient avec moins de précision, comme si leurs armes s'enrayaient devant tant de beauté.

La ligne de démarcation approchait. Encore cent mètres, encore cinquante... Les balles sifflaient de plus en plus près, arrachant des lambeaux de chair, soulevant des nuages de sable rouge. Mais rien ne pouvait plus arrêter ces quatre hommes transfigurés par leur quête, ces pèlerins de l'absolu qui touchaient enfin au terme de leur calvaire.

Khalid fut le premier à franchir la frontière invisible. Il s'effondra de l'autre côté, épuisé mais triomphant, et ouvrit ses mains

ensanglantées. L'oiseau en jaillit comme une flèche d'or, s'élevant vers le ciel dans un battement d'ailes qui résonnait comme un hymne de victoire.

Mohamed le suivit, puis Ahmed, puis Hassan qui continuait de chanter même en tombant à genoux sur la terre honorée du Maroc. Derrière eux, les tirs s'espacèrent, puis cessèrent complètement. Les gardiens du Polisario regardaient ces quatre silhouettes qui s'éloignaient vers l'horizon, et dans leurs yeux se lisait quelque chose qui ressemblait au respect.

Car ils venaient d'assister à l'un de ces miracles que le désert réserve parfois aux hommes : la transformation de prisonniers ordinaires en légendes vivantes, la métamorphose de la fuite en épopée, de l'évasion en résurrection.

Ils marchèrent encore longtemps dans la nuit marocaine, portés par cette ivresse particulière de ceux qui viennent de naître une seconde fois. L'oiseau libéré voltigeait au-dessus de leurs têtes, décrivant dans le ciel étoilé ces arabesques de joie pure qui sont le langage universel de la liberté reconquise.

Quand l'aube se leva sur les premiers villages du Sud marocain, elle éclaira quatre hommes transformés. Ils n'étaient plus les mêmes que ceux qui avaient quitté la chaumière de barbelés quelques jours plus tôt. Le désert avait opéré sur eux cette alchimie mystérieuse qui change le plomb en or, la souffrance en sagesse, l'épreuve en enseignement.

Ahmed l'intellectuel était devenu un sage. Khalid le médecin était devenu un guérisseur d'âmes. Hassan le poète était devenu tel un prophète. Mohamed le guide était devenu une légende.

Ils se séparèrent à l'entrée du premier village, sachant qu'ils se retrouveraient un jour, quelque part, dans cette patrie spirituelle que partagent tous ceux qui ont touché au fond de l'abîme et en sont remontés vivants. Car ils étaient désormais liés par quelque chose de plus fort que l'amitié : ils étaient unis par cette fraternité sacrée qui ne se noue qu'entre les hommes qui ont regardé la mort en face et l'ont vaincue par la seule force de leur espoir.

Et parfois, quand le vent du Sud souffle sur les villes du Maroc, on entend encore l'écho de leur histoire, cette légende murmurée de bouche à oreille dans les souks et les médinas, ce conte merveilleux qui raconte comment quatre hommes ont prouvé que la liberté est plus forte que tous les barbelés du monde, que l'esprit humain peut triompher de toutes les géographies de l'oppression.

Au-delà des dunes infernales, ils avaient trouvé ce que cherchent tous les hommes depuis l'aube des temps : la certitude d'être libres, la joie d'être vivants, la fierté d'être humains.

L'oiseau, lui, continue de voler quelque part dans le ciel du Sahara, messenger éternel de cette vérité simple et bouleversante : que la beauté du monde surpasse toujours la laideur des hommes, que l'amour finit toujours par triompher de la haine, que la lumière chasse toujours les ténèbres.

Car telle est la loi du désert : ce qui ne tue pas rend éternel.

La vie malgré tout

Dans les dernières lueurs de l'automne marocain, quand les figuiers de Barbarie se drapent d'une mélancolie dorée et que l'appel du muezzin se mêle au souffle tiède du chergui, l'école primaire I. B. de Taounate semblait suspendue entre deux mondes. Les murs d'argile rouge, pétris des mêmes terres que les poteries ancestrales du souk, renvoyaient l'écho des rires enfantins comme autant de prières silencieuses montant vers le Rif lointain.

C'est là, dans cette parenthèse de pierre et d'innocence, que vivait Amal Benali, institutrice de son état, gardienne involontaire d'un secret plus lourd que les nuages d'orage qui s'amoncelaient audessus des sommets enneigés. Elle portait en elle cette vérité comme les femmes montagnardes portent l'eau du puits : avec une grâce apparente qui masquait l'insoutenable poids du fardeau.

Amal avait cette beauté particulière des filles du Rif, où la rudesse des montagnes sculpte les visages comme un orfèvre cisèle l'argent. Ses yeux, couleur de la terre après la pluie, semblaient toujours chercher quelque horizon invisible, quelque réponse aux questions qu'elle n'osait formuler. Ses mains, fines et expressives, dansaient dans l'air quand elle expliquait les mystères de l'arithmétique ou récitait les vers écrits dans les manuels de ses élèves, ces mêmes mains qui tremblaient imperceptiblement chaque fois qu'elle regardait ses élèves.

Car ses élèves... Ah, ses élèves ! Quarante-trois petites âmes qui gambadaient dans la cour comme des chevreaux sur les pentes de cette montagne, ignorant tout de leur nature véritable. Il y avait Youssef aux boucles rebelles, qui collectionnait les scarabées dans des boîtes d'allumettes ; Fatima aux nattes ornées de perles de verre, qui chantonnait toujours des berceuses montagnardes apprises de sa grand-mère ; Hassan le rêveur, qui dessinait des géométries impossibles sur les marges de ses cahiers ; et tant d'autres, chacun unique dans sa manière d'appivoiser le monde.

Mais Amal savait. Elle savait ce que les autres ignoraient, ce que les dossiers confidentiels révélaient dans leur froideur administrative.

Ces enfants n'étaient pas nés du ventre de leurs mères prétendues, n'avaient pas grandi dans le giron de familles véritables. Ils étaient les fruits d'un programme secret, des répliques humaines créées dans les laboratoires souterrains de Rabat, destinées à devenir les réservoirs d'organes de l'élite du royaume.

Le secret lui avait été révélé par pur hasard, un soir de ramadan où elle était restée tard à l'école pour préparer la fête de l'Aïd. Dans le bureau de la directrice qu'elle croyait vide, elle avait découvert un dossier ouvert, abandonné sur le bureau comme une confession involontaire. Les mots dansaient devant ses yeux incrédules : "Projet Rif - Phase III - Sujets en développement normal - Prélèvement prévu à l'âge de quatorze ans."

Depuis cette nuit maudite, Amal vivait dans un état de tension permanente, partagée entre l'amour qu'elle portait à ses élèves et l'horreur de leur destin programmé. Elle observait leurs jeux avec une acuité douloureuse, notant chaque éclat de rire, chaque moment de grâce, comme si elle pouvait les graver dans sa mémoire pour l'éternité. Elle était devenue la gardienne silencieuse de leur bonheur éphémère, la complice involontaire de leur condamnation.

Les semaines s'écoulaient avec la lenteur sirupeuse du miel d'oranger, chargées de cette électricité particulière qui précède les orages. Amal sentait le poids du secret grandir en elle comme une tumeur spirituelle, menaçant d'exploser à tout moment. Elle maigrissait, ses nuits étaient peuplées de cauchemars où des mains gantées de latex arrachaient les cœurs battants de ses petits protégés.

C'est alors qu'apparut dans sa vie Hamid, le vieux gardien de l'école, personnage tout droit sorti d'un conte des Mille et une nuits. Bossu, claudicant, le visage buriné par soixante années de soleil marocain, il prétendait descendre en ligne directe du saint patron de Taounate et possédait, disait-on, le don de lire dans les cœurs comme dans un livre ouvert.

- « Lalla Amal, » lui dit-il un matin, surgissant de derrière un olivier centenaire comme s'il avait poussé là durant la nuit, « tes yeux portent le poids du monde. Que cachent-ils donc qui soit plus lourd que les montagnes ? »

Cette question, posée avec la simplicité désarmante des sages, fut le déclencheur qu'attendait l'âme tourmentée d'Amal. Dans le silence de l'aube naissante, tandis que les premiers rayons du soleil caressaient les tuiles vernissées de la mosquée voisine, elle se mit à parler. Elle déversa son secret comme on vide un puits empoisonné, libérant enfin les mots qui l'étouffaient depuis si longtemps.

Hamid l'écouta sans l'interrompre, hochant parfois sa tête blanche ornée d'un chèche délavé. Quand elle eut terminé, il resta silencieux un long moment, contemplant le vol erratique d'une huppe fasciée qui cherchait des insectes dans l'herbe sèche de la cour.

- « La vérité, » dit-il finalement, « est comme l'eau de source. Plus on tente de l'endiguer, plus elle trouve de chemins pour s'écouler. Ces enfants ont le droit de savoir, Lalla Amal. Et toi, tu as le devoir de leur dire. »

Ces paroles résonnèrent dans l'esprit d'Amal comme l'écho d'une révélation. Elle comprit qu'elle ne pouvait plus porter seule ce fardeau, que le silence était devenu sa propre prison. L'heure était venue de briser les chaînes de l'omerta (la loi du silence) quelles qu'en soient les conséquences.

Ainsi se préparait, dans la douceur trompeuse d'un après-midi de novembre, la révélation qui allait bouleverser l'existence de quarante-trois petites âmes et marquer à jamais l'histoire de l'école I. B. de Taounate.

L'après-midi du 15 novembre s'annonçait comme tous les autres, baigné de cette lumière particulière qui transforme le Maroc en un tableau de maître orientaliste. Les eucalyptus qui bordaient la cour de récréation bruissaient sous la caresse du vent d'est, libérant leur parfum balsamique qui se mêlait à l'odeur des tajines mijotant dans les maisons voisines. C'était l'heure où les mères préparaient le goûter de leurs enfants, où les marchands revenaient du souk hebdomadaire, où la vie semblait coulée dans le bronze de l'éternité.

Amal avait revêtu sa jellaba bleu nuit, celle qu'elle réservait aux grandes occasions, comme si elle se préparait pour une cérémonie funèbre. Ses cheveux, d'ordinaire libres, étaient noués en un chignon sévère qui dégagait son front bombé, siège, disaient les anciens, de la sagesse et du tourment. Elle tenait dans ses mains moites un chapelet d'ambre hérité de sa grand-mère, égrenant machinalement les perles lisses comme autant de secondes qui s'écoulaient vers l'irréversible.

Dans la cour, les enfants jouaient à "loup et agneau", ce jeu ancestral où les faibles tentent d'échapper au prédateur. Ironie du sort qu'Amal ne pouvait ignorer : ces petits agneaux ne savaient pas encore qu'ils étaient nés pour être sacrifiés. Youssef, le meneur naturel de la classe, distribuait les rôles avec l'autorité inconsciente de celui qui ignore sa propre vulnérabilité. Fatima dansait en cercle avec ses camarades, sa voix cristalline entonnant une comptine montagnarde que sa fausse grand-mère lui avait enseignée :

- « Ana wach jabni lhad dounya ?/ Allah ya rpi ya moulana. / Macheft âaz macheft hna. / Wa blach menha had dounya. »

« Moi, qu'est-ce qui m'a amené à cette vie ? / Ô Dieu, mon Seigneur, notre Maître. / Je n'ai vu ni gloire ni joie. / Cette vie n'est rien, je n'en veux guère. »

Cette mélodie prenait soudain, dans l'esprit d'Amal, des accents prophétiques. Qui donc avait écrit le destin de ces enfants dans les étoiles glacées de leur naissance artificielle ?

Sidi Hamid apparut à ses côtés, silencieux comme une ombre portée par le vent. Il ne dit rien, mais sa présence suffit à donner à Amal le courage qu'elle cherchait. D'un geste lent, elle frappa dans ses mains pour rassembler ses élèves. Le son claqua dans l'air comme un coup de fouet, interrompant jeux et chansons.

- « Mes enfants, » commença-t-elle, et déjà sa voix tremblait comme la flamme d'une bougie dans un courant d'air, « venez-vous asseoir en cercle sous le grand olivier. J'ai quelque chose d'important à vous dire. »

Les quarante-trois visages se tournèrent vers elle avec cette confiance absolue que seuls les enfants savent accorder. Ils s'installèrent en rond, jambes croisées, leurs uniformes kaki formant une constellation de petites étoiles terrestres. Amal prit place au centre, telle une conteuse sur la place Jemaa el-Fna, mais l'histoire qu'elle s'appêtait à narrer n'était pas tirée des Mille et Une Nuits.

- « Il était une fois, » dit-elle, car même les vérités les plus cruelles méritent d'être habillées de la magie des commencements, « il était une fois un royaume où les hommes avaient appris à créer d'autres hommes. Pas comme vos parents vous ont créés, dans l'amour et l'espoir, mais dans des laboratoires blancs et froids, avec des machines qui imitent le travail de Dieu. »

Hassan, le petit rêveur aux yeux de gazelle, leva la main :

- « Maîtresse, c'est comme dans les films de science-fiction que mon oncle regarde à la télévision ? »

- « Non, mon enfant. C'est votre histoire. C'est notre histoire. »

Un frisson parcourut l'assemblée des enfants, comme lorsque le vent d'hiver descend de l'Atlas pour rappeler aux hommes leur fragilité.

Amal sentit son cœur battre si fort qu'elle craignit qu'il n'explose dans sa poitrine. Mais elle continua, portée par une force qui la dépassait, cette même force qui pousse les prophètes à annoncer les catastrophes et les mères à protéger leurs petits.

- « Vous n'êtes pas nés comme les autres enfants, » poursuivit-elle, chaque mot lui écorchant la gorge. « Vous avez été créés dans un laboratoire, façonnés pour une mission particulière. Vos familles ne

sont pas vos vraies familles, mais des gardiens qui ont accepté de vous élever en attendant que vous grandissiez. »

Le silence qui suivit fut si profond qu'on aurait pu entendre tomber une feuille d'amandier. Même les oiseaux semblaient avoir suspendu leur chant. Puis, comme une digue qui cède sous la pression des eaux, les questions jaillirent de toutes parts :

- « Qu'est-ce que ça veut dire ? » Demanda Fatima, ses yeux se remplissant de larmes comme deux puits après l'orage. *****
- « Pourquoi nous avoir menti ? » Cria Youssef, son visage d'ordinaire rieur se transformant en masque de colère.**
- « Ma maman, ce n'est pas ma vraie maman ? » Sanglota Khadija, la plus fragile de la classe.**

Amal leva les mains pour apaiser le tumulte, mais comment calmer un ouragan avec des gestes ? Elle prit une longue inspiration, puisant dans les réserves de courage qu'elle ne savait pas posséder.

- « Vos familles vous aiment vraiment, » dit-elle. « Elles ont appris à vous aimer comme leurs propres enfants. Mais la vérité, c'est que vous avez été créés pour donner vos organes à d'autres personnes quand vous aurez douze ans. Vos cœurs, vos foies, vos reins... tout cela était destiné à sauver la vie de gens importants. »**

Cette fois, ce fut comme si la foudre était tombée au milieu du cercle. Plusieurs enfants se mirent à pleurer, d'autres restèrent pétrifiés, et quelques-uns se rebellèrent avec la violence de ceux qui refusent d'accepter l'inacceptable.

- « Vous mentez ! » Hurla Youssef en se levant d'un bond. "Ma mère m'avait porté dans son ventre, elle me l'a dit ! Elle m'a montré les photos ! »

- « Les photos peuvent mentir, mon enfant, » répondit Amal avec une douceur infinie. « Tout peut mentir quand les adultes décident de protéger un secret. »

Omar, un garçon taciturne aux cheveux roux - anomalie génétique qui aurait dû alerter ses parents adoptifs -, prit la parole d'une voix étonnamment calme :

- « Alors nous allons mourir bientôt ? »

- « Non, si nous trouvons un moyen de l'empêcher. » Répondit Amal avec une conviction qu'elle était loin de ressentir.

Pendant ce temps, aux fenêtres de l'école, d'autres visages observaient la scène. Madame Lakhdar, la directrice, une femme sèche comme un figuier de Barbarie, avait été alertée par les cris. Elle regardait Amal avec un mélange de consternation et de rage froide, comprenant que le secret si soigneusement gardé venait d'exploser comme une bombe à retardement.

- « Seigneur miséricordieux, » murmura-t-elle en portant la main à son cœur, « cette folle va tous nous perdre. »

Elle se précipita vers son bureau, décrocha le téléphone d'un geste rageur et composa un numéro qu'elle connaissait par cœur mais qu'elle avait espéré ne jamais avoir à utiliser.

- « Allô ? C'est l'école I.B. Nous avons un problème. Un gros problème. L'enseignante Benali vient de révéler le projet aux sujets. Oui, aux quarante-trois. Il faut que vous veniez immédiatement. »

Dans la cour, ignorant le drame qui se nouait dans les couloirs administratifs, Amal continuait à répondre aux questions de ses élèves avec cette patience infinie que seul l'amour maternel peut inspirer. Elle leur expliquait ce qu'elle savait du projet Rif, les laboratoires secrets, les familles complices, le système qui les avait transformés en marchandise biologique.

Hamid, toujours silencieux, distribua aux enfants les plus bouleversés des mouchoirs en tissu qu'il sortait d'une poche apparemment sans fond de sa djellaba. Son regard croisait parfois celui d'Amal, et dans ces échanges muets passait toute la solidarité de ceux qui ont choisi la vérité contre la facilité.

Alors qu'Amal achevait ses explications, une rumeur étrange parvint de la rue. Des moteurs de voitures, des portières qui claquent, des voix d'hommes parlant dans des talkies-walkies. Les enfants, avec cette acuité particulière qui leur permet de percevoir le danger avant les adultes, cessèrent leurs questions et tendirent l'oreille. C'est sûr, ils étaient des agents secrets alarmés par les responsables que la directrice avait appelés.

- « Maîtresse, » chuchota Hassan, « il y a des gens qui arrivent. Des gens que je n'ai jamais vus. »

Amal sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle comprit que sa révélation avait déclenché une machine qu'elle ne pouvait plus arrêter. Les enfants venaient d'apprendre la vérité sur leur existence, mais cette vérité allait peut-être sceller leur perte plus rapidement qu'elle ne l'avait imaginé.

Dans le lointain, les montagnes du Rif semblaient observer la scène avec l'indifférence millénaire des témoins muets. Elles avaient vu passer tant de drames humains, tant de révolutions et de secrets dévoilés. Mais aujourd'hui, sur ce petit théâtre de terre battue qu'était la cour de l'école I.B., se jouait peut-être l'acte le plus décisif de leur longue contemplation : la naissance de la conscience chez quarante-trois êtres qui n'étaient pas censés en avoir une.

Les premiers véhicules noirs franchirent les grilles de l'école comme des corbeaux s'abattant sur un champ de blé. Trois Mercedes aux vitres teintées, suivies d'un fourgon blanc marqué du sceau du Ministère de la Santé – mascarade administrative pour dissimuler la véritable nature de l'intervention. Les moteurs se turent dans un synchronisme parfait, et le silence qui suivit fut plus menaçant que tous les orages des collines du Rif.

Du premier véhicule descendit un homme que le destin avait taillé pour incarner l'autorité : Dr. Jamal Bennani, directeur du Programme Rif, la cinquantaine altière, le crâne rasé et les yeux d'un bleu dérangent – héritage, disait-on, d'un ancêtre français oublié dans les méandres de l'histoire coloniale. Son tablier blanc immaculé contrastait violemment avec le décor terreux de l'école, comme si un chirurgien s'était égaré dans un souk. Derrière lui se profilaient deux

assistants en costume sombre, portant chacun une mallette métallique dont le contenu demeurait mystérieux.

Mais c'est du fourgon que sortit le personnage le plus troublant de cette sinistre délégation : une femme d'âge indéterminable, dont la beauté glacée évoquait ces déesses de marbre que l'on découvre dans les ruines romaines de Volubilis. Elle se présentait sous le nom de Dr. Sophia Alami, psychiatre spécialisée dans la "gestion des traumatismes révélateurs" - euphémisme technocratique qui dissimulait mal sa véritable fonction de manipulatrice des consciences-. Ses cheveux noirs, tirés en un chignon si serré qu'il semblait sculpté dans l'obsidienne, encadraient un visage aux traits parfaits mais dépourvus de toute chaleur humaine.

Dans la cour, Amal sentit son sang se transformer en plomb fondu. Elle reconnut immédiatement Dr. Bennani, qu'elle avait aperçu une fois lors d'une visite officielle, et comprit que sa révélation avait déclenché le protocole d'urgence dont elle ignorait jusqu'à l'existence. Instinctivement, elle se plaça devant ses élèves, formant de son corps une barrière dérisoire mais symbolique.

- « Mes enfants, » murmura-t-elle sans quitter des yeux la délégation qui s'approchait, « quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous êtes des êtres humains à part entière. Personne n'a le droit de disposer de vos vies. »

Hamid, avec cette prescience qui caractérise les vrais sages, avait disparu. Mais Amal savait qu'il n'était pas loin, dans cette école qu'il connaissait mieux que ses propres rides, le vieil homme disposait de

passages et de cachettes que même la directrice ignorait. Sa disparition soudaine n'était pas une fuite, mais une stratégie.

Dr. Bennani s'avança d'un pas mesuré, ses chaussures italiennes crissant sur le gravier de la cour. Son sourire était celui d'un prédateur qui prend son temps, certain que sa proie ne peut lui échapper.

- « Mademoiselle Benali, » dit-il d'une voix onctueuse où perçait néanmoins une menace à peine voilée, « vous avez commis une erreur grave. Une erreur qui compromet des années de travail et met en danger la sécurité nationale. »

- « La sécurité nationale ? » Répéta Amal, sa voix retrouvant une force qu'elle ne se connaissait pas. « Ou la sécurité de vos profits sur la chair humaine ? »

Les enfants, serrés derrière leur institutrice, observaient l'échange avec cette intensité particulière des spectateurs de tragédie. Youssef, malgré ses dix ans, avait saisi la gravité de la situation et distribuait des regards complices à ses camarades, préparant déjà une résistance dont les adultes ne soupçonnaient pas la possibilité.

C'est alors que Dr. Alami prit la parole, et sa voix était celle des sirènes antiques, celle qui endort la méfiance avant de donner la mort :

- « Les enfants ne comprennent pas ce qui leur arrive, » dit-elle en s'adressant directement aux quarante-trois visages levés vers elle. « Leur enseignante leur a raconté une histoire effrayante, mais nous sommes là pour les rassurer. Tout cela n'est qu'un malentendu, mes

chéris. Vous allez venir avec nous pour quelques examens médicaux, et tout rentrera dans l'ordre. »

Mais les enfants n'étaient plus les mêmes qu'une heure auparavant. La révélation d'Amal avait opéré en eux une mutation invisible mais irréversible : ils avaient acquis cette méfiance salvatrice qui transforme les agneaux en loups. Fatima fut la première à réagir : - « Non ! Vous mentez ! La maîtresse nous a dit la vérité ! »

- « Nous ne voulons pas mourir ! » Cria Hassan, et sa voix fluette porta plus loin qu'un cri de guerre.

Dr. Bennani fit un geste imperceptible, et ses assistants ouvrirent leurs malles. À l'intérieur, Amal aperçut des seringues hypodermiques et des flacons étiquetés dans une langue qu'elle ne put déchiffrer. Elle comprit qu'ils étaient venus préparés à toute éventualité, y compris à la sédation forcée des enfants.

- « Vous n'avez pas le droit ! » S'écria-t-elle en écartant les bras pour protéger ses élèves. « Ces enfants ont des familles, des papiers d'identité ! Vous ne pouvez pas les emmener comme du bétail ! »

Dr. Alami laissa échapper un rire cristallin qui glaça le sang d'Amal:

- « Leurs familles sont parfaitement au courant, ma chère. Elles ont signé les autorisations il y a bien longtemps. Quant aux papiers d'identité... disons qu'ils sont plus facilement modifiables que vous ne l'imaginez. »

C'est à cet instant précis que l'impensable se produisit. De derrière le grand olivier centenaire surgirent une dizaine d'hommes et de femmes que personne n'avait vus approcher. À leur tête marchait

une femme d'une quarantaine d'années, aux cheveux grisonnants et aux yeux brûlants de détermination : Aicha Tazi, journaliste correspondante pour le quotidien Al-Massae, connue dans tout le Royaume pour ses enquêtes sur les scandales d'État.

- « Dr. Bennani, » lança-t-elle d'une voix qui portait l'autorité de la vérité, « au nom de la liberté de la presse, j'aimerais que vous nous expliquiez ce que fait une équipe médicale clandestine dans une école primaire un jeudi après-midi. »

Derrière elle, les caméras se mirent à tourner. Amal reconnut les équipes de trois chaînes de télévision et comprit que quelqu'un - Hamid, sans doute - avait alerté les médias. Le vieux sage n'avait pas fui : il était parti chercher des renforts.

Le visage de Dr. Bennani se décomposa comme un masque de cire exposé au soleil. Sa mission, qui devait se dérouler dans l'ombre et le silence, se transformait soudain en spectacle public. Dr. Alami, elle, garda son sang-froid, mais Amal nota que ses mains parfaitement manucurées tremblaient légèrement.

- « Il s'agit d'une intervention de routine, » tenta Dr. Bennani, mais sa voix manquait de conviction. « Ces enfants nécessitent des examens médicaux spécialisés que l'hôpital local ne peut leur fournir. »

- « Des examens médicaux ? » Répéta Aicha Tazi avec un sourire carnassier. « Avec des sédatifs et dans le plus grand secret ? Dr. Bennani, nous savons tout du Projet Rif. Nous avons des documents,

des témoignages, des preuves irréfutables de ce programme criminel. »

Le silence qui suivit fut rompu par une voix fluette mais déterminée. Youssef s'était détaché du groupe des enfants et fixait les caméras avec un courage qui forçait l'admiration :

- « Nous ne sommes pas des objets ! » Déclara-t-il, et sa voix d'enfant résonna comme un tocsin dans la cour de l'école. « Nous sommes des êtres humains, et nous voulons vivre ! »

Ses camarades reprirent en chœur :

- « Nous voulons vivre ! Nous voulons vivre ! » Et leur cri, amplifié par les micros des journalistes, sembla faire trembler les murs mêmes de l'établissement.

Dr. Bennani comprit que la partie était perdue. D'un geste rageur, il fit signe à ses hommes de refermer leurs mallettes. Mais avant de battre en retraite, il se tourna vers Amal avec un regard chargé de menaces :

- « Mademoiselle Benali, vous ne mesurez pas les conséquences de vos actes. Il y a des forces dans ce pays qui ne pardonnent pas la trahison. »

- « La seule trahison, » répliqua Amal avec une dignité qui surprit jusqu'à ses élèves, « c'est celle que vous commettez envers l'humanité. »

Tandis que les véhicules noirs repartaient dans un concert de pneus qui crissent, Aicha Tazi s'approcha d'Amal. Son regard, dur face aux autorités, s'adoucit quand elle s'adressa à l'institutrice :

- « Vous avez été très courageuse, mademoiselle. Mais vous savez que ce n'est que le début ? Ils reviendront, avec d'autres méthodes, d'autres pressions. Ces enfants ne sont pas encore sauvés. »

Amal hocha la tête, consciente que sa révélation n'était que la première étape d'un combat qui les dépassait tous. Elle regarda ses élèves, toujours serrés les uns contre les autres, et vit dans leurs yeux quelque chose de nouveau : non plus l'innocence de l'enfance, mais la détermination farouche de ceux qui ont décidé de survivre.

Hamid réapparut aussi silencieusement qu'il avait disparu, un sourire énigmatique flottant sur ses lèvres burinées. Dans sa main droite, il tenait un petit carnet de cuir rouge qu'Amal ne lui avait jamais vu.

- « Lalla Amal, » dit-il en lui tendant le carnet, « l'histoire de ces enfants ne fait que commencer. Mais pour l'écrire jusqu'au bout, il faudra connaître tous les secrets de ceux qui les ont créés. »

Le carnet contenait des noms, des adresses, des numéros de compte, des correspondances secrètes, toute la face cachée du Projet Rif que le vieux gardien avait patiemment collectée au fil des années, dans l'ombre de son apparente simplicité.

Amal comprit qu'elle venait de franchir un point de non-retour. Elle n'était plus seulement une institutrice qui avait révélé un secret : elle

était devenue le général d'une armée de quarante-trois petits soldats qui ne savaient pas encore qu'ils allaient devoir livrer la bataille de leur vie.

Dans le ciel au-dessus de Taounate, les nuages s'amoncelaient, annonçant l'orage. Mais pour la première fois depuis des semaines, Amal sentit l'espoir renaître dans son cœur. La vérité était sortie de sa cage, et comme l'avait dit Hamid, rien ne pourrait plus l'arrêter.

Les jours qui suivirent la révélation prirent les accents d'une révolution silencieuse. Dans les ruelles étroites de Taounate, où les murs de pisé portent encore les échos des dynasties almohades, une rumeur nouvelle se répandait comme l'huile d'olive sur le pain chaud : quarante-trois enfants avaient découvert qu'ils n'étaient pas nés, mais fabriqués. Cette histoire, qui aurait pu sembler sortie des contes fantastiques d'Ibn Tufayl, prenait racine dans la réalité avec la force têtue des cactus du Pré-Rif.

L'École I. B. était devenue le théâtre d'un ballet incessant. Journalistes, parents inquiets, curieux et militants des droits de l'homme se succédaient devant ses grilles comme les pèlerins devant un mausolée de saint. Aicha Tazi avait installé son quartier général dans le café Salam, en face de l'établissement, transformant la terrasse ombragée de lauriers roses en salle de rédaction improvisée. Ses articles, titrés "Les enfants volés du Pré-Rif ", faisaient trembler les hautes sphères du pouvoir jusqu'aux salons feutrés de Rabat.

Mais c'est dans l'intimité de l'école que se nouait le vrai drame. Amal avait découvert, en feuilletant le carnet rouge de Hamid, que le complot était bien plus vaste qu'elle ne l'avait imaginé. Le Projet Rif

ne se limitait pas à Taounate : il s'étendait comme une toile d'araignée à travers tout le royaume, touchant une dizaine d'écoles rurales où grandissaient près de quatre cents enfants-répliques. Chaque page du carnet révélait de nouveaux noms, de nouvelles complicités, de nouveaux mensonges tissés avec la patience d'un tapis montagnard.

Parmi les révélations les plus troublantes figurait l'identité des "parents" de ses élèves. Ces couples, qu'Amal avait toujours crus animés par l'amour parental, étaient en réalité des fonctionnaires spécialement recrutés et rémunérés pour jouer leurs rôles. Certains étaient d'anciens militaires reconvertis dans cette mission secrète, d'autres des couples stériles auxquels on avait proposé ce marché faustien : élever un enfant pendant quatorze ans en échange d'une rente confortable et de la promesse d'un vrai bébé conçu grâce aux techniques de pointe du laboratoire.

Cette découverte frappa Amal comme un coup de massue. Elle se souvenait des réunions de parents, des sourires convenus, des regards parfois fuyants qu'elle avait attribués à la timidité. Tout prenait maintenant un sens sinistre : ces gens jouaient une comédie macabre, élevant des enfants qu'ils savaient condamnés avec l'abnégation d'acteurs professionnels.

Mais le plus bouleversant était encore à venir. En décryptant les notes cryptées de Hamid, Amal découvrit que le vieil homme n'était pas un simple gardien d'école. Son vrai nom était Si Mohamed Tazi, frère cadet d'Aicha Tazi, la journaliste. Ancien professeur de biologie à l'Université Mohammed V de Rabat, il avait été recruté dix ans

plus tôt comme consultant pour le Projet Rif. Sa mission : observer les enfants, noter leurs développements physique et intellectuel, détecter les éventuelles anomalies qui pourraient compromettre la "récolte" d'organes.

Mais Si Mohamed avait commis l'erreur fatale de tous les bourreaux sensibles : il s'était attaché à ses victimes. Année après année, il avait vu grandir ces petits êtres qui l'appelaient "Si Hamid" avec l'affection réservée aux grands-pères. Il avait assisté à leurs premiers mots, leurs premiers pas, leurs chagrins d'enfants. Et lentement, inexorablement, sa conscience s'était réveillée comme un volcan longtemps endormi.

Le basculement définitif avait eu lieu six mois plus tôt, quand les responsables du projet avaient annoncé que la première "récolte" aurait lieu avant la fin de l'année scolaire. Si Mohamed avait alors pris une décision qui lui coûterait probablement la vie : il deviendrait un traître à sa mission pour rester fidèle à son humanité. C'est lui qui avait contacté sa sœur Aicha, lui qui avait collecté les preuves, lui qui avait poussé Amal à révéler la vérité aux enfants, c'est pour cela que les choses ont déroulés plus vite, car tout était programmé par cet homme qui refusait vendre sa conscience.

Cette révélation transforma radicalement la perception qu'Amal avait du vieux gardien. L'homme qu'elle prenait pour un sage populaire était en réalité un scientifique repent, un Judas qui avait choisi de trahir les Hérode modernes pour sauver les innocents. Quand elle le confronta avec ses découvertes, dans le silence feutré de la bibliothèque de l'école, Si Mohamed ne nia rien.

- « Lalla Amal, » dit-il en ôtant son chèche pour révéler un crâne dégarni marqué par les cicatrices d'une ancienne opération, « il y a des erreurs qu'on ne peut réparer qu'en les exposant au grand jour. J'ai contribué à créer ces enfants, je dois maintenant contribuer à les sauver. »

Ses yeux, qu'Amal avait toujours crus clairs, étaient en réalité d'un bleu délavé par les larmes retenues. Elle comprit qu'elle avait devant elle un homme brisé par dix années de mensonges, mais que ce même homme possédait les clés de la libération.

Pendant ce temps, dans les familles des enfants-répliques, le séisme émotionnel provoqué par les révélations prenait des formes imprévisibles. Certains "parents" s'effondraient, incapables de continuer à jouer leur rôle maintenant que leur secret était éventé. D'autres, à la surprise générale, découvraient qu'ils avaient réellement appris à aimer ces enfants qui ne leur appartenaient pas.

Ce fut le cas d'Ahmed et Khadija Benjelloun, les "parents" de la petite Fatima. Couple sans enfants, ils avaient accepté la mission par désespoir de paternité et maternité. Mais douze années de nuits blanches, de premières dents, de cauchemars consolés et de devoirs surveillés avaient opéré le miracle de l'adoption véritable. Quand Fatima rentra de l'école ce jour-là et leur demanda de but en blanc :

- « Papa, Maman, c'est vrai que vous n'êtes pas mes vrais parents ? » Ils s'effondrèrent en sanglots.

- « Ma fille, » balbutia Ahmed, cet homme rude qui avait servi vingt ans dans les Forces Armées Royales, « ton cœur bat dans ma

poitrine depuis que tu es arrivée chez nous. Peu importe d'où tu viens, tu es ma fille pour l'éternité. »

Khadija, elle, prit une décision qui bouleversa toute la stratégie du Projet Rif : elle se rendit au commissariat de police et dénonça publiquement sa participation au programme. Son témoignage, recueilli par Aicha Tazi, révéla des détails troublants sur le fonctionnement de l'organisation : les enfants étaient suivis médicalement tous les mois par des équipes itinérantes, leurs analyses de sang étaient envoyées dans des laboratoires secrets, et des "banques de données génétiques" étaient mises à jour en permanence pour optimiser la compatibilité avec les futurs receveurs.

Mais tous les "parents" ne réagirent pas avec la même humanité. Certains, découverts dans leur mensonge, disparurent du jour au lendemain, abandonnant les enfants dont ils avaient la charge. Ce fut le cas de Hassan, le petit rêveur aux yeux de gazelle, qui rentra de l'école pour trouver sa maison vide, ses "parents" évaporés comme s'ils n'avaient jamais existé. Seul dans le salon où résonnaient encore les échos de douze années de fausse tendresse, l'enfant comprit avec une lucidité déchirante qu'il n'avait été qu'un investissement à long terme pour des gens qui avaient préféré perdre leur mise plutôt que d'assumer leurs sentiments.

Face à cette détresse, Amal prit une décision qui la surprit elle-même: elle ouvrit sa propre maison aux enfants abandonnés. Son petit appartement de célibataire, nichée dans l'entrée de Taounate entre un verger d'amandiers et un marabout blanchi à la chaux, se

transforma en orphelinat improvisé. Hassan fut le premier à franchir le seuil, suivi de quatre autres enfants dont les "familles" avaient préféré la fuite à la confrontation.

Cette maison devint rapidement le cœur de la résistance. Si Mohamed, désormais démasqué mais libéré de son double jeu, y avait établi son laboratoire de fortune. Grâce aux documents qu'il avait accumulés, il put reconstituer l'arbre généalogique artificiel des enfants-répliques et, surtout, identifier leurs géniteurs biologiques véritables.

La révélation fut stupéfiante : les quarante-trois enfants de Taounate avaient été conçus à partir du matériel génétique de personnalités éminentes du royaume. Youssef, le petit meneur aux boucles rebelles, portait l'ADN d'un célèbre général des Forces Armées Royales. Fatima avait été créée à partir des gènes d'une académicienne de renom. Hassan descendait génétiquement d'un grand chirurgien cardiaque de Casablanca.

- « Ils n'ont pas choisi n'importe qui, » expliqua Si Mohamed à Amal dans le secret de sa chambre transformée en laboratoire. « Ils ont sélectionné l'élite intellectuelle et physique du pays pour créer une génération de donneurs parfaits. Ces enfants ne sont pas seulement des réservoirs d'organes : ils sont les copies de nos meilleurs citoyens. »

Cette découverte changeait tout. Les enfants n'étaient plus seulement des victimes anonymes : ils étaient les héritiers biologiques de l'élite marocaine, créés dans l'ombre pour servir cette même élite.

L'ironie était cruelle et parfaite, digne des tragédies antiques où les rois finissent dévorés par leurs propres enfants.

Aicha Tazi comprit immédiatement l'impact que cette révélation pourrait avoir. Elle contacta discrètement certains des géniteurs involontaires, leur révélant l'existence de ces enfants porteurs de leur héritage génétique. Les réactions furent variées : certains nièrent farouchement, d'autres furent frappés d'une curiosité morbide, quelques-uns -très rares - éprouvèrent un trouble profond qui ressemblait à un éveil paternel tardif.

Parmi ces derniers figurait Dr. Rashid Alaoui, le chirurgien cardiaque dont Hassan portait les gènes. Homme de science avant tout, il demanda à rencontrer secrètement l'enfant qui était, génétiquement parlant, son fils. Cette rencontre eut lieu dans la maison d'Amal, un soir où les jasmins embaumaient l'air tiède de leurs parfums capiteux.

Hassan, avec cette intuition particulière aux enfants, reconnut immédiatement en cet homme distingué quelque chose de familier. Non pas un souvenir, mais une reconnaissance plus profonde, inscrite dans la chair et le sang. Dr. Alaoui, lui, fut bouleversé de retrouver dans les traits de l'enfant ses propres expressions, ses propres gestes, cette façon particulière de pencher la tête quand il réfléchissait.

- « Mon enfant, » lui dit-il d'une voix étranglée par l'émotion, « je ne t'ai pas voulu, je ne t'ai pas conçu dans l'amour, mais tu portes néanmoins une partie de moi. Et cette partie, je la reconnais et je la protégerai. »

Ce soir-là, Dr. Alaoui prit un engagement qui allait faire basculer l'affaire dans une dimension nouvelle : il utiliserait son influence et ses relations pour créer un réseau de protection autour de tous les enfants-répliques du royaume. Car entre-temps, les investigations d'Aicha Tazi avaient révélé que le Projet Rif touchait près de quatre cents enfants répartis dans douze provinces, tous promis au même sort funeste.

Mais les forces obscures du projet ne restaient pas inactives. Dr. Bennani et ses complices, voyant leur création leur échapper, lancèrent une contre-offensive d'une sophistication redoutable. Ils ne pouvaient plus agir dans l'ombre, mais ils possédaient des alliés dans les hautes sphères de l'État, des hommes pour qui la raison d'État primait sur toute considération humanitaire.

La réplique prit une forme inattendue : une campagne de désinformation orchestrée avec un raffinement digne des services secrets. Soudain, des "experts" apparurent dans les médias pour expliquer que les révélations d'Aicha Tazi n'étaient qu'un tissu de mensonges, que les enfants souffraient d'une maladie génétique rare qui nécessitait effectivement des traitements spéciaux, que tout ce cirque médiatique mettait en danger leur santé.

Des "témoins" surgirent de nulle part pour affirmer qu'Amal Benali était une institutrice déséquilibrée, que Si Mohamed Tazi était un mythomane, que les soi-disant preuves étaient des faux grossiers. Les réseaux sociaux furent inondés de messages accusant les journalistes de manipulation, les enfants de comédie, les parents adoptifs de chantage.

Cette guerre de l'information faillit emporter la vérité comme un tsunami balaie les maisons de paille. L'opinion publique, d'abord émue par le sort des enfants-répliques, commença à douter. Les autorités en profitèrent pour annoncer une "enquête approfondie" qui permettrait "d'établir la vérité" – euphémisme transparent pour enterrer l'affaire dans les détours de la bureaucratie.

C'est alors que se produisit l'événement qui allait sceller définitivement le sort du Projet Rif. Un matin de décembre, alors que les premiers flocons de neige commençaient à poudrer les sommets du Pré-Rif, Youssef disparut.

L'enfant, qui avait pris l'habitude de se rendre seul à l'école, ne rentra pas à la maison d'Amal ce soir-là. Les recherches commencèrent immédiatement, mobilisant police, gendarmes et volontaires de tout Taounate. Mais Amal et Si Mohamed savaient, avec cette certitude glacée qui précède les catastrophes, que l'enfant n'avait pas fugué : il avait été enlevé.

La confirmation arriva sous la forme d'un message anonyme glissé sous la porte d'Aicha Tazi : "Si vous voulez revoir le petit, cessez immédiatement vos investigations. Vous avez 48 heures pour publier un démenti complet de vos articles. Sinon, nous procéderons à la récolte d'urgence."

Le message était signé d'un simple symbole : un caducée médical stylisé qui ressemblait étrangement à un serpent dévorant sa propre queue, l'ouroboros, symbole éternel de la destruction et de la renaissance.

Cette menace directe transforma l'affaire en drame personnel pour tous les protagonistes. Amal se sentait responsable de la disparition de Youssef, cet enfant qu'elle aimait comme son propre fils. Si Mohamed, rongé par la culpabilité, comprenait que ses anciens complices étaient prêts à tout pour le faire taire définitivement. Aicha Tazi, journaliste aguerrie habituée aux pressions, découvrait pour la première fois la terreur de voir sa quête de vérité se payer du sang d'un innocent.

Mais c'est dans l'épreuve que se révèlent les vrais caractères. Au lieu de céder au chantage, les trois complices décidèrent de jouer le tout pour le tout. Si Mohamed révéla l'existence d'un dernier secret qu'il avait gardé par-devers lui : l'emplacement du laboratoire central du Projet Rif, dissimulé dans les sous-sols d'une clinique privée de Fès, la ville impériale aux mille mystères.

Cette ultime révélation ouvrait la perspective d'une opération de sauvetage qui tenait à la fois de l'enquête journalistique et du commando militaire. Dr. Rashid Alaoui, le chirurgien devenu protecteur, accepta de les accompagner en tant qu'expert médical. Ensemble, ils formaient une équipe improbable mais déterminée à affronter les démons qu'ils avaient contribué à créer.

La nuit de l'assaut approchait, chargée de tous les orages du Rif. Dans sa petite maison transformée en quartier général, Amal regardait dormir les enfants qu'elle protégeait. Demain, elle saurait si sa révélation avait été un acte de libération ou de condamnation définitive. Mais ce soir, écoutant leurs respirations paisibles, elle

savait qu'elle avait fait le seul choix possible pour une conscience droite : celui de la vérité, quelles qu'en soient les conséquences.

Au-dehors, les étoiles du désert brillaient avec cette intensité particulière aux nuits d'hiver marocain. Quelque part sous cette même voûte céleste, Youssef attendait qu'on vienne le sauver. Et quelque part aussi, quatre cents autres enfants ignoraient encore qu'ils n'étaient pas nés pour vivre, mais pour mourir au service d'une cause qui les dépassait.

L'épiphanie des innocents touchait à sa fin. Bientôt sonnerait l'heure du jugement dernier.

N.B. : Cette histoire relève de la fiction littéraire et du genre du thriller psychologique. Elle n'a aucune prétention documentaire et ne cherche pas à dénoncer des faits réels. Toute ressemblance avec des événements, des institutions ou des personnes existants serait fortuite et involontaire. Elle ne vise aucune critique ou accusation envers des personnes ou institutions réelles du Royaume du Maroc chéri.

La Vallée des Papillons

Il était une fois -car toute vérité commence par cette formule magique qui ouvre les portes du temps - il était une fois, dans les replis ocre du Haut Atlas marocain, une vallée que les anciens appelaient ‘Wadi al-Farachat’, la Vallée des Papillons. Là où les rochers de grès rouge s'effritent sous les caresses du vent ‘chergui’, là où l'eau de source chante ses litanies cristallines entre les lauriersroses sauvages, trois enfants avaient élu domicile dans l'éternité de l'été.

Il s'appelait Karim, et ses deux compagnons d'innocence se nommaient Fouad et Omar. Trois prénoms qui résonnaient comme une invocation dans l'air brûlant de juillet, trois syllabes que répétaient les échos des falaises calcaires lorsque leurs rires cascadaient vers le ciel d'un bleu si pur qu'il en devenait douloureux.

Ils étaient les alchimistes du papier froissé, les architectes de l'impossible léger. Leurs mains d'enfants, tachées d'encre violette et

parfumées de colle blanche, donnaient naissance à des escadrilles de rêves pliés. Dans la cabane de planches disjointes que le père de Karim avait abandonnée près du figuier centenaire, ils officiaient leurs mystères quotidiens : transformer la matière inerte en messagers du vent.

Le papier journal français, récupéré chez l'épicier Si Mohamed qui le vendait pour emballer les prunes sèches, devenait entre leurs doigts des chasseurs ailés, des bombardiers fantômes, des planeurs audacieux. Ils connaissaient tous les secrets : le pli de base qui donne l'âme à la feuille morte, l'angle précis qui détermine la trajectoire, le lancer du poignet qui insuffle la vie au papier endormi.

Karim possédait l'instinct du constructeur. Ses avions volaient droit et haut, avec cette obstination géométrique des lignes parfaites. Fouad, lui, privilégiait l'esthétique : ses créations étaient belles à regarder, ornementées de motifs au henné que dessinait sa sœur Aicha, fragiles et somptueuses comme des bijoux de sultane. Quant à Omar, il excellait dans l'art du lancer : ses mains connaissaient tous les courants d'air de la vallée, tous les caprices du sirocco qui souffle du Sahara.

L'été de leurs douze ans, celui qui précéda la grande sécheresse et l'exode vers les villes, ils conçurent un projet fou. Un projet qui allait sceller leur destin et les lier à jamais aux mystères de la Vallée des Papillons.

- « Et si on construisait un avion géant ? » Avait murmuré Karim un après-midi de canicule, alors que même les cigales s'étaient tues.

L'idée avait germé lentement dans leurs esprits en fusion, comme une graine de grenadier dans la terre rouge. Un avion d'homme, un avion plus grand qu'eux, un avion capable de les porter tous les trois vers les nuages qui couronnent le djebel Toubkal.

Ils y travaillèrent tout l'été, avec la patience maniaque des bâtisseurs de grands monuments historiques. Ils récupérèrent d'immenses feuilles de papier kraft chez le menuisier du village, des journaux par dizaines chez l'instituteur Ahmed qui leur donnait ses vieux

‘LIBERATION’, du carton ondulé dans les décharges de Taroudant.

Leurs mains d'enfants apprirent à mesurer, découper, coller, assembler. Ils inventèrent des techniques nouvelles, mélangèrent leurs savoir-faire, créèrent une géométrie inédite. L'avion prenait forme peu à peu, immense et délicat, avec des ailes qui s'étaient sur près de deux mètres, un fuselage décoré de calligraphies arabes que Fouad copiait dans les livres saints de son oncle, et une queue effilée comme la plume d'un oiseau mythique.

Si Mohamed l'épicier, qui les regardait travailler depuis sa boutique obscure où dansaient les mouches, hochait la tête en murmurant : - « C'est sûr, ces enfants sont possédés par les djinns du vent. »

Lalla Fatima, la vieille tisseuse aveugle qui vendait ses tapis sous les arcades du souk, prétendait sentir dans l'air quelque chose de vraiment étrange :

- « Il y a de la magie qui se prépare dans cette vallée, mes enfants. Je le sens dans mes os, comme avant la pluie. »

Au début du mois de septembre, quand les premières figues violettes commencèrent à mûrir et que l'air se chargea des parfums de l'automne naissant, l'avion fut achevé. Il trônait dans la cabane comme une relique sacrée, comme un présent des dieux aux mortels. Ses ailes translucides captaient la lumière dorée du couchant, ses décorations multicolores racontaient des histoires que seuls les enfants savent déchiffrer.

Le jour choisi pour l'envol fut celui du premier grand vent d'automne. Un vent du nord qui descendait de l'Atlas en portant l'odeur de la neige éternelle et les promesses de l'hiver. Ils portèrent l'avion jusqu'au sommet de la colline rouge qui dominait la vallée, là où poussent les arganiers millénaires et où les bergers berbères gravaient leurs initiales dans la pierre tendre.

L'instant était solennel. Karim tenait l'avion par le nez, ses mains tremblaient légèrement. Fouad et Omar se tenaient de chaque côté des ailes, prêts à le libérer vers son destin céleste.

- « Au nom d'Allah le Miséricordieux ! » Chuchota Omar, comme il avait entendu son père le faire avant chaque voyage.

Ils lâchèrent l'avion.

Et l'impossible se produisit.

L'avion ne retomba pas lourdement comme leurs précédentes créations. Il ne piqua pas vers le sol en spirale pathétique. Non, il prit son envol avec une grâce souveraine, avec une évidence qui coupa le souffle aux trois enfants. Il monta dans le ciel de septembre avec une

lenteur majestueuse, porté par des courants invisibles, soutenu par des mains divines.

Plus il montait, plus il grandissait. Ou peut-être était-ce leurs yeux d'enfants qui le magnifiaient. Il devint immense dans le ciel, plus grand qu'un vrai avion, plus beau qu'un oiseau royal. Ses ailes déployées cachèrent le soleil un instant, projetant une ombre fraîche sur leurs visages levés.

Il monta encore, traversa la première couche de nuages, disparut dans l'azur profond de l'après-midi. Les trois enfants restèrent là, statufiés par l'émerveillement, les yeux rivés au ciel vide, attendant qu'il redescende, qu'il revienne vers eux comme un chien fidèle.

Mais l'avion ne revint jamais.

Ils l'attendirent jusqu'à la nuit, jusqu'à ce que les étoiles s'allument une à une dans le velours noir de l'Atlas. Ils l'attendirent jusqu'à ce que leurs mères inquiètes viennent les chercher à la lueur des lanternes. Ils l'attendirent en silence, unis dans la même stupeur, dans la même certitude qu'ils venaient de vivre quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui changerait à jamais le cours de leurs destins d'enfants.

Cette nuit-là, dans leurs lits de camp aux matelas de laine brute, ils rêvèrent tous les trois le même rêve : ils volaient au-dessus de la vallée, portés par leur avion de papier devenu géant, et ils voyaient la terre d'en haut, ronde et bleue comme une bille d'enfant dans la main de Dieu.

Vingt-trois années s'écoulèrent comme s'écoule le sable fin entre les doigts d'un enfant qui tente de retenir l'éternité. Vingt-trois automnes, vingt-trois hivers, vingt-trois printemps à oublier et à se souvenir tour à tour, dans cette valse mélancolique que dansent tous les hommes avec leur passé.

Il était devenu ingénieur aéronautique - lui, Karim, l'ancien magicien du papier plié. Diplômé de l'École Mohammadia d'Ingénieurs de Rabat, consultant pour la Royal Air Maroc, il passait ses journées à calculer les forces de portance et les coefficients de traînée, à traduire en équations froides ce qui jadis relevait de l'intuition pure. Ses mains d'homme, désormais habituées aux claviers d'ordinateur et aux instruments de précision, avaient oublié la tendresse particulière qu'il faut pour plier une feuille sans la blesser.

Dans son bureau climatisé de l'aéroport Mohammed V, face aux pistes où décollaient quotidiennement les Boeing et les Airbus, il pensait parfois à cette vallée perdue, à cet avion fantôme qui avait emporté avec lui une part de son âme d'enfant. Mais ces pensées lui venaient fugacement, comme des bouffées d'air chaud dans la fraîcheur artificielle de son existence moderne, et il les chassait d'un haussement d'épaules, les reléguant au rang des chimères adolescentes.

Fouad, lui, était devenu peintre. Après des études aux Beaux-Arts de Tétouan, il exposait ses toiles dans les galeries de Marrakech et de Casablanca, ces œuvres tourmentées où se mêlaient l'abstraction occidentale et la géométrie sacrée de l'Islam. Ses pinceaux

cherchaient inlassablement à retrouver sur la toile cette beauté parfaite qu'il avait entrevue dans les plis d'un avion de papier, cette harmonie secrète qui relie la terre au ciel. Mais les critiques ne comprenaient pas cette quête mystique, ils parlaient de "synthèse culturelle" et d'"identité post-coloniale", réduisant ses visions d'enfant à des concepts de sociologie de l'art.

Dans son atelier de la médina de Fès, parmi l'odeur de térébenthine et d'encens, entouré de ses toiles inachevées où voltigeaient des formes ailées, il se souvenait parfois de cette après-midi de septembre où le monde avait basculé dans le merveilleux. Mais ces souvenirs lui faisaient mal, comme une blessure mal cicatrisée qui se rouvre aux changements de temps.

Omar était devenu pilote de ligne pour la compagnie nationale.

Commandant de bord sur les lignes Casablanca-Paris et Casablanca-Dubaï, il passait sa vie à trente mille pieds d'altitude, suspendu entre ciel et terre dans ces cathédrales de métal que sont les avions modernes. Ses mains expertes guidaient des centaines de passagers vers leurs destinations, mais jamais il ne retrouvait cette ivresse pure de l'envol qu'il avait connue enfant, quand lancer un avion de papier était un acte magique, une prière lancée vers l'infini.

Dans le cockpit de son Airbus, face aux instruments digitaux et aux écrans de contrôle, il regardait parfois défiler sous lui les paysages du Maroc : les dunes du Sahara, les sommets enneigés de l'Atlas, les vallées secrètes où serpentent les oueds asséchés. Et il cherchait, parmi toutes ces vallées, celle où trois enfants avaient un jour touché au mystère de l'impossible.

Le hasard - cette providence déguisée - les réunit un jour de printemps à Ouarzazate, cette ville du Sud où convergent toutes les routes du désert. Karim était venu inspecter les installations techniques de l'aéroport local, dans le cadre d'un projet d'extension des pistes. Fouad exposait ses dernières œuvres dans une galerie d'art de la Kasbah, une série intitulée "Mémoires du vent" où dominaient les ocres et les bleus de l'Atlas. Omar avait fait escale technique sur la ligne Casablanca-Bamako, et disposait de quelques heures de repos avant le vol retour.

Ils se reconnurent instantanément, malgré l'effet de l'âge, malgré les costumes d'hommes qui avaient remplacé les gandouras d'enfants. Il y a dans les yeux une flamme particulière qui ne s'éteint jamais, cette étincelle d'enfance que conservent ceux qui ont un jour touché au merveilleux.

Ils se retrouvèrent dans le café maure de l'hôtel Bab Sahara, sous les arcades de pisé rouge, face à la palmeraie qui ondulait dans la brise du soir. Les verres de thé à la menthe fumaient doucement sur la table basse en cuivre ciselé, et l'air sentait la fleur d'oranger et la poussière chaude du Sud.

- « Vous vous souvenez de cet avion en papier géant que nous avons construit dans la 'Vallée des Papillons' ? » Murmura Karim, rompant le premier le silence chargé de nostalgie.

Sa voix avait cette intonation particulière que prennent les hommes quand ils touchent aux souvenirs sacrés, cette pudeur mêlée d'émotion qui trahit les blessures secrètes.

Fouad posa son verre et sourit, de ce sourire un peu triste des artistes qui ont cherché toute leur vie à recréer un instant de beauté pure.

- « C'était comme si cet avion avait emporté un morceau de nos âmes avec lui quand il a disparu dans le ciel. Depuis, je peins des avions fantômes, des ailes qui n'existent que dans mes rêves. »

Omar regardait l'horizon où les dernières lueurs du couchant embrasaient les crêtes de l'Atlas. Ses yeux de pilote, habitués à scruter l'immensité céleste, semblaient chercher quelque chose d'invisible.

- « Je me suis souvent demandé ce qui est arrivé à cet avion. Dans tous mes vols au-dessus du Maroc, je l'ai cherché. Parfois, quand les conditions météo créent des mirages dans l'atmosphère, j'ai cru le voir, planant au-dessus des vallées... »

Un silence lourd de sous-entendus s'installa entre eux. Autour, la vie du café continuait : des hommes en djellaba jouaient aux dominos en buvant du thé, un vieux mendiant aveugle récitait des versets du Coran d'une voix chevrotante, un marchand d'objets d'artisanat vantait ses "authentiques" objets artisanaux à des touristes étrangers.

Mais eux trois étaient ailleurs, dans cette bulle temporelle où les années s'effacent et où l'enfance ressurgit, intacte et douloureuse.

- « Et si nous retournions là-bas ? » Proposa soudain Fouad, d'une voix si basse qu'elle était presque un souffle. « Et si nous retournions dans la vallée ? »

L'idée fit l'effet d'une décharge électrique. Ils se regardèrent, et dans

leurs yeux d'hommes mûrs se ralluma la flamme des gamins qu'ils avaient été.

- « Pour quoi faire ? » Demanda Karim, l'ingénieur pragmatique qui avait appris à se méfier des émotions.

- « Pour comprendre, » répondit Omar simplement. « Pour savoir si nous avons vraiment vécu ce que nous croyons avoir vécu. Pour retrouver ce morceau de nous-mêmes que nous avons perdu. »

Ce fut ainsi, dans la lumière dorée d'un soir de printemps à Ouarzazate, que naquit leur projet de pèlerinage. Retourner aux sources, retrouver la vallée de leur enfance, élucider le mystère de l'avion fantôme qui depuis vingt-trois ans hantait leurs nuits d'hommes désenchantés.

Ils se donnèrent rendez-vous pour le mois suivant, quand les congés de printemps permettraient à chacun d'eux de s'absenter de ses obligations d'adulte. Karim louerait une Land Rover, Fouad apporterait son matériel de peinture pour immortaliser leurs retrouvailles avec le passé, Omar se chargerait de l'intendance, fort de son expérience des voyages.

Ils se séparèrent ce soir-là avec la fébrilité de gosses qui préparent une fugue. Pour la première fois depuis des années, ils avaient un projet commun, une quête qui les réunissait au-delà de leurs vies divergentes d'adultes.

Dans le taxi qui le ramenait vers l'aéroport, Omar regardait défiler les lumières de la ville endormie et se disait qu'il allait enfin pouvoir

reposer cette question qui le taraudait depuis l'enfance : où s'envolent les rêves quand ils quittent le cœur des enfants ?

Le mois de mai les retrouva sur la route poussiéreuse qui serpente entre Taroudant et les contreforts de l'Anti-Atlas. Karim conduisait la Land Rover louée, ses mains d'ingénieur crispées sur le volant, comme s'il tentait de maîtriser non seulement le véhicule mais aussi l'émotion qui l'étreignait à mesure qu'ils se rapprochaient du théâtre de leur enfance. Fouad, à ses côtés, esquissait nerveusement dans son carnet de croquis les paysages qui défilaient, cherchant dans chaque ligne de crête, dans chaque variation de lumière, les traces de ses souvenirs d'enfant. Omar, à l'arrière, consultait obsessionnellement une carte topographique froissée, comme si la géographie pouvait le rassurer sur la réalité de ce qu'ils allaient retrouver.

Mais déjà, les premiers signes de désolation se manifestaient. La route goudronnée s'arrêtait plus tôt qu'autrefois, laissant place à une piste défoncée par les pluies torrentielles du dernier hiver. Les villages qu'ils traversaient montraient les stigmates de l'exode rural : maisons aux toits effondrés, jardins envahis par les ronces, puits asséchés autour desquels ne s'assemblaient plus que les corbeaux et le vent.

- « La sécheresse », murmura Karim en évitant un nid-de-poule. « Cinq années consécutives sans vraies pluies. Les nappes phréatiques se sont tarées. »

L'expertise technique ne pouvait masquer l'amertume de sa voix. Lui qui avait fui cette région pour conquérir les cieux de la modernité découvrait que le progrès n'avait pas suivi son ascension

personnelle. Le Maroc rural continuait de se vider, de se dessécher, de mourir à petit feu.

Ils arrivèrent en fin d'après-midi à ce qui restait du douar de leur enfance. Ou plutôt, à ce qui en restait : quelques masures de pisé écroulées, une ancienne mosquée dont le minaret décapité pointait vers un ciel indifférent, et surtout, un silence minéral qui leur glaça le sang. Pas un enfant dans les ruelles, pas une femme au puits, pas même un chien errant pour accueillir leurs pas d'étrangers.

Seul un vieil homme était assis à l'ombre rachitique d'un figuier mourant, un être si émacié, si ratatiné par les années et le soleil qu'il ressemblait à une momie oubliée par les archéologues. Il les regardait approcher de ses yeux laiteux, avec cette patience infinie des très vieux qui ont appris à mesurer le temps en décennies.

- « Salam, grand-père ! » Dit respectueusement Fouad en s'approchant.

Le vieillard hocha la tête avec une lenteur de caméléon.

- « Salam, mes fils. Vous venez d'où ? Vous cherchez quoi dans ce cimetière ? »

Sa voix était un râle, un souffle de vent dans les roseaux morts.

- « Nous cherchons la 'Vallée des Papillons', » dit Omar. « Nous y avons vécu enfants. »

Un sourire étrange, presque inquiétant, étira les lèvres fendillées du vieillard.

- « Ah... La ‘Vallée des Papillons’. ‘Asif n taghzutin’ / ‘Wadi alFarachat’. Il y a bien longtemps que personne ne l'appelle plus par ce nom. »

Il se tut, savourant leur expectative comme un comédien ménage ses effets.

- « Comment l'appelle-t-on maintenant ? » Demanda Karim.

- « ‘Asif n Inifalin’ / ‘Wadi al-Arwah. La Vallée des Esprits. »

Un frisson courut dans le dos des trois hommes. Le vieillard continuait de sourire, révélant des gencives nues et violacées.

- « Pourquoi ce changement de nom ? » Insista Fouad.

- « Parce que les morts y sont plus nombreux que les vivants, mes fils. Parce que ceux qui s'aventurent dans cette vallée en reviennent... changés. Quand ils en reviennent. »

Il cracha dans la poussière rouge, un crachat noir de tabac à priser et de malédiction.

- « Vous étiez qui, dans le temps ? Comment vous appeliez-vous ? »

- « Karim, Fouad et Omar. » Répondirent-ils en chœur, avec cette spontanéité que conservent les vrais amis d'enfance.

Le visage du vieillard se transforma. La moquerie disparut, remplacée par une expression de terreur pure, primitive, animale.

- « Non... Non, ce n'est pas possible... Vous trois... vous êtes morts ! »

Il se leva avec une agilité surprenante pour son âge et recula vers sa mesure, les bras tendus devant lui comme pour se protéger d'une vision démoniaque.

- « Vous êtes morts avec votre avion maudit ! Le jour où vous avez réveillé les gardiens de la vallée ! Le jour où vous avez défié l'ordre du monde ! »

Il disparut dans sa maison, claquant derrière lui une porte vermoulue dont les gonds grincèrent comme un cri d'agonie.

Les trois amis restèrent pétrifiés dans la poussière du crépuscule. Autour d'eux, le silence était si total qu'ils entendaient battre leurs propres cœurs, ce rythme de vie qui démentait les accusations du vieillard fou.

- « Il délire, » dit Karim d'une voix blanche et douce. « La solitude, la sénilité ... »

Mais aucun d'eux ne croyait vraiment à cette explication rationnelle. Il y avait dans les paroles du vieillard une conviction, une précision qui dépassaient le simple délire. Et surtout, il les avait reconnus.

Malgré les années, malgré les transformations, il les avait reconnus.

Ils installèrent leur campement près de la source, là où jadis les femmes venaient laver le linge et où les enfants apprenaient à nager dans les bassins naturels creusés par l'eau. Mais la source n'était plus qu'un filet brunâtre qui sourdait péniblement entre les pierres, et les bassins n'abritaient que des crapauds pustuleux et des sangsues noires.

Cette nuit-là, autour du feu de camp alimenté par les branches mortes des amandiers desséchés, ils évoquèrent leurs souvenirs avec une fébrilité inquiète. Chaque détail retrouvé les rassurait sur leur propre existence, sur la réalité de leur passé. Ils n'étaient pas morts, ils étaient là, bien vivants, avec leurs réussites et leurs échecs d'hommes dans les quarantaines.

Pourtant, quelque chose d'indéfinissable s'était glissé dans la nuit. Une présence invisible qui rodait aux limites du cercle de lumière projeté par les flammes. Parfois, ils croyaient entendre des voix d'enfants qui jouaient dans l'obscurité, des rires cristallins qui s'éloignaient quand ils tendaient l'oreille.

- « Vous entendez ? » Chuchota Omar vers minuit.

Ils écoutèrent. Des battements d'ailes, très hauts dans le ciel. Mais pas des ailes d'oiseau. Quelque chose de plus ample, de plus lent.

Quelque chose qui ressemblait au froissement d'une immense feuille de papier dans le vent.

Au matin, ils découvrirent autour de leur campement une multitude d'empreintes dans la terre rouge. Des empreintes de pieds nus d'enfants, parfaitement nettes, qui formaient un cercle parfait autour de leurs tentes. Mais le plus troublant, c'est qu'ils reconnurent ces empreintes : la forme particulière du pied de Karim, avec son petit orteil recourbé, celle de Fouad avec son hallux saillant, celle d'Omar avec sa cicatrice au talon.

Leurs propres empreintes d'enfants, imprimées dans la terre comme un message d'outre-temps.

C'est alors qu'ils décidèrent de remonter vers la vallée elle-même, vers ce cœur mystérieux de leur enfance où les avait menés un avion de papier un jour de septembre, il y avait une éternité.

Le sentier qui serpentait jadis entre les arganiers sauvages et les câpriers avait presque disparu, envahi par une végétation hostile et épineuse. Des ronces noires aux épines acérées, des euphorbes vénéneuses qui suintaient un latex blanc et toxique, des aloès aux feuilles tranchantes comme des sabres. La nature elle-même semblait conspirer pour les empêcher d'avancer.

Mais ils s'obstinèrent, guidés par une boussole intérieure que vingt-trois années n'avaient pas réussi à dérégler. Plus ils montaient, plus l'atmosphère se chargeait d'électricité. L'air vibrait d'une tension palpable, comme avant les grands orages d'été.

Et soudain, ils la virent.

La vallée était là, intacte et terrible, nichée entre deux éperons rocheux comme un secret de la création. Mais ce n'était plus la vallée riante de leur enfance, celle où dansaient les papillons dorés et où chantait l'eau claire. C'était un cirque minéral, désolé, où ne poussaient que des plantes grises et où planait une odeur de soufre et de mort.

Au centre de cette désolation, inexplicable, incroyable, trônait leur avion.

Leur avion de papier, intact après vingt-trois années d'intempéries. Posé délicatement sur un monticule de pierres blanches, ses ailes déployées comme s'il venait tout juste d'atterrir. Le papier n'était ni

jauni, ni déchiré, ni même froissé. Les décorations de Fouad brillèrent de couleurs vives, la calligraphie arabe scintillait comme si l'encre était encore fraîche.

- « Ce n'est pas possible ! » Balbutia Karim, l'homme de science confronté à l'impossible.
- « C'est pourtant là. » Murmura Fouad, l'artiste fasciné par cette œuvre d'art qui défiait les lois du temps.

Omar, lui, ne disait rien. Pilote habitué à naviguer entre ciel et terre, il percevait quelque chose que ses amis ne sentaient pas encore : l'avion respirait. Imperceptiblement, ses ailes se soulevaient et retombaient selon un rythme lent, hypnotique, comme les poumons d'un géant endormi.

C'est alors qu'ils la découvrirent. Dissimulée derrière un chaos de rochers basaltiques qui semblaient avoir été disposés là par une intelligence supérieure, une ouverture béante s'ouvrait dans la paroi rocheuse. Une grotte dont l'entrée dessinait une arche parfaite, trop parfaite pour être l'œuvre du hasard géologique. Sur le linteau, gravées dans la pierre rouge avec une précision d'orfèvre, couraient des inscriptions en tiffinagh, l'antique écriture berbère, entremêlées de signes qu'aucune université n'aurait su déchiffrer.

Fouad sortit son carnet et se mit fiévreusement à reproduire ces caractères mystérieux, ses mains d'artiste tremblant d'excitation.

- « Regardez ! » Murmura-t-il en montrant ses croquis, « ces motifs... je les ai peints. Toute ma vie, j'ai peint ces formes sans savoir d'où

elles venaient. Elles remontaient de ma mémoire comme des obsessions... »

Karim, l'homme de raison, tentait de trouver une explication rationnelle.

- « Des grottes paléolithiques, probablement. Des peintures rupestres. Il y en a dans tout le Maghreb... » Mais sa voix sonnait faux, même à ses propres oreilles.

Quelque chose dans cette géométrie sacrée défiait la logique, appelait l'âme plus que l'intelligence.

Omar s'était approché de l'ouverture. Un souffle tiède en émanait, chargé d'encens et de cette odeur particulière qu'ont les lieux où se sont agenouillées des générations de croyants.

- « Il faut entrer. » Dit-il simplement, avec cette évidence tranquille des hommes qui ont appris à faire confiance au vent.

L'intérieur de la grotte les saisit de stupeur. Ce n'était pas l'ancre sauvage qu'ils attendaient, mais un véritable temple souterrain, aux voûtes sculptées avec un art consommé. Les parois étaient couvertes de fresques d'un réalisme saisissant : des avions de toutes les époques y évoluaient dans un ciel éternel, depuis les fragiles biplans de Santos-Dumont jusqu'aux chasseurs à réaction les plus modernes. Mais au centre de cette aviation fantasmée, dominant toutes les autres figures, trônait leur avion de papier, reproduit avec une exactitude bouleversante dans ses moindres détails.

- « Impossible ! » Balbutia Karim. « Ces fresques sont anciennes. Regardez la patine, l'usure... Elles ont des siècles. Comment notre avion peut-il y figurer ? »

Plus troublant encore, à côté de l'avion de papier, trois silhouettes d'enfants étaient peintes avec un art délicat. Trois garçonnets dont les visages, malgré la stylisation de l'art rupestre, étaient indubitablement les leurs.

Fouad s'effondra sur le sol de pierre polie, terrassé par une révélation qui dépassait son entendement d'artiste.

- « Nous y sommes déjà venus. Nous sommes déjà venus ici. Mais quand ? Et pourquoi ai-je tout oublié ? »

Au fond de la grotte, dans une alcôve naturelle éclairée par une ouverture zénithale qui laissait filtrer un rai de lumière dorée, se dressait une statue. Taillée dans un bloc de marbre rose, elle représentait une femme aux traits sereins, drapée dans les plis mouvants d'un voile qui semblait agité par un vent éternel. Ses yeux d'onyx fixaient les visiteurs avec une bienveillance infinie, ses mains ouvertes semblaient les inviter à s'approcher.

C'est alors qu'elle parla.

Non pas de sa bouche de pierre, mais directement dans leurs esprits, avec cette voix sans timbre qui est celle des rêves et des révélations.

- « Mes enfants... Enfin vous voilà de retour. »

Ils n'éprouvèrent aucune peur. Au contraire, une paix profonde les envahit, comme si cette voix répondait à une attente qu'ils portaient en eux depuis toujours sans le savoir.

- « Qui êtes-vous ? » Demanda Omar, et sa question résonna dans la grotte comme une prière.
- « Je suis Itou ‘Tamasayt n tewwurt’ / la Gardienne du Seuil. Je veille sur cette vallée depuis que les premiers hommes ont levé les yeux vers le ciel et rêvé de voler. Je suis celle qui accueille les âmes des aviateurs perdus, celle qui guide les esprits des enfants morts trop tôt vers leur dernière destination. »

La vérité commençait à poindre dans leurs consciences troublées, terrible et libératrice à la fois.

- « Nous sommes morts, n'est-ce pas ? » Murmura Karim. « Ce jourlà, quand l'avion s'est envolé... nous sommes morts avec lui. »

La Gardienne sourit, de ce sourire infiniment triste des mères qui voient partir leurs enfants.

- « Vos corps sont morts, oui. Foudroyés par la joie pure, emportés par l'extase de l'envol parfait. Vos cœurs d'enfants n'ont pas supporté la révélation de l'impossible devenu réel. Vous vous êtes envolés avec votre avion, vous avez touché au mystère ultime du vol, vous avez goûté à l'ivresse des anges. »
- « Mais alors... » Fouad avait du mal à articuler, « nos vies d'hommes... nos carrières... nos souvenirs... »
- « Tout cela n'était qu'un rêve. Le rêve que font les âmes d'enfants avant d'accepter leur condition nouvelle. Vous avez rêvé que vous grandissiez, que vous deveniez des hommes accomplis, que vous retrouviez cette vallée par hasard. Mais en réalité, vous n'avez jamais quitté ce lieu. Vos esprits y errent depuis vingt-trois ans,

tissant des illusions de vie adulte pour retarder l'instant de la révélation finale. »

Les souvenirs affluaient maintenant, vrais souvenirs cette fois : la montée vertigineuse avec l'avion, l'air qui se raréfiait, leurs cœurs d'enfants qui battaient de plus en plus vite, de plus en plus fort, jusqu'à l'explosion finale de joie pure qui avait arrêté leurs jeunes vies.

- « Pourquoi nous montrer cela maintenant ? » Demanda Omar, étrangement serein malgré l'énormité de la révélation.
- « Parce qu'il est temps. Temps d'accepter ce que vous êtes devenus. Temps de franchir le dernier seuil. Votre avion vous attend depuis vingt-trois ans. Il va vous emmener vers votre destination finale. »

Ils sortirent de la grotte transformés. Le soleil de l'après-midi baignait la vallée d'une lumière irréaliste, dorée et poudrée comme dans les miniatures persanes. Leur avion de papier était toujours là, mais il leur apparaissait maintenant dans sa véritable dimension : non plus un jouet d'enfant, mais un navire céleste, une nacelle préparée pour l'ultime voyage.

Autour d'eux, la vallée s'était métamorphosée. Les pierres grises avaient repris leurs couleurs de jadis, les sources chantaient à nouveau, et partout, dans l'air tiède du soir, voletaient des milliers de papillons aux ailes d'or et d'azur.

D'autres silhouettes se matérialisaient peu à peu dans la lumière déclinante : des enfants de tous les âges, de toutes les époques, qui

comme eux avaient un jour touché au mystère du vol et n'avaient pu supporter l'extase de la révélation. Petits aviateurs fantômes, ils venaient accueillir les trois nouveaux arrivants dans cette compagnie éternelle des âmes envolées.

Sans un mot, Karim, Fouad et Omar s'approchèrent de leur avion. Il leur paraissait maintenant de taille normale, parfaitement adapté à leurs corps d'enfants retrouvés. Car ils étaient redevenus des enfants, débarrassés du fardeau illusoire des années, rendus à leur innocence première.

Ils montèrent dans l'avion de papier comme on monte dans un rêve. Karim aux commandes, Fouad et Omar de chaque côté, leurs mains d'enfants posées sur les ailes translucides.

L'avion décolla sans bruit, porté par des vents que seuls connaissent les morts bienveillants. Il s'éleva au-dessus de la vallée, au-dessus des montagnes, au-dessus des nuages, vers cette destination que ne connaissent que ceux qui ont eu le courage d'abandonner leurs certitudes terrestres.

En bas, dans le douar abandonné, le vieillard à la peau tannée souriait dans l'ombre de son jujubier mourant. Il avait vu partir les trois enfants fantômes, comme il en avait vu partir tant d'autres au fil des décennies. Bientôt, il les rejoindrait dans leur vol éternel. Bientôt, la 'Vallée des Papillons' accueillerait une nouvelle âme d'enfant, et le cycle recommencerait, infini et merveilleux comme la rotation des astres dans le ciel de Dieu.

L'avion de papier montait toujours, devenant de plus en plus petit, de plus en plus transparent, jusqu'à se confondre avec les étoiles naissantes du crépuscule marocain.

Et dans le vent du soir, ceux qui savent entendre peuvent encore percevoir, parfois, les rires cristallins de trois enfants qui jouent à faire voler des avions de papier dans l'immensité du ciel éternel.

Car il faut bien que les rêves des enfants morts trouvent un lieu où se poser, et ce lieu, c'est le cœur de ceux qui savent encore s'émerveiller.

Table de matière

N°	Titre	Page
	Préambule	7
1	Le Berger	21
2	La femme qui attendait la pluie	49
3	Les vacances chez grand-père	62
4	La malédiction du figuier centenaire	95
5	Au-delà des dunes infernales	111
6	La vie malgré tout	132
7	La Vallée des Papillons	159
	Table des matières	181



Abdelghafour Merhouar

Enseignant, poète, nouvelliste

Scénariste, critique et chercheur.

À travers mon ouvrage, je souhaite partager des histoires empreintes de suspense, d'héritage familial et d'images poétiques.

Dans ce recueil, le Maroc se dévoile dans ses paradoxes et ses splendeurs : un pays d'oralité, de douleurs tues et de résilience lumineuse. Des montagnes du Rif aux confins du Sahara, en passant par le secret des villages oubliés et la mémoire des exilés, chaque récit donne voix à ceux et celles qu'on n'écoute pas assez — bergers, femmes en attente, enfants rêveurs, prisonniers silencieux ou survivants d'anciennes douleurs.

À travers ces histoires, c'est une humanité fière, blessée mais debout, qui renaît : une invitation à ouvrir les yeux sur la beauté tenace, l'injustice à combattre et la lumière que chaque geste, chaque parole, chaque rêve porté secrètement, peut faire éclore.

Lecteur, pénètre dans cette maison de mots : tu y trouveras la force d'espérer, de questionner, de t'émouvoir, et, peut-être, le vertige précieux de retrouver en toi le souffle de l'enfance et la promesse têtue de l'espérance.

« Et c'est ainsi que le jeune Nabil, orphelin et berger, découvre que parfois les rêves les plus effrayants cachent les plus beaux éveils, et que derrière chaque cauchemar peut se dissimuler une révélation. » Page : 50

L'auteur

